This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 944,087

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

F65
Q8

LE POESIE

ANTONIO FOGAZZARO

LE POESIE

MILANO
CASA EDITRICE BALDINI, CASTOLDI & C.°
Galleria Vittorio Emanuele, 17 e 80

1908

PROPRIETÀ LETTERARIA

MILANO-TIP. PIROLA & CELLA DI F. CELLA

A COLORO CHE MI AMANO.

Ne l'ora in che si affaccian caute ed escono
Da i nascondigli de la casa l'ombre
E s'incontran, si mescon circonfuse
Ai morenti chiaror de le finestre,
Ne la dimora solitaria un vecchio,
Pascendo sè de le tristezze sue,
Pensa gli anni lontani, l'imminente
Ultima sera e, sospirati invano
I dì che più non tornano, sospira
Invano i dì che non vedrà, sospira
Una parte di sè gittar vivente
Ne l'avvenir, almeno un disïoso
Guardo che si lontani e parli ancora
Quando l'occhio sia chiuso, una infocata
Stilla di pianto almen che ancor non resti,
Che ancor non geli. Va pensando i cori
In che più fida ed ogni più diletta
Cosa cui giunger la memoria sua:
Capelli sacri di chi amò e scomparve
Ne la morte, gioielli, antiche tele,

310066

Il picciolo orologio che rispose
Al batter del suo cor ne le felici
Ore, ne le dolenti; un prezïoso
Libro, uno sculto avorio, un vaso argenteo
De l'Orïente, un crocefisso d'oro.
Tutto numera e medita, severo
Scruta e compara l'opere de l'arte;
Ogni men degno esclude, ogni più eletto
Partisce ai cari nel pensiero, affida
La speme ad esso d'una vana, esangue
Ombra di sè che si protenda in terra
Oltre la tomba.
Io così eleggo, amici,
Al fioco lume del mio dì cadente,
Tra i canti dove l'anima spirai
Non vacua d'estro e non ignara d'arte,
Ogni men vile; e il picciolo volume
In memoria di me Vi dono e sacro.

MIRANDA

PREFAZIONE DELLA PRIMA EDIZIONE.

ALLA SIGNORA ERNESTINA V. W. *

Pareva segnato dalla matita di un umorista quel sentiero alpino che serpeggiava fra gli abeti, ora appiattandosi entro una macchia folta, ora guizzando nel prato aperto, spensieratamente curioso di ogni ruscello e di ogni precipizio, tutto ipocrita serietà quando si diparte dalla strada maestra, tutto scappate e follie quando si gitta sul morbido tappeto del *Campo dei fiori*. Quanto a Voi, signora, colla snella persona serrata in un costume azzurro e grigio, coi capelli biondi un poco sdegnosi del freno, colle movenze, scusatemi, un poco rigide, parevate una figura di pennello antico, piena di pensiero e di fiera vita nella fisonomia, mirabilmente posata in mezzo a una natura dalle linee

* Questa lettera si riproduce dalla prima edizione, quantunque scolorata dal tempo. Il racconto che segue vi ha qualche radice: e poichè esso pure va perdendo naturalmente il verde, l'autore ha deciso non si molesti con inutili strappi e sia lasciato appassire in pace.

(Nota della seconda edizione).

taglienti, severa, fredda di tinte, oserei dire spirituale. Quella sera avevo l'onore di vedervi bella; poichè in Voi la bellezza è lume che viene e va a vostro talento. Lo lasciate talvolta a casa; quando lo portate con Voi, gli è che l'avete voluto. Si parlava di libri, di cose e di persone, io con molta foga e molta ingenuità, Voi con un tal fare nervoso, talvolta pieno di fuoco, più sovente di sarcasmo, scegliendo per gli epigrammi i tratti arcadici del sentiero, e per le brevi liriche quei passaggi scabrosi dove solo il vostro stivaletto arcuato poteva posarsi con tanto audace disprezzo. Ve ne ricordate? Forse no. Me ne ricordo moltissimo, io. Se Vi dà noia che i vostri capelli biondi e le ciarle di un'ora oziosa vadano per le stampe, avevate mal scelto il vostro compagno di passeggio. Guardatevi da' poeti, signora. Non uno della razza infida Vi verrà accanto, che non sia tentato di rubarvi, onestamente, intera. Quando pensate avergli vôlte le spalle, siete già nel suo taccuino ideale coi capelli biondi, colle ciarle oziose, persino col guanto di Svezia entro il quale gli avete pôrta un momento la mano negligente. Da que' taccuini si esce poi un bel giorno, vestiti di prosa o di versi, a viaggiare il mondo per conto del poeta, che si piglia la libertà di mutarvi il nome. Io non oserò tanto, nè Vi farò correre avventure, bastandomi dire brevemente come questo libriccino è nato.

Mi ricordo, dunque, moltissimo. Scendevate un pendìo vertiginoso, quando Vi volgeste a me con queste parole:

« Crede Lei che un'anima possa influire direttamente sopra un'altr'anima, senza la parola, senza lo sguardo e senza artificii magnetici? »

« Certo » risposi, cercando un sasso fermo al mio piede.

« Perchè? »

Il luogo non mi pareva acconcio a dissertazioni psicologiche, nè risposi finchè il sentiero non ripiegò a manca dentro un grembo della costa. « Sarebbe proprio il posto », cominciai, « di raccontare una storia.... »

Parve che non vi curaste di udirla, poichè, rompendomi le parole sulle labbra, mi mandaste a cogliere un fiore d'*arnica montana*. Vi portai il fiore, ora posso confessarvelo, non senza un secreto dispetto. Quel fiore non era d'arnica; mi valse uno scroscio di risa argentine e parecchi motti pungenti. Non ebbi, signora, la temerità di pensare che le donne eleganti usano di spilli assai più per trattenere che per pungere.

Avevate palesemente il disopra nella scaramuccia di frizzi che ferveva tra noi, quando si giunse all'orlo della valle, non lungi da quelle due capanne appiccicate alla montagna come conchiglie alla rupe. Fu colà che, dato appena uno sguardo al baratro ombroso dove si vedevano biancheggiare

le pazienti spire della strada maestra, Vi faceste seria ad un tratto; e, gittandovi a sedere sopra un macigno sporgente, diceste con voce vibrata: « Questa storia ».

Forse mi feci pregare alquanto, non me ne rammento bene. Certo Vi dissi il semplice racconto con molta commozione, perchè ne ho conosciute le persone, e ci trovavamo allora nel posto dove, pochi anni prima, avevo veduto la donna tanto dissimile da Voi, il cui nome sta in fronte a questo libro. Era la mia rivincita; quella sera non avete scherzato più. La nebbia saliva dall'abisso, faceva freddo. Ci riponemmo in cammino. Dopo avermi mosse infinite domande « e com'era lui, e com'era lei, e quali gusti avevano, e cosa diceva il mondo di loro », come in un vecchio giuoco di società; dopo avermi fatto recitare alcune poesie di lui, pronunciaste il vostro *ukase* « ch'io dovessi scrivere il racconto ».

Vi feci osservare le difficoltà grandi del còmpito. Non era in poter mio pubblicare i due libri di ricordi che formano l'essenza della narrazione, letti da me per favor singolare di fortuna. Avrei forse ottenuto, (come avvenne) di pubblicare pochi versi contenuti nel libro di lui, non piccola impresa anche questa: ma nulla più. Quanto pallido un lavoro di memoria e di fantasia rispetto al vero! Quanto ardua cosa contraffare la penna di un ingegno borioso, ma non ispregevole, il cui

nome, oscurato adesso per cause inutili a dirsi, brillò un momento di viva luce nell'Olimpo letterario! Ancora più difficile, Vi dissi, mi sarebbe tornata la contraffazione di quella prosa femminile così delicata, così verginale nelle sue inesperienze. « La prosa L'imbarazza? » esclamaste Voi. « Faccia dei versi! » Le donne riescono mirabilmente a recider le questioni con questa disinvoltura. « *Faccia dei versi!* È assurdo, signora, » risposi. Quando parlo di versi, Dio mi perdoni, esco facilmente dai giusti limiti. Intanto eravamo giunti alla porta dell'*Hôtel R.* Vi espressi con molto rispetto la speranza d'esservi compagno il giorno vegnente in un'altra escursione. « È assurdo, signore, » rispondeste Voi, e mi lasciaste lì sui due piedi.

Bene, ci ho pensato. Il tèma mi tentava molto e il vostro colpo di spada aveva tagliato meglio ch'io non credessi a prima giunta. Poichè pubblicare tali quali i due manoscritti era cosa da non pensarci neppure, e una contraffazione non avrebbe illuso i signori lettori di odorato fine, tanto valeva portarsi apertamente nella regione dell'ideale, affidandosi al verso che ne conosce meglio le vie.

Eccovi il libro. È pallido; pallidissimo, se volete; ma non fu concepito una sera nebbiosa presso alle nevi eterne? Dei due manoscritti non ho lavorato a lume di fantasia che la forma esterna; l'ordito ne lo porto inciso a segni indelebili nella

memoria. V'ho aggiunto un preambolo colla onesta intenzione d' informare un poco il lettore dell'argomento, ed una breve chiusa colla intenzione pia di appagarne, per quanto mi è concesso, la curiosità, se gliene avanza dopo tanto cammino. Spero di non ritrovare le mie buone intenzioni laggiù nel lastrico dell'inferno, insieme al vostro proposito di mandarmi le *Canzoni popolari del Vorderrhein.*

Non occorre dire che il *Libro di Enrico* risale a una data anteriore di qualche mese alle cose narrate nel preambolo. Uno più abile di me avrebbe usato di date, per mettere in luce alcune coincidenze singolari tra i due manoscritti. Le date mancano negli originali, pure quelle coincidenze mi colpirono. Bastommi porre anche il lettore in grado di notarle, se crede, senza ciurmerie che mi spiacciono.

E ora, quando avrete letto l'umile volume che passa le Alpi per Voi, non congedatelo, signora, come avete congedato me quella sera a San B. sulla soglia dell'*Hôtel R.* « È assurdo! » Povero libro, non avrebbe neppure la consolazione di vedere il lampo del vostro sorriso malizioso.

Vicenza, 1 Maggio 1874.

A. FOGAZZARO.

PREFAZIONE DELLA SECONDA EDIZIONE.

A MIO PADRE.

PADRE MIO,

Questo libro, nella prima Tua vita, è stato una gioia per Te. Lo leggesti appena uscito del mio cuore, lo bagnasti di liete lagrime, gli apristi le vie del mondo sorreggendone i primi passi, seguendolo poi, con trepidazione, da lontano, godendo umilmente, con luminoso viso, ogni lode che raccolse, umilmente discutendo, con viso turbato, ogni censura.

Ma soltanto adesso, con la Tua potente visione di spirito, Tu hai potuto leggere tutto il libro nel suo fondo oscuro, veder gl'incerti pensieri, le varie fantasie, le pas-

sioni onde uscì verso a verso, lento e triste, portandone seco l'ombra; soltanto adesso, caro Padre mio che meglio mi sai e meglio mi ami, non curando lodi nè censure altrui, cingendoti, nella memoria, con le mie braccia, posandoti il capo in seno, più non osando guardarti, più non osando parlarti, lo consacro a Te.

Vicenza, 11 Aprile 1888.

Il figlio Tuo.

PARTE PRIMA

LA LETTERA

LA LETTERA.

Alla meridïana ôra di maggio
Sotto limpido ciel movonsi i pioppi
Tremoli e le distese praterie.
Chi sino ai campi che l'aratro inverte
Non crede unito il mar della verzura?
Pure tra i fiori e l'erbe occulti rivi
Parton l'ime radici. In fondo ai prati,
D'ingenti olmi difesa il tergo e l'ali,
Siede una casa candida. Chi mai
Dall'arsa polve della via maestra
Ove sue cure il premono ed il tempo,
Beati non dirà gli abitatori
Di quella casa candida?

Nell'alta
Sala di vecchie storie e di bizzarri
Stucchi adorna correano il vento e il sole
Dalle finestre e da capace porta
A mezzogiorno verso i prati aperte.
In un angol sedeva la signora

Maria trattando i ferri della calza;
Il dottor del villaggio a lei dappresso
Alternava il bicchiere e la gazzetta,
Or inarcando, or aguzzando il ciglio;
Ed una giovinetta lenta lenta,
Pensosa in volto, al cembalo venia,
Correva e ricorrea da un capo all'altro
I fragorosi tasti.
Allor Maria
Il lavoro posò, posò il dottore
La gazzetta e fra lor parver mutarsi
Sommessi detti. Si levò ad un tratto
La suonatrice de' suoi fogli in cerca
E quei sospesi tacquero; le note
Ricominciâro furïosamente.
Forte batteva alla fanciulla il core,
Le si oscurava il libro, a lor talento
Vagavano le man' per un pensiero
Che subito la prese. Oltre l'usato
Frequente il vecchio medico venia
Ed era studio della cauta madre,
Soverchio studio, rivelar non chiesta
De' colloquii le cause. Or le fu aperto
Che di lei favellavano. Allorquando
Il vecchio escito fu, quando lo sguardo
Si sentì sopra della madre sua,
Terror la strinse di parole ignote,
De' suoni addoppiò l'impeto. Ma escita
Anche la madre e dileguato il lieve

Sussurro de' suoi passi, ella d'un tratto
Addietro cadde sul sedile, il freno
Abbandonò a' pensieri impazienti.
Varcati appena i diciott'anni avea.
Le cingeva la fronte un vapor lieve
Di capei biondi, le pupille nere
Erano, grandi e timide. Nel fine
Suo labbro, nelle man', nella severa
Grazia della persona rilucea
Gentilezza di sangue; nelle vesti
Semplici senza studio ed eleganti
Gentilezza di sensi. Or, dalla chiusa
Mano sorretto il mento, ella pensava.

V'era dunque un segreto. Da più giorni
Di sua madre nel bacio e nello sguardo,
Nel volto del dottor v'era un segreto.
Or quel silenzio subito, quei baci,
Quegl'insoliti sguardi tutti insieme
Le gridavano al core « Enrico Enrico! »
Quale dolcezza mai, quale sgomento
Sentirsi dentro divampar l'amore,
Sentir che il primo e l'ultimo sarebbe,
Ch'era segnata la sua sorte in terra!
Ella vedeasi avanti il giovinetto
L'ultima volta che, lasciato il vecchio
Dottore, alla città fece ritorno.
Eran quel viso pallido, quegli occhi
Non oblïati mai, quella man fredda

Che un istante di più strinse la sua,
Quel rotto accento di volgar saluto.
E ripensava i dì, l'ore, i momenti
Quando lenta l'avvinse una malìa
A cui non diè il temuto nome, amore.
Soleva Enrico da città lontana
Venir l'autunno presso il zio. Con festa
Questi accoglieva il prediletto erede,
Orgoglioso del cor, dell'alto ingegno
Che in lui pareano. Il giovane in que' giorni
Usava assiduo visitar la casa
Degli olmi. Quando il noto ella sentìa
Passo venir quasi esitante; quando
Ei sopra un libro o sopra un fior chinava
Vicino a lei la testa, quando gli occhi
S'incontravan, fuggiano in un baleno,
Per le viscere sue la molle fiamma
Rapida procedea.
« Miranda! »
In piedi,
Al chiamar della madre, la fanciulla
Balzò arrossendo qual se scritti in fronte
I suoi pensieri avesse.
« Andiam, Miranda,
Lungo i prati a veder se omai convenga
L'erbe falciar, mentre nitido il cielo
E la montagna chiara e l'aria asciutta
Ci promette sereno. »

Poi che il padre
Di Miranda morì, sola il governo
Tenne dei campi e della dolce casa
La signora Maria, che, per amore
Materno, il mite ingegno e la ritrosa
Femminil timidezza ad inusati
Virili studii volse.
Ivano a paro
Lungo un filar di pioppi a cui di sotto
Gorgogliava sommesso un piccol rivo
Or cupo, or scintillante; si movea
Sul sentier l'ombra tremola de' pioppi.
Silenzïose e lente ivano a paro;
La madre qual chi pensa e vien cercando
Difficil via di favellar, la figlia
Qual chi dubbie parole attende e teme.
« Sai? » cominciò la madre. « Adele è sposa. »
« Sposa? e lo sposo? »
« Onesto, saggio e ricco.
Gran ventura le tocca. Un giovinetto
Certo ei non è, ma, figlia mia, vedrai,
Se del mondo tu colga esperïenza,
Che alla pace del santo affetto eterno
Più i maturi dei verdi anni si affanno. »
Tacque Miranda e 'l cor le si stringea.
« Non credi? »
« Adele dello sposo è paga? »
« L'ignoro, ma giammai la madre sua
Sosterria di vederla irne ritrosa

A male accette nozze. O mia diletta,
Noi vecchi illusi andiamo ognor di sogni
In aria ergendo fragili edificii
Pei figli nostri, l'avvenire incerto
Foggiamo a posta di speranze care,
Onde men päurosa da lontano
L'ora ci sembri che di sè deserti
Vi lasci il nostro amor. Ma sperde Iddio
I mortali disegni, e noi, se saggi,
Non raccogliamo le disciolte fila;
Pur che siate felici abbiale il vento.
In casa di tuo padre io giovinetta
Venni tremando allor che le sue tempie
Varïavano già bianchi capelli;
E tu sai! Pur se penserà il Signore
Per altra via, mia figlia, benedirti,
Ringrazierò il Signore. »
Fluttuava
Il seno alla fanciulla e per le gote
Fiamme ardenti salian. L'accorta madre
Notollo e proseguì: « Sai che migliora
La bambina del fabbro? Ora mel disse
Il dottor. Buon dottore! Egli è felice.
Enrico attende in breve che alcun tempo
La sua casa deserta gli rallegri.
Quale amor non gli ha posto e quale orgoglio!
Egli torrebbe a mendicar per lui.
Ben lo rimerta il giovane. D'eletto
Animo ognuno il loda e di costumi

Candidi. Se il saper, se il forte ingegno
Aggiungi ond'è già chiaro, a pochi invero
Si potrebbe agguagliar » Tacque un istante
La signora Maria come dubbiosa
E guardava la figlia. « Nè gli nuoce
Il largo censo. » Trasalì Miranda.
Si affrettava in silenzio lungo il rio,
Volgendo il capo all'acque. Ella sentiva
Dentro salirsi una confusa ebbrezza
E la premea con impeto per tema
Della madre presente e per l'istinto
Che la subita speme in tutti affrena.
Così toccâr l'estremo orlo de' prati,
Ove li parte il mobile ruscello
Da' curvi solchi. Per convolte glebe
Quattro bovi traean l'aratro, tardi
Occupando il terren coll'unghie vaste
Ed agitando la gran testa. Docili
Alla voce ed al pungolo, torceansi
In su a rifar la faticosa via.
Ed il gastaldo che seguia da lato
Il cammin dell'aratro, frettoloso
Venne, scoverto il capo, alla padrona.
« Si compiaccia venir Vossignoria
Sull'argin del torrente, ove la piena
Ultima rôse. Tutto si scoscende;
Stanotte pur ne rovinò gran parte. »
A Miranda la madre allor si volse.
« Tu ritorni? » le disse. « Sì », rispose

La giovinetta, e verso la lontana
Candida casa torse il passo lento,
Di correr si struggendo e non osando.
Desïava il segreto avidamente
Della sua cameretta onde fidarvi
Il riso, il pianto che nel gonfio core
Le fervevano insieme. Quando escita
Ben si conobbe del materno sguardo,
Via sull'erbe volò. Cielo e campagne
Le rideano. Vedea di tenerezza
Pieno l'aspetto della vecchia casa;
E guardando da lunge il campanile
Dell'umile chiesetta del villaggio,
Un impeto sentì grato nel core,
Un ardore di fede e di preghiera,
Un oblio d'ogni cosa o vile o triste
Di questa terra. Al limitar fermossi
Della casa, si volse e all'infinito
Cielo azzurro le parve esser vicina.
Corse allo specchio, trepida guardovvi
Se ancor Miranda ell'era. Indi chinossi
Pietosamente ad una smorta rosa
Tra le pendule foglie reclinata
Fuor da l'orlo del funebre suo vaso.
Posava a piè del moribondo fiore
Una lettera. L'occhio indifferente
Non v'arrestò Miranda, ma seduta
Al cembalo tentando iva le corde
Giusta il capriccio delle inconscie mani.

Qual per subita luce nel pensiero
Levossi e corse ad afferrar quel foglio.
Era per lei d'Enrico. Ella di botto
La man conobbe del diletto, ignota
Sino a quel punto, un tremito la prese
Da capo a piè, le si velâr gli sguardi
E, toccando il suo sogno, ebbe paura.
Esitò a lungo, or volle, ora disvolle
Attendere la madre. Finalmente
Con industre pensier nella memoria
Le materne parole raccogliendo,
In assenso composele al desio,
Rapida corse al virginal suo nido
E, chiuso il chiavistel, tremando lesse.
Così dicea la lettera:

— « Miranda!
V'han giorni nella vita in cui, qual nembo
Impetüoso, sugli umani arriva
La subita fortuna e tutti uguaglia
Nella gioia o nel pianto. Allor gl'ignoti
Cogl'ignoti favellano, servili
E altere mani stringonsi, ciascuno
Ha sulle labbra il cor. Così, Miranda,
In quest'ora solenne onde giammai
Non passerà la ricordanza amara,
Cadon tra noi le facili barriere,
Le prudenze del mondo. A Voi si leva
L'anima mia, si china a me la Vostra;
Lo so e Vi parlo.

Quel povero vecchio
Che m'ebbe ognor per figlio suo mi scrive
Tutto misteri, scherzi e tenerezze.
Egli e la madre Vostra han da gran tempo
Il nostro amore inteso, han congiurato
Di renderci felici. Ah, se le umane
Sorti governa un Dio, mai non consenta
Che tanto fiera angoscia il cor V'opprima
Quale me strinse!
A tarda notte io scrivo.
Ad ogni tratto della penna dura
Un'ombra incalza la mia mano, un'ombra
Nell'anima mi sale. Avviluppato
Presto m'avrà. Perchè mentir? T'amai,
Piansi per te le lacrime vitali
Che ogni petto viril piange una volta;
Ebbro di te vagai per vie deserte
Tra la furia dei venti e della piova
A disbramarne la infocata fronte;
M'immersi al dì cadente nelle chiese,
Tra la folla, tra i canti e gli splendori,
Te sola udendo, te vedendo sola;
Ed or che mia saresti alfine, addio!
D'un uomo in mar l'ultimo grido è questo.

Lungo tempo credei che negligente
Di me Voi foste. Vi rimembra ancora
D'una sera d'autunno che all'aperto
Noi sedevamo sotto gli olmi? V'era

La madre Vostra ed altri. Il mio buon zio
Casi antichi narrava e dal suo labbro
Pendevan tutti. Voi nella notturna
Ombra fidaste; legger Vi potei
Il segreto dell'anima nel guardo.
Una cieca vertigine mi colse,
Sopra me stesso mi sentii levato.
Nè salutarci quella sera osammo;
Ma, te partita, ritornai soletto,
Venni l'orme a baciar del picciol piede
Nell'erbe dietro alla tua lenta veste
A poco a poco sullo stel risorte.
E ti rimembra del sottil volume
Ch'era quel dì sul tuo ricamo? Il nastro
Posar trovai su questi versi ardenti:

« Quando più ferve intorno a me la danza,
Quand'alto il riso nei conviti suona,
L'anima mia nella sua buia stanza
Di te, di te, solo di te ragiona.

Il dolor, la calunnia, i tradimenti
Mi appresti pur, lo sfido, amaro fato;
Esser potrà il mio cor ne' suoi cimenti
Da te, da te, solo da te spezzato. »

Forse quel nastro a caso vi posava;
Ma se così non fu, se tanto amasti,
Vieni, vo' trarti dagl'ingenui sogni
Che la scïenza della vita sperde.

Te vinse il nome di poeta e il verso
Onde sul volto ignobile mi levo.
Quando, fanciulle, un fato Vi rivela
Quel libro di malìe dove sottile
Penna ha contesto in fila armonïose
Ogni dolcezza che lo spirto inebria,
Misere, il cor Vi balza e nella mente
Sorge un re del pensiero, una bellezza
A cui nulla mortal forma ripugna,
Un'anima di fiamma ond'è commossa
Come giammai non fu l'anima vostra,
Nè per gioia di mistici fervori,
Nè per pietà di lagrime materne.
Ti venga innanzi allor questo poeta,
Ei giovane, tu bella, eccoti sua!

Crudel per te, crudel per me, saprai
Il falso iddio di quanta creta è fatto.
D'ogni alta cosa accendesi il poeta;
Ma son fugaci ardori onde si appaga
Per la squisita voluttà, pel verso
Cui delirando crea. L'arte gli è cara,
Ma non n'è tocco il cor. È della mente
Un affetto sottile, arido, altero.
Solo amor che il divora e che lo sferza
È l'amor di sè stesso. Unico sogno
Che gli turba le notti, anzi l'aurora
A faticar lo trae pallido e smunto,

È il plauso della folla e dei potenti,
D'ogni capriccio la licenza impune,
Un fantasma di vita oltre la tomba.
Tale è il poeta. Come un re da scena,
Splendido incede tra il fulgor de' lumi,
Ed or di forti, or di amorosi accenti
Empie il teatro, suscitando flutti
Nelle tacite turbe. Indi per l'alta
Notte squallido al volgo si confonde.
Se abbagliar ti potè, povera illusa,
Da solo a sola or qui ti dice: « Guarda,
Vile tessuto è questo manto, vile
Trastullo da fanciul questa corona;
Le parole magnanime mi spira
Il core no, ma un altro genio. Amarti
Questi non può. Abbandonami al mio fato,
Lasciami amar Desdemona stasera,
Domani Ofelia. Vieni, ascolta e piangi;
Ma quando il cocchio rapido, fanciulla,
Ti riconduce alle quïete case,
Non ti curar d'Amleto, se un istante
Il fuggente fanal te lo discopre
A piedi per la via, le desïose
Pupille fise in te ».
Lasciami; un'ombra
In traccia d'ombre io sono e il mio sentiero
Si diparte dal tuo. Facile inganno
Di me ti accese, ma quand'io pur fossi
L'alto cor che sognavi, non potrei

Obliar sul tuo seno i baci ardenti
Onde in culla baciavami un'altera
Beltà, la Musa, e non saria giammai
Tutta per te l'anima mia!

Rispondo
A mio zio. Che dolor, povero vecchio!
Anche di questa lettera gli scrivo.

Bionda e ritrosa al par di Margherita,
In mezzo ai prati come un fior cresciuta,
Dolce Miranda, addio. Talor due navi
S'incontran nell'Oceano deserto.
Arresta l'una presso all'altra il fianco
E palpita sull'onda; lente lente
Si dipartono poi, s'affolla a poppa
Di qua di là tutta la gente: addio
Addio! Così noi c'incontrammo, ed ora
La nave mia selvaggi mari affronta
Che la vogliono sola: altre pacate
Acque ridenti ed altri dolci lidi
Attendono la Vostra. Allor che scende
A Voi sereno il Sol, dite talvolta:
Povera lieve pellegrina, or forse
La travolgono i turbini ed il nero
Flutto su lei vittorïoso esclama.
Ebben, se il Dio che tentami è bugiardo,
Se il genio mi tradisca o la fortuna,
Misero, oscuro, abbietto, ancora tutti

Disprezzerò per quella ora divina
Che i profondi occhi tuoi pieni d'amore
Incontrarono i miei. » —

Lesse, rilesse,
A poco a poco di languor mortale
Sentissi ascender per le membra un'onda,
Nè l'assalse dolor, chè la memoria
E l'intelletto uno stupor tenea.
Lentamente la lettera depose,
Stette in silenzio assorta nella voce
Dell'arator lontano e nell'aspetto
Dell'allegra campagna; lentamente
Ordin pose a' suoi libri ed alle carte,
Uscì mutando come in sogno l'orme,
Alle case de' villici avviossi,
Tenera accarezzò bambini ignoti,
Neglesse i prediletti e con tranquillo
Viso il ritorno della madre accolse. -
Solo era il labbro pallido, lo sguardo
Attonito e la voce un'altra voce.
Notò Maria quel novo aspetto e tacque.
Ella credea sua figlia ancor non presa
Di prepotente amore e delle nozze
Intravviste turbata per pudico
Femminil senso e per la tenerezza
Della madre diletta e della casa.
Asceso il sol dai piani alle montagne,
Uscîro in cocchio per solinga via

Cara a Miranda, ove soventi Enrico
A lor s'unia per meditato caso.
Gli animosi puledri, impazïenti
Del frenato galoppo, ivano il morso
Con fremiti scotendo e 'l cammin sodo
A paro tempestavano veloci.
Vaganti soffî pregni degli effluvî
Del folto biancospino e de' vitali
Spirti di maggio mollemente in viso
Ventavano alle due vïaggiatrici
Silenzïose. Quinci il monte e grigia
Sovra una vetta la falcata luna;
Quindi pianure sconfinate, ombrose,
Interrotto di pioppi e campanili
Il limpido orizzonte si vedea.
Correvano, correvano i cavalli.
Una dolcezza dolorosa il seno
Gonfiò della fanciulla; allor lo spasimo
Sentì della ferita, allor del pianto
A soffocar la disperata piena,
Il mite labbro vïolenta morse.
Correvano, correvano i cavalli.
Fiso lo sguardo sulla via fuggente,
Ella vedeva repugnando invano
Passar, passar continüi fantasmi,
Quel volto or grave, or sorridente, or mesto,
E le parole dello scritto amaro.
Correvano, correvano i cavalli.
Nel rombo eguale delle rote assorta,

Il suon della sua voce vi sentia
Ad ora ad ora, il suon de' noti passi,
Il suon d'un fiume rapido, profondo,
Che supina sull'acque compiangenti
Se la portasse via, senza ritorno,
Verso un triste paese sconosciuto.
I cavalli sostâr, vanì l'incanto.
E mentre passo passo davan volta,
La madre cominciò con un sospiro:
« Pensavo adesso una sera lontana
Ch'era meco tuo padre, e tu, fanciulla,
Tra noi seduta colle man plaudivi
Al correr de' cavalli; e come in questa
Ora color che s'amano son pronti
A favellarsi de' tempi remoti,
Noi parlavam del tempo in cui, Miranda,
Lasceresti la casa. Ben ricordo
Ch'egli diceva: — Non darò Miranda
A chi non l'ami (poveretto!) ed ella
Pria che la man concederà l'affetto. —
A questo nata egli dicea la donna.
E poi che de' perigli e della incerta
Sorte pensosa videmi e commossa,
Disse: — Maria, fuggir la sorte è vano,
Accettarla convien. Se dell'affetto
Rette guidar sapremo le correnti,
Nè vôta è questa testolina bionda,
Forse Iddio ne darà che la fanciulla
Non isbagli sull'ultimo e la sorte

Aspetterem sereni. — Ei m'ha lasciata
Sola. Quel che potei, feci, Miranda;
E colà dove ha pace, egli, lo spero,
È contento di me. Sui diciott'anni
Sei giunta. Iddio ti benedica! Quando
Anche dovessi andar lontana, Iddio
Ti benedica! » La fanciulla prese
Una man della madre e la stringea
Senza volger la testa, nè far motto.
« Vedi? Operosa è la mia vita; sempre
All'incerto avvenir mi apparecchiai.
Ci vedremmo sovente, e chi a quell'ora
Più felice di me? »
Liete parole
La signora Maria disse con voce
Tremante. Nè risposele Miranda,
Chè tonando di botto le veloci
Rote toccâr le selci del villaggio.
Sceser le donne a terra dirimpetto
Alla chiesa ed entrârvi. Paghi e lenti
Mosser di là i cavalli a' lor riposi.

Pendeva un lumicino anzi l'altare
E nel buio si udivano bisbigli.
Pregarono. Maria vide l'altare
Illuminarsi, vide la chiesuola
Rïempiersi di gente e là davanti
Una cara figura inginocchiata,
Un bianco velo, una ghirlanda bianca;

Udì parole semplici, solenni,
Udì una voce da gran tempo estinta
Susurrarle all'orecchio in quel momento
Con tenerezza trepida « coraggio! »

Quando tornâr nella tepida via
Era scura la notte. Frettolosa
La signora Maria volgeva a casa,
Chè a quell'ora soleva il buon dottore
Con lor ridursi a conversar.
Sovente
All'aprirsi dell'uscio trasalì
Miranda. Quella sera ella temea
Vederlo e desïosa si ritrasse
Pria dell'usato alla sua stanza.
Appena
Varcò la soglia, che cader le parve
Una larva dall'anima e dal volto.
La sua storia sapean quelle pareti,
Sapeva i sogni l'origlier, sapea
Quello speglio nell'angolo le ingenue
Incertezze di lei che per amore
Prima venne a guardar s'ella era bella,
Se grazïose le apparian le vesti.
Ed or con lei parevanle traditi;
Tutto perduto, tutto inutil era,
Le vesti grazïose e la bellezza.
Fra le pareti e il letticciuol depose
A terra il lume e si lasciò cadere

Sul davanzal della finestra aperta
Verso le vaporose praterie
Dalla luna immortale illuminate.
Ma sentendo l'odor del gelsomino
Da lei piantato che tendeva i fiori
A farle festa, il core le si strinse,
Dentro si trasse e pianse amaramente.
Venia la foga del pensier col pianto;
E con subito slancio si levò,
Al letto corse, inginocchiossi, ascose
Il viso fra le coltri. A lungo a lungo
Stette così, nè del dottore intese
Il passo lento e la commossa voce
Sonar di sotto. A tarda sera un'orma
Lieve salì le scale, il rumor crebbe,
Tacque un istante e l'uscio si dischiuse.
La madre entrò; balzò Miranda in piedi.
E quella grave in volto andò diritta
Alla sua figlia senza dir parola,
L'abbracciò, la baciò, söavemente
Le persüase di depor le vesti
Amorosa nel letto la compose,
Spense il lume, baciolla un'altra volta
E uscì tacendo a singhiozzar di fuori.

PARTE SECONDA

IL LIBRO DI ENRICO

NOTE PRIME.

I.

Miranda, dolce nome.

Ella sedea
Sul picciolo sedile a piè degli olmi,
Qual se le Grazie ve l'avesser posta.
Mio zio parlava del buon tempo antico;
Era scura la sera; io la guardai.
Larghe e rade sentimmo in quel momento
Goccie cader di piova repentina;
Ella surse la prima, io dopo tutti.

II.

Quando senza parlar prima incontrai
Gli occhi di lei, li vidi grandi e belli.
Il cor balzommi la seconda volta;
Ma quella sera mi si fece oscuro
Tutto all'intorno, di terror tremando
Vidi salir negli occhi grandi un altro
Mondo ed un'altra vita, in fondo in fondo
Un'anima ho veduto veramente;
Qui la pupilla mia da sè si chiuse.

III.

Venni a baciar nell'erba l'orme tue.
Non si doleano i fior dove passasti;
A destra e a manca lievemente chini,
Ivan di te a' compagni susurrando,
Dicevano il color degli occhi tuoi,
Dicean delle tue vesti la fragranza.
Molle di piova ritornai, m'han detto.

IV.

Rassomigliano invan le tue parole
I ghiacci di quei monti ad orïente,
Perchè il tuo sguardo rassomiglia il Sole
Quando gl'incendia tutti da ponente.

V.

Tra i sassi a' piedi della sua finestra
Mite reseda odora. Allor ch'io giro
Il canto della casa, la fragranza
Mi fa balzar il cor, e, s'è di notte
Buia, mi fa veder come alla luna
Il muro, il gelsomin, l'alta finestra.

VI.

Sull'acque furïose del torrente
Passavano d'abete ignudi tronchi.
Come un genio talor dentro mi spira,
Degli abeti parlai, della montana
Fonte che all'ombra lor forse discese
Dalle grotte natie. Dagli altri ottenni
Facile plauso; muta ella rimase,
Sdegnosa forse. Mai non mi favella
De' versi miei, nè sola una parola
Ebbi da lei di lode. Ah, se per gioco
In me volgevi le pupille brune,
Se di me ti vuoi rider, se non m'ami,
Mi amerai, piangerai, ti struggerai!

VII.

Quando nei rai del giorno moribondi
Si fa silenzio intorno a te sul vago
Ricamo china, e senza muover ciglio
Tu sussurri una timida parola,
Sembra in alto la voce d'Arïele.

VIII.

Forse tu pensi che da' labbri tuoi
Cadendo si dileguin le parole,
Come a sommo di placide correnti
Ad una ad una
Si posan lievemente aride foglie,
E senza ombra nè segno
Fuggono mute sulla queta via.
Invece in me discende
Ogni suon della tua voce soave,
Siccome cosa grave
Scende per acque immobili e profonde,
Presto al guardo s'asconde
E nell'imo si posa.

IX.

Ella suonava il cembalo e le corde
Raccontavan l'affetto in lor favella
D'uno nell'ombra dietro a lei seduto.
T'ama, diceano tenere, sospira;
Il cor, diceano gravi, gli si frange;
Volgiti a lui, seguivano scherzando;
Se t'ha compresa chiedigli, sorridi;
Sull'agitato sen gli piega il viso,
Finìano dolcemente, attendi e taci.
Quindi esclamar pareano tutte quante.
Dicean di rotti accenti e di singhiozzi
Impeto fiero che ogni freno ha vinto,
Virili braccia intorno a lei serrate,
Lo scoppio di due cor, l'uno sull'altro.
A quel modo suonar mai non l'intesi;
Quando levossi, nè lodarla osai.

X.

Siccome un prato sotto il Sol che passa
Da nube a nube, ella si cangia in viso.
Semplice fanciulletta appar talora,
Giovin donna talor, grave, pensosa.
Pur ne' capegli suoi tra bruni e biondi
Van folleggiando sole ed ombra insieme.

XI.

È mezzanotte, nè trovar quïete
Pôn le mie membra. Presso al suo ricamo
Oggi rinvenni fra le sparse lane
Picciol libro dorato. Il nastro bianco
Era confitto a questo canto acceso
D'estrania musa. Il lampo d'uno sguardo
Me lo raccolse nella mente intero:

« Quando più ferve intorno a me la danza,
Quand'alto il riso nei conviti suona,
L'anima mia, nella sua buia stanza,
Di te, di te, solo di te ragiona.
« Il dolor, la calunnia, i tradimenti
Mi appresti pur, lo sfido, amaro fato;
Esser potrà il mio cor ne' suoi cimenti
Da te, da te, solo da te spezzato ».

Miranda entrò in quel punto ed una vampa
Le corse di rossor fino ai capelli.
Enrico, dunque le dirai che l'ami?
La fiammella del lume oscilla e nega:
« Soffri, poeta, ma rifiuta indegni
Ceppi di te che ad alto fato aspiri ».
Io chino il capo, chiudo gli occhi, e penso
Che nel mondo dei sogni esser vorria,
Sotto la luna andar con lei soletto,
Le sue mani sentir dentro le mie,
Parlar, parlar d'amor teneramente,
E le parole si portasse il vento.

E se quel nastro a caso vi posava?
Se tutta è vana illusïon la mia?

XII.

Domani vado via.
Una pallida rosa
Guardavi pensierosa;
Quale segreto mai
Nei petali celava?
Mesta, di te più assai,
La rosa ti guardava;
Qual segno arcano v'era
Nella pupilla nera?
Domani vado via.

XIII.

Iersera ti lasciai
Col sorriso sul labbro,
Indi tutta la notte lagrimai.
Or, a te accanto assiso,
Sento il tepor delle tue gote in viso
E l'aura delle fini
Chiome odorose; il morbido
Tocco mi fa tremar della tua veste.
Sogno è la vita vana;
Tu sei lontana.

XIV.

Mai tanto la città non fu deserta.
Gente non è che passa nelle vie;
Agli occhi miei son ombre, e lor favella
M'è sconosciuta. Nel mio cor v'ha un mondo
Sì bello e grande, che ho quest'altro a sdegno.

Quando soletto seggo meditando
L'indocil verso e le sconvolte fila
De' miei pensieri, m'affatico indarno;
Presto m'esce di man la penna inerte.
Così, d'estate, allor che a mezzogiorno
Brucia il sole terribile, ogni cosa
Nella campagna squallida si tace.

XV.

Entrai stasera in chiesa. Sfolgoranti
Ardeano i ceri dell'altar maggiore,
Per le buie navate si spandea
Sopra la curva folla dei devoti
Trïonfante dell'organo la voce.
Colà, mentre ciascun pregava Iddio,
Chiuse le ciglia, nel pensier di lei
Mi profondai. La musica solenne
Piena d'amor parevami e di pianto
A me solo parlar. Non ho pregato;
Da lungo tempo la preghiera ignoro.
Ma pure, uscendo tra le turbe, ancora
Nell'anima ho sentito la dolcezza
Dei dì perduti, quando, pio fanciullo,
M'inebbriavo della fede ardente.

XVI.

Sino ad oggi il mio cor quant'era duro!
Ed or dell'infelice che mendica,
Del misero augellin che non ha cibo,
Ognor mi prende una pietà profonda.

XVII.

Passano i giorni l'uno all'altro eguale,
Nè mi giunge di lei novella alcuna.
Stamane al primo dì balzai dal letto
Per un furor che subito mi prese.
I miei libri afferrai cari e negletti:
Ad uno ad un gli apersi tutti e tutti
Gl'incominciai, ma legger non potei.
Più non sentivo nei poeti antichi
Le delicate veneri dell'arte;
Il più grande poeta in petto io sento.

XVIII.

Dal bianco cielo discende la neve
Continua, lenta. M'era cara un tempo,
Quando involvea degli alti suoi silenzii
L'acre lavoro dell'acceso ingegno;
Quando, la notte, dalle vie deserte,
Folle coorte di bizzarri amici,
Nel baglior dei teatri irrompevamo.
Melanconicamente or guardo e sogno.
Sogno di molle primavera i primi
Languidi fiati e la campagna aperta.
Vita, vita! Desìo persin la via
Umile, piana, fra le siepi ascosa,
Se vi si vegga e vi si senta aprile.
Fuor dai tepidi sassi il filo d'erba
Tremando al vento mi direbbe « anch'io ».
Alle piante, alle nuvole, al sereno
Racconterei l'amore.
Ah, chi mi dona,
Chi mi dona l'aprile? Oggi son triste.

XIX.

Da molto tempo non apersi il libro.
Tutto m'irrita, l'ozio ed il lavoro;
E, stanco, di posar non trovo loco.
Nell'inerte pensier richiamo a stento
La sua voce, il suo sguardo, il suo sorriso.
T'amo, sì t'amo, ognor mi sei presente!

Stasera dànno il *Faust*. Furbo dottore,
Si comperò coll'anima l'amore,
E poi gabbò l'inferno
Che venduto gli avea merce rubata
Al Padre Eterno.

Ci andrò. Lo spirto mio sete ha di canti.

XX.

Quando piena d'amor l'anima, i sensi,
Margherita effondea voci e sospiri
Ai rai voluttüosi della luna,
Mi si abbuiò la vista e l'intelletto.

Mefistofele, ridi? Fatti frate,
La via del paradiso hai loro appresa.
Ed or che lenta sovra i muti amplessi
Scende la tela, sovrumano un canto
Copre i susurri della folla, opprime
L'atroce ghigno del demonio e dice:
« Ah, godano l'amore, avranno il pianto,
Amar, soffrire, altro non è la vita ».

Uscii, m'immersi nella notte, errai
Per laberinti di solinghe vie.
Rapido andavo e dove non sapea.
A fianco, a tergo mi seguiano voci:
« Amor, mistero, che sei tu se d'ombre
E di larve fantastiche t'appaghi? »
« Follia », mi susurravano, « follia
Di mente sciocca, vacüo profumo
Senza il liquor che nelle vene avvampa ».

Fuggivo. Da finestre rilucenti
Ecco balzar la melodia che folle
Pria sulle corde salta, indi sospira
Voluttüosa ad esse intorno e chiama
Margherita a danzar. Vieni, dicea,
Inèbbriati! Ristetti. Sulla soglia
Dell'atrio illuminato un mazzolino
Giaceva. Lo raccolsi ed in quel punto
Mi risovvenni d'un olezzo istesso,
Di Miranda, dei palpiti miei primi,
D'un fior che le donai là sotto gli olmi.
Mi ritornò nell'anima la pace.

XXI.

Benchè rivesta il mondo primavera,
Pur mi sembra che tutto si scolori.
Come tacito ed arido rimansi
Un lido al defluir della marea,
Così è fatto il mio cor muto e deserto.

XXII.

Come mai, come mai! Chi l'avria detto?

È ver ch'ell'ha due grandi occhi celesti,
È ver che sulla sua candida nuca
Folleggian vaghi ricciolini biondi,
Che argentino è il suo riso e la sua voce
Tenera; che soventi ella mi guarda,
Che mi stringe la mano alla sua guisa;
Ma quest'oggi soltanto me n'avvidi.

XXIII.

Divengo io pazzo? Come, ah come mai
Questa lettera fragile di gioia
Più fragile distrugger non si può?
Terribil cosa, non potrebbe Iddio
Far che lo scritto non sia stato scritto.

« Miranda avrai, morrò felice, vieni »
Scrive mio zio. La lettera mi posa
Davanti. L'una dopo l'altra ascolto
L'ore suonar. Gridar vorrei: fermate!
No, no, no, mi rispondono.
Così!
Si annera il ciel di nuvole, da lunge
Romba il tuono ed un soffio repentino
Giunge stridendo, sbatte imposte e vetri.
Fuori! Perchè nelle selvagge furie,
O Madre, e negli amor teco s'accende
Questa polve ch'è tua, pel dolce verso
Che di te canta, ispirami, Natura!

XXIV.

Lungo le case giallastre, squallide,
Curvi fuggiano
I vïandanti;
Lampi infocavano
La via davanti;
Il vento a tergo m'urtava, urlavami:
Avanti, avanti!
Siccome foglia che in alto balza,
Siccome flutto che spuma e s'alza,
Qual procellaria che slancia l'ale,
Tripudia e sale,
Battea, batteva, di gioia torbida
Il cor gonfiavasi.
Avanti, avanti!
Fuor dalle mura!
Piangeano gli alberi;
Rade, sonanti
Goccie cadeano;
Qua del poeta in fronte l'impeto
De' tuoi vitali baci, Natura!
Pallido, anelo,
Dai misti strepiti di terra e cielo
Gridar sentiami:
Libero, libero!

Liberi canti, liberi amori,
Tempeste, ardori,
Fior dalla polvere,
Polve dai fiori,
Libero, libero!

XXV.

Scrissi, è finito. Pure il cor men dolse!
Ella era bella e gentil nome avea.
Vorrà oblïar sì presto il primo amore?

Amar, cercar la donna che si sogna,
Delirare, oblïar, amare ancora!
Questa d'ogni alto spirto è qui la sorte.
Oggi Ofelia, Desdemona domani!
Non sa l'ignobil volgo che ci accusa,
Qual divino fantasma ne tormenti.

È un altro amor che dentro a me matura,
Un foco ardente che m'inebbria i sensi,
Sogni non ha, non ha mestizie e brucia.

XXVI.

Voluttüosa è la sua voce, arguta
La sua parola; ma se tace e ride,
Ella è tutta carezze, tutta riso,
Tutta malizie dai capelli folli
Della fronte al piedino irrequïeto.

XXVII.

Dalle cortine opache un fioco lume
Si diffondea; levissima fragranza,
Qual d'un fior che passò, l'aria serbava;
Nè quasi udii sul morbido tappeto
Il picciol piè venir quand'ella apparve,
Pallida in volto, le dorate chiome
Cadenti a tergo sul velluto nero.
Nel toccar quella mano delicata
Che dalle bianche trine ignuda uscia,
Toccar mi parve l'ombre d'una volta,

Quando, fanciullo, sulle carte oscure
Io vigilavo de' poeti antichi,
E dalle smorte pagine sorgea,
Misterïosamente sorridendo,
Qualche fantasma di bellezza molle.
Da quelle soglie mi partii com'ebbro.
All'onda della gente mi confusi
Per le vie più frequenti. Camminavo
Con la test'alta e rapido. Lo sfarzo
De' sfolgoranti fondachi, il possente
Muggito della folla, degli arditi
Cavalier l'alterezza e delle dame
In fondo ai cocchi fulgidi supine,
Tutto era polve per l'orgoglio mio.

Mio zio mi scrive irato acerbe cose,
E rivedermi nega ov'io non muti
Pensier. Mutar pensiero? Adesso è tardi.

XXVIII.

Bambino, invêr la luna
Agitavo le mani picciolette,
E chiedea, chiedea l'ale
Per salir dalla cuna
A disfiorar con elle il vago argento.
Fanciul negletto, oscuro,
Talora un acre foco mi struggea
Per l'ebbrezze del mondo e gli splendori.
Ed or l'ali mi sento,
Ed or, mondo, sei mio.
Col fascino del verso
Ti traggo; a me la gloria, a me gli amori!

XXIX.

Dentro la terra i maghi di Orïente
Chiudono rai di Sol, future gemme.
O libro, qui ti chiudo; ai dì venturi
Nelle tue brevi pagine raggiante
Vo' ritrovar la giovinezza mia.

NOTE ULTIME.

I.

Rïapro il libro. Corsero quattr'anni;
È torbido il diamante.
E tu sei spento,
Primo fior della gloria!
Di', chi attendi,
Stupida folla? Scimmie curïose,
Voi correte a guardar il vïandante
Che dal paese dei fantasmi arriva.
Rumor gli fate intorno e quando, al tocco,
Di carne e d'ossa lo sentite, vôlte
Le code, vi sperdete. Indi taluna
Di voi maligna torna e vien provando
A tergo in lui l'ignobil dente e l'ugna.
Or che libraio cupido v'annuncia
Novelli versi e merca il nome mio,
Fremer vi sento intorno negli agguati.

II.

O critico, i miei versi erano un groppo
Di puledri dall'anima di foco,
La testa, il crin, le quattro zampe ai venti.
Tu lor getti il capestro e lor misuri
Col palmo i nervi. Bada a te, per Dio!
Hanno sangue di re, nè voglion plebe
Attorno ignara di speroni e sella.
Or che li hai misurati e palpeggiati,
Critico, alla tua guisa li vorresti.
Meglio, forse; ma fècili alla mia.
Dunque dentro al cervello piccioletto
Tu pur ti covi una favilla d'estro,
Un lumicino d'arte? Va con Dio,
Lascia gli uguali giudicar gli uguali.

III.

E tu, lode, che sei? Mi vieni innanzi
Pomposa, ossequïosa e sorridente,
Ma sei la dama ch'entra nel festino,
All'ospite sorride, indi maligni
Susurri sparge con mutato viso.
In questo falso mondo ove la fama
Mi collocò, tra questi amici illustri,
Di vanità e scïenza otri gonfiate,
Che nulla ammiran più, lode, un insipido
Frutto sei. Non ti compero ogni giorno?
Non son io pur di questo branco l'uno?
Ho strisciato a' lor piedi, m'han raccolto;
Or son cresciuto e d'uopo è ben ch'io paghi.

E gli altri? Chi fra l'elegante volgo
Che mi addita e mi spia, che di smodate
Lodi mi opprime e nelle vie si ostenta
Mio familiar, che delle pingui mense
Mi vuol compagno ed insolente chiede,
Siccome flutti al mar, versi al poeta,
Chi mi comprende? Chi l'aspro travaglio
Indovina dell'arte, il pertinace
Riluttar dell'indocile parola,
I languori del genio? Amano il canto
Armonïoso e quelle dolci corde

Che non chieggono mai sospiri invano;
Ma il magistero occulto, a cui l'accesa
Fantasia serve, ignorano, ed oscura
È lor l'altezza ov'io maggior mi sento.

Meglio il velen dei critici ed il morso.

IV.

Oltre il mezzo è la notte. Argentea luna,
Dalle squarciate nuvole mi guardi.
« Poeta, » dici, « indarno ti cercai.
Ove fosti? » Passò, candida luna,
L'ora passò dei nostri dolci amori.
Tra illustri mura fui, tra fiammeggianti
Doppier, vestito a lutto; a cavalieri,
A dame lessi gl'ispirati versi.
Te pur cantai, perdona, eburnea luna.
Ebbi la ingrata lode degli stolti,
Ebbi il silenzio dei pedanti arcigni,
Ebbi teneri sguardi, ebbi sorrisi
E ferite d'occulte gelosie.
Or nella solitaria ombra mi prende
Una stanchezza, un triste scoramento,
E sentendo salir l'allegro canto
Degl'ignoti che passan per la via,
A te, divina, levo gli occhi e il core.

V.

V'è al mio paese una caverna oscura;
Apre la bocca in mezzo alla verzura.
In alto il gaio fianco alla montagna
Limpido rivo spumeggiando bagna,
Salta e ride tra i fior. Ma ad ora ad ora
Una segreta lagrima ch'ei plora
Per cieche vie penètra
Sino alla grotta, imperla i tufi, oscilla,
Cade lasciando un atomo di pietra.
Sotto la vita che fuggendo brilla,
Così segretamente, stilla a stilla,
Tu cresci, o libro mio.

VI.

Leggevo Esiodo, il casto e santo. Ancora
Accanto al letto la lucerna ardea
Quando m'escì di mano il libriccino
Per sopor che mi vinse. Brevi istanti
Corser. Balzai dal sonno ed ascoltai.

Eran voci dolcissime, lontane
Negli alti cieli.

Un crepitar del lume
Ruppe l'incanto e tutto fu silenzio.
Passarono, pensai. Sotto le nubi
Inneggiando passarono le Muse,
Notturne pellegrine.

Il cor batteami,
Invan tentai fermar nella memoria
Le divine parole; ne rimase
Appena un'eco languida. Pregavano
Per me l'Eterno; e mi parea la voce
Non ignota.

Pregavano l'Eterno
Per me. Fosse pur sogno, il sogno turba.
Credo in Dio, sprezzo gli uomini, e simìle
A Lucrezio poeta in core ho fermo
Ch'Ei non ci curi; insieme agli altri folli
Sdegno piegarmi nella polve invano.
E pur talvolta la dottrina amara
Dentro mi rompe un impeto d'affetto
Per Lui, talvolta mi ricordo e giuro
Averlo amato ancor, averlo inteso,
Non so dove nè quando. E, se le umane
Anime tutte migrano alla terra
Da un'altra stella, sento che il poeta
Era colà maggior di questa greggia
Che or gli brulica intorno, e repugnante
Cadde con essa; poichè angoscia mai
Non par la prema dell'äere grave
Che i mortali qui affoga, e pronta e sciolta
Cammina sulla Terra ove il poeta
L'ale inutili trae risibilmente

Pregavano l'Eterno. È gran follia,
Ma non m'esce del core il dolce sogno.

VII.

Ella di versi mi parlava, ed io
Stavo a guardar la perla ch'ell'avea
In una vaga crocellina d'oro
Pendente al seno fra le aeree trine
Della veste dischiusa. Passò un lampo
Negli occhi suoi. Vêr me piegando il viso,
Mi favellava con voce sommessa
Di turbamenti, di malinconie
E dell'arido mondo in che vivea.
Ed io pensavo ch'ella ben vorria
A quella vaga crocellina d'oro
Figgere, invece della perla, un alto
Cor di poeta, e farne mostra altrui.

VIII.

Men soavi son forse i baci suoi,
Le sue carezze?
Ma lo sai, poeta;
Talora in mezzo della stessa ebbrezza
Sorge un amaro che tra i fior tormenta.
Se mi copra l'oblio, se a mezzo il corso
Il mio genio si stanchi, ah su qual seno
Posar la testa? Ove trovar per tante
Vanità dileguate un cor fedele?
Donna, deh menti, di' che mi amerai!

IX.

Diletta mia, poichè a teatri, a balli
Teco mi hai tratto, poichè avesti il verso
Desiderato che alle genti apprende
Quale un genio t'amò, quale di tepidi
Molli capei voluttüosa un'onda
Il sen t'ingombri e le marmoree spalle
Quando li sciogli, addio! Vo' prevenirti.

X.

Eppur conviene amarle! Hanno portato
A cielo i versi miei, nè alcuna d'esse
Men di quindici dì tenne il volume
Sulle tarsie del tavolin di Francia,
Tra dolci e fiori, candido, odorato,
Qua e là sgualcito delicatamente,
Come dal tocco lieve delle fate.
Fosse per forza, fosse per amore,
I cortigiani vennero al libraio.

E versi e guanti costami la fama.

L'ho cercata per voi! Quale sottile
Odor, che in urna cristallina strinse
Artefice valente, c'innamora
D'un fiore ignoto senza uguale in terra,
Così ad amarvi fantasia mi ha tratto,
Vasi d'ogni eleganza e d'ogni grazia!
Or nel profumo sento i fiori uccisi.
Li avete disseccati e distillati,
Grazie traeste di natura estinta,
Traeste arguzie da distorto ingegno,
O vostro o d'altri; sino all'elegante

Semplicità di vesti, onde suggello
Vi fate, una sottile arte V'insegna.
O Dive, questo ancor pesa al poeta;
Non sapete appassir come la rosa
Poi che fu côlta! D'uno in altro amore
Intatta passa la bellezza vostra.

XI.

Diana! Chi è dessa che così mi scrive?
Si dice inglese e d'alta stirpe. È forse
Ecate istessa. Mi rammenta i primi
Abbandonati amori e di rampogne
Acri mi punge. Povera Miranda!
Lo scritto vien da' liti di Toscana.
Le sieno miti i flutti e l'aure estive,
E benigne le amiche, a cui nell'ora
Del tramonto confida in riva al mare
Le ricordanze tenere. Focosa
È questa Diana o molto ingenua; certo
Giovane assai. Vorrei, signora Diana,
Conoscervi; vorrei, quando lo scritto
Non sia da burla, dirvi che V'illude
Cor giovanile, se Vi par felice
Il rannodarsi d'esto fil reciso.

Sarà ancor bella? Le immature forme
Le avran quattr'anni arrotondate, o forse
Ne chiede il dono a Venere tirrena?
Con quella mano fine, quel sottile
Piè, quello sguardo e la velata voce,
Una regina timida parea.

XII.

Delirare, oblïar, amare ancora!
Ella sognava un genio alato e mesto
Che la facesse piangere d'amore,
E sul seno immortale indi raccolta
Se la traesse via pel cielo a volo,
Il perdono di Dio seco pregando.
Io sognavo una donna che mi amasse
Senz'ali, senz'aureola e morituro.
E, simili a sonnambuli, andavamo
L'un verso l'altro colle braccia tese;
Il primo tocco ne destò ambedue.
Aperti gli occhi, mormorai: « perdoni »
Ell'accennò del capo e ci partimmo.

XIII.

Bel tramonto d'inverno! Quanto foco
Vermiglio in cielo, e sulla terra ombrosa
Quanta neve azzurrognola! Un poeta
Grande quel cielo con la luce ha scritto.
I famosi miei versi arder vorrei,
Freddo artificio d'impotente stile
E di torpida lingua, misurarmi
Con quel poeta, chiedergli la luce
Per una sfida!
Quanto ardor nell'anima,
Quanto gel nella misera parola!

XIV.

Susurrava la selva ed agitava
Le verdi chiome redivive appena,
A me d'intorno, sul pendìo del monte;
Ivan tra l'erba folta rivi limpidi,
Spumeggiavano al sol le cascatelle,
Gorgheggiavan nell'alto i capineri.
Ero solo; nè Driadi nè Amadriadi
Stavano meco ad ascoltar; ma certo
I capineri, l'acque, la foresta
Parlavan tutti insieme a qualche amico
Spirito, e ciaschedun parea volesse
Vincer di voce tenera i compagni.
Arsi allor di confondervi la mia,
In piè levarmi e dir versi soavi
Più che il gaio ciarlar d'acque, d'augelli;
Versi soavi ch'anima vivente
Non udrebbe giammai. Qual che tu sia,
Spirto, cantar per te, calcarsi a' piedi
La gloria umana! Sento che governi
Tutte le voci di natura, sento
In te l'oscuro amor della pensosa
Mia fanciullezza cui traesti il verso
Onde, scoppiando in lagrime, m'intesi
Per sempre tuo malgrado l'ore ingorde,

La fortuna e la tomba! Oh sino al giorno
Che, trepido venendo e riverente
Sul limitar delle segrete cose,
Io vegga la tua forma innamorata,
Cantar per te, solo per te! Allorquando
Questo limo si sciolga e del poeta
Ogni atomo trascorra nella danza
Della vita universa, sovrumano
Il canto moverà dalla sua tomba,
Siccome in chiesa d'organo un compianto,
Se l'ombra il curvo suonator nasconde.

A me pareva entrar nella natura
E la natura entrare in me; profonda
Quïete m'invadea. Di bianche nubi
Meridïane intanto si velava
Il Sole, illanguidiano per le frondi
Della selva e per l'erbe i rai dorati,
Rivivevano rapidi a lor sito,
Si spegnevano ancor. Dalla montagna
Forte soffiava il vento e le fuggenti
Nuvole presto avanti a sè disperse.
Così, pensai, di vane ombre turbata
Era l'anima mia ne' primi ardori
Di giovinezza; torni ora la pace.

Al di là della tomba è la tua gloria,
Anima mia, lo sento; e non per eco
D'umana lode che ti segua. Il nome

Deporrai, vacua spoglia, e quanto vela
Quaggiù l'essenza tua. Quindi, sdegnosa
Del lido angusto che ti tenne, a Dio
Ti lèverai possente genio, ignudo
Amore e fantasia, d'astri splendenti
Creätor nel suo Nome e nel suo Spiro.
Dio, così credo, lagrimo, t'adoro.

XV.

Ardo per ogni vena. La rividi
Stanotte in sogno, lei che prima amai.
Molti eravamo sopra una montagna
Solitaria tra squallide scogliere.
C'era mio zio, sua madre ed altri volti
Che mutavano sempre. Ella scherzava
E di quel dolce suo riso ridea,
Negligente di me che la seguia
Ovunque indarno. Avea fiori ai capelli,
Avea perle agli orecchi e, non so come,
Dal lembo estremo della veste azzurra
Le uscia la punta d'un piedino ignudo.

Mentr'ella folleggiava e amaramente
Io mi dolevo del crudele oblio,
Mi si appressò una maschera. « Son Diana »,
Dissemi piano: « ella mutò, qual vedi ».
Allor me la trovai d'un tratto a fronte.
Sparvero gli altri. Subito conobbi
Perchè eravamo in quel paese triste,
Ma nol rammento. Non avea Miranda
Perle agli orecchi, non avea più fiori
Alle chiome. Gittommi ambo le braccia
Intorno al capo, a sè m'avvinse e china
Sulla mia fronte mormorò con voce
Che sensi e mente a ricordar mi oscura:

« Quando più ferve intorno a me la danza,
Quand'alto il riso nei conviti suona,
L'anima mia nella sua buia stanza
Di te, di te, solo di te ragiona ».

Caddi a baciar il suo piedino ignudo
Ch'era ferito e tutto sanguinava,
Onde in lagrime ruppi. Ella dicea:
« Vengo sì da lontano! » Indi sommesso:
« Per te, per te, solo per te! » soggiunse.
Folle d'amore mi destai. Sentivo
L'aura odorosa della sua persona,
La indicibil dolcezza del suo tocco.
Piangendo e delirando ripetea:
Per te, per te, solo per te! La stessa
Vita avrei dato per sognare ancora.

Balzai dal letto, divorai le prime
Carte di questo libro. Era tra quelle
Il foglio ancor dov'io con paziente
Studio scrissi e riscrissi il folle addio.

Perchè scriver così se un'altra amavo?
Mi guardo dentro, vedo buio e tremo.

Anima mia, sei tu perversa? E questo
Disprezzo istesso che di me mi prende,
Saria fugace ed infecondo istinto?
Quando il poeta io le pingea, credetti,
Per apparir magnanimo, mentire:
Ho forse inconscio confessato il vero?
Fantasia, fantasia, funesto dono,
Sei tu che tutto fingi, amor, disdegni,
Pietà, sensi gentili, alte speranze,
Tutto, tutto? Ed il core, o mentitrice,
Altro dunque non è sotto i tuoi veli
Che un viscere deforme? Oh no, gli è pianto,
Largo pianto che sgorgami dagli occhi;
Benedetta ogni lagrima! Mi sembra
Che dentro a me qualcuno si risvegli
E dolce parli: « Mi credevi spento? »
Si strugge il cor di tenerezza, è questa
Di me la miglior parte che favella.
Struggiti, core; lagrime, sgorgate
Come fonte montana inaridita
Durante il verno, che di maggio erompe

A sprazzi, a fiotti sull'antica via.
È il primo amor che dentro a me ritorna,
D'ingenua giovinezza mi rinnova.

XVI.

Dunque un fato lo vuol! La prima volta
Dopo tacer sì pertinace, scrive
Mio zio tre sole sillabe: « ti aspetto ».

PARTE TERZA

IL LIBRO DI MIRANDA

Queste candide pagine a Miranda
Dona la mamma, perchè l'ore liete
Ella vi segni de' suoi dì venturi.

I.

Metto qui una fogliuzza di geranio,
Che stamane trovai tra vecchie carte.
Povera mamma, solo i fiori ha presi.
Ore liete? Non so; quando verranno?
E da questo libretto rinserrato
Per tanto tempo esce un odor sì triste!

Già non l'amai perchè fosse poeta;
Povero, breve è l'intelletto mio.
Io cerco dentro a me, penso e ripenso.
L'amai, null'altro. Non m'ha conosciuta.
Ben maggior che non sono ei mi credea.
Quando mi amava, quante cose amava!
I suoi libri, la musica, le stelle,
I fiori, le montagne; ed io, lui solo.
Quanto è il suo cor più grande!

II.

Mamma, è vero,
Dolci parole non so dirti mai.
Se mi avesse sposata, io le serbavo
Per lui. Di baci son mie labbra avare,
Ma le mani ogni sera, ogni mattina
Io baciate gli avrei, tutti i momenti,
Se l'avesse concesso. Ed or morranno
In me sepolti i baci, le parole.

Sovente a quindici anni mi sentivo,
La sera, tanto triste, che piangevo.
Il perchè non sapea; l'intendo adesso.

III.

Da quel dì ch'ei mi scrisse ora il quart'anno
Corre ed è giunto al terzo mese. Ieri
Mi par quel giorno. Pure non avrei
Prima forse potuto in questo libro
Venir notando i tristi miei pensieri.
E se fosse peccato amar sì forte?
Ah no, Signore, che non è peccato,
Perchè ad esso resister non potrei,
E Voi, Signore giusto, nol vorreste.

Scriver mi giova. Chi mi avesse un tempo
Predetto ch'io terrei, come son use
Donne d'ingegno e di saper fornite,
Un libro di pensieri e di ricordi,
M'avria fatto sorridere. Davvero
Non ho mutato solo in questo. Adesso
Tante cose comprendo un giorno oscure,
Più non aggiungo fede alle parole
Come una volta, ch'è amarezza grande.

Soffro; stanotte il cor non mi diè pace.
Tacqui sinor; ma lo potrò domani?

IV.

Fui per morire; me l'han detto poi.
Soffrivo assai, ma non credea morire.
Fosse un presagio lieto? Folle, folle!
La mamma sempre spia, povera donna,
Se in me si desta una vita novella,
Se colla febbre mi passò l'amore.
Ha sì fine intelletto e non comprende!
Ella in que' primi dì chiedeami sempre:
« Che t'ha mai detto? » « Nulla », io rispondea.
Un dì soggiunse: « Come mai se tanto...
Speravi » disse, e dir volea « se amavi ».
Donne v'han dunque al mondo che aman poco
Per poco tempo?
Tolsemi que' fiori.
Se, come i fiori, il cor s'inaridisse!
Oggi, uscendo in carrozza, allor che a dritta
Piegarono i cavalli, ella guardommi
A discoprir se mi venia sul viso
Un'ombra di rammarico, un desio
Di volgere alla via già prediletta.
Quello sguardo sentii come un oltraggio.

V.

Madre mia, madre mia, quella parola
Mi ha ferita qui dentro. Al viso il sangue
M'è corso. In faccia mia nessun s'attenti
Offenderlo; rispetto nè paura
Non conosco in quel punto. A lui fedele
Sarà l'anima mia sino alla morte.
S'egli mi amava, pur nol disse mai,
Tranne quando lasciommi. Abbandonarmi
Dovea, più in alto Iddio lo chiama; è giusto.

Mia madre mi guardava, mi guardava,
Qual se non fossi più la figlia sua.

VI.

Morì all'Adele il primo fidanzato,
Ed ora è sposa ancor. Lieta novella
Credeano darmi; il cor mi si gelava.
Questo è il mondo. Ed a me poi lo racconta!

VII.

Mi fanno intender con parole oscure
Ch'ei s'è gittato alla cattiva via.
Mentiron forse; ma, se fosse vero,
Per lui, Signor, Vi prego, Signor buono.
Ei sulla terra è solo, è giovinetto.
Non so qual'è questa cattiva via;
Ma se talor di Voi non si ricorda,
Signor, siate pietoso più del mondo
Maligno e delle donnicciuole stolte
Che vanno giudicando in Vostro nome.

VIII.

Povero buon dottor, com'è mutato!
Scherzava meco gli anni andati e spesso
Godeva udir da me musica antica.
Or la musica più non lo rallegra,
Bench'io gaia la scelgo. Ei triste accanto
Mi siede e, quando sono giunta al fine,
Tace, la man mi stringe e si accomiata.
Certo una volta mi piacea vederlo;
Adesso l'amo come il padre mio.

IX.

Pareami un tempo barbara favella
La musica tedesca. Or, se talvolta
N'apro a caso i volumi e tento il suono,
Entrar mi sembra in una chiesa ignota,
Di cui nè fin si vede nè principio;
Vi si sente pregar con tante voci,
E di tutta la gente inginocchiata
Si vedono i reconditi pensieri.
Penna, che scrivi tu? Non ti ricordi
Da qual'umile man guidata sei?
Talvolta questa musica, com'io,
D'una cosa favella e un'altra pensa.
Egli l'amava e mi diceva un giorno,
Sulle note scherzando e sui colori,
Ch'è appunto del color degli occhi miei.

X.

Oggi lungo il torrente andavo sola.
Vedevo incontro a me sull'altra sponda
Agitarsi le piante e batter forte
Le foglie al vento; i falciator vedea
Parlar tra loro, e solo udivo il rombo
De' cavalloni. Gli è come un pensiero
Forte così che tutti gli altri opprime;
Come il mio. Mi fermai; parve in brev'ora
Si accordassero il fiume e la mia mente.
Passavan foglie secche, frondi, spume
E gran tronchi d'abete. Io lo vedea
Ancor sul negro scoglio a cui percote
Il flutto. Egli dicea: « Questa nascente
Acqua ombreggiâr gli abeti ch'ella or volve.
Presso le nubi è la sua fonte in qualche
Silenzïoso dorso di montagna.
Si amavano l'abete e la sorgente;
Ma venne un giorno il boscaiuol coll'ascia
E recise dal piè la mite pianta.
Il ruscelletto susurrolle: « Addio,
Ci rivedremo ». Allora la montagna
A sè chiamò le nuvole dal mare,
La fonte a sè chiamò dalle vallate

Le sue sorelle candide, discese
Giuso nel fondo, l'infelice amico
Trovò, raccolse a sè romoreggiando
Fra la gioia e la collera; ma triste
A lei disse l'abete: « Omai non giova.
A ber, diletta, il tuo pietoso umore
Non ho radici più, non ho più foglie
A ber l'aria vitale, i rai del sole. —
L'acqua lo porta e intorno ad esso piange ».
Così parlar di rado usava e tosto,
Di sè ridendo, a semplici parole
Solea tornar. Talor non l'intendevo;
Ma dagli occhi di lui, dalla sua voce
Un'ignota malìa mi affascinava.
Mi suonan sempre le parole meste;
« Non ho radici più, non ho più foglie
A ber l'aria vitale, i rai del sole ».
S'egli tornasse e dirgli sospirando
Dovessi: « Ormai non giova, non ho vita! »

XI.

Onde vengono mai certi pensieri?
Leggea poc'anzi un libro di preghiere,
E balenommi dentro la domanda:
Perchè vivo? Qual fine ha l'ozïosa
Mia vita? Pianger? Non per questo Iddio
Me la diede. Anche l'ombra di una nube
Che un istante ricrea l'arsa verzura,
Inutile non passa. Ed io? Per lei
Vivrò che mi ama tanto e per coloro
Che soffrono.
Non basta, anima mia.

XII.

Io pregherò per lui. Sulla montagna,
Là in mezzo ai boschi, v'ha una cappelletta
Col lumicino giorno e notte acceso
Che per noi prega e non si vede mai.
Come fa il lumicin della montagna,
Io notte e giorno pregherò per lui.
Perdè la madre fanciulletto, e forse
La sua fede vacilla, nè sovente
Al Signore s'innalza il suo pensiero.
Pregherò, pregherò; ma il lumicino
Olio riceve dalle donne pie
Che van per legna e fieno. Ah, se una volta
Sola sapessi che nella profonda
Notte destossi e mi sentì pregare!

Tormentando ti vai senza riposo;
Dillo, misero cor, tu speri ancora,
Viver tu vuoi per palpitargli appresso.

XIII.

Da due mesi non piove. Stamattina
Andaron tutti su alla cappelletta
Della montagna. Anch'io vi andai. Bambini
V'erano e vecchi. Parte sul sentiero,
Parte s'inginocchiò sotto i castagni,
E pregarono insieme ad alta voce.
Erano gravi gli uomini e compunti;
I fanciulli sperdeansi per le selve
A cercarvi le fragole, ed alcune
Giovinette chinavansi pregando,
Cogliean ciclami e li metteano in seno.
Signor, dissi in cor mio, fateli paghi,
Chiedon sì poco! In quel momento istesso
Mi susurrò una vecchierella: « Preghi,
Preghi, signora, lei ch'è tanto buona. »
Un rimorso provai. Povera gente,
Chieggon la vita. Poveri fanciulli,
Povere giovanette spensierate,
Se vivono la fragola ed il fiore,
Se hanno gaio color, mite fragranza,
Creder non pônno che si serbi ad essi
La fame. Si partirono in silenzio;

Solo a piè della Vergine rimase
Un mazzolin di rose. I fiori offerti
Da' poveretti mi commovon tanto!
Per me volea pregar, non ho potuto.

XIV.

Poeta: che vuol dir? Uno che studia
Parole ornate a' sentimenti suoi,
Indi alla gente gridali. Per questo,
No, non l'amai. Se vana la speranza
Non è del tutto che mi torna e fugge
Ad ora ad ora, se mai venga il giorno
Ch'io gli appartenga, deh, non metta in versi
Mai l'amor suo, ma dicalo a me sola,
Chino all'orecchio mio me lo susurri,
Cerchi allor le parole più soavi,
E quando più non ne ritrovi alcuna,
Ch'io senta lievi lievi i suoi capelli
Sfiorar i miei! Non v'ha maggior dolcezza
Di questa, che a pensarla mi spaventa.

XV.

Qui nella biblioteca seggo e scrivo.
Come ogni stanza nella nostra casa
Ha un sentore suo proprio! Si potria
Bendarmi gli occhi, tuttavia saprei
Sempre in qual parte d'essa mi ritrovo.
Quest'odor, sia di libri o di scaffali,
Che sa di solitudine e di pace,
Mi è caro. Nè altra stanza mi ricorda,
Come questa, mio padre. Egli che amava
Tanto i poeti, ne dovè raccôrre
Molti qui dentro e de' migliori. Or voglio
Leggerli. Poco li intendevo un tempo.
Mestier non era intenderli; soltanto
Ammirarli dovevo e li ammirai,
Siccome agli altri piacque, docilmente.
Le lodi e il tedio ne rammento appena.

XVI.

Ho letto la *Tempesta*. Avevo udito
Tante volte che trassene mio padre
Il nome mio; ma il libro era vietato.
Nè il divieto pesavami; non fui
Giammai lettrice molto assidua. Ieri
Lo scorsi dentro il piccolo scaffale
Dei libri da mio padre prediletti.
I vent'anni ho varcati, ed ora è come
Ne avessi il doppio. Il libro non mi piacque;
Bizzarre fantasie mi son discare.
Nè somigliar cred'io quella Miranda
Tanto loquace quando è solo amante
Di Ferdinando e muta quando è sposa.
E come mai le restan core ed occhi
Per ammirar sì forte Alonso e gli altri?
Diverso nome por mi si dovea.

XVII.

Trovai dentro il volume il mio ritratto.
Ero bambina. Lo sgabello ancora
Chiaro si vede ov'io sedea. Del viso
Resta un'ombra lontana e sorridente.
Certo mio padre m'era presso: « Guarda,
Miranda », mi dicea, « guarda là dentro
A quel lucido vetro », ed io guardai.
Ho visto male, povera piccina,
Poichè tanto contenta sorridea.
Vedea davanti a me gaia la vita.
Ingannar un bambino, amara cosa!
Signor, Signor, Voi siete giusto e santo,
Benedico il dolor che vien da Voi.

XVIII.

Ritrosa e bionda al par di Margherita.
Da due giorni il volume or lascio, or tolgo.
Nol comprendo, mi turba e mi fa male;
Non so come. Il mio cor per Margherita
Batte ed insieme ne rifugge. Sento
Che mai così non amerei, ma pure
Ch'ell'ama tanto. Quando pensa o prega,
Sorella, vorrei dir, sorella mia!
Quando gli parla, no, no, no!
Mi sembra
Scendere adagio per ignota via,
Bendati gli occhi, e sentir l'aria fredda
D'un precipizio. Libro, ti depongo.

XIX.

M'ama, non m'ama. Senza uccider fiori,
Dirmi così da tutto l'universo
Ascolto sempre e dal mio core istesso;
Starò a veder su qual dei due si ferma.
No, non domando al fior. Se il fior sapesse,
Gli chiederei soltanto s'è felice.
Ma il fior l'ignora, e chi potrebbe dirlo
Mi nega per pietà questo conforto.

Un pensier mi ferisce. E se il poeta
Si accendesse d'amor per le soavi
Figure ch'egli crea! Strano pensiero!
Davver di questi non ne avevo un tempo.

XX.

Tenevo il viso fra le palme ascoso.
Star con lui mi pareva, essergli unita
Da lungo tempo, ed ei mi domandava
Di quegli anni lontani, amari tanto.
Io tutto tutto gli dicevo. Alfine
Tolsi la man dal viso, e nello specchio
Guardai se i miei capelli erano bianchi.

XXI.

Non son ita coll'altre al Camposanto.
Mamma nol volle. Dalla mia finestra
Vidi passar la gente sulla via
Di là dai prati. Si sentiano i canti;
E dopo, che silenzio! Udii cadere
Una foglia, l'udii posarsi a terra.
È strano adesso come intendo i suoni.

XXII.

Stanotte m'hanno desta le campane
Che al tempo andato nè vegliando udivo.
Nel destarmi gridai: « chi batte? » e stetti
Senz'alitar. Nessuno. Udivo il rombo
Lontan delle campane. Chi batteva
Era il mio cor; batteva forte, forte.
Mi passò un lampo nella mente; è desso,
Il mio fedel che torna, il mal di core.
Un'orma lieve dietro l'uscio intesi:
Mia madre certo; il grido avrà sentito.
Presto si allontanò. Fra me pensai:
Adesso ella dirà: « sognava e dorme ».
Tanto amara pietà di lei mi vinse,
Che non per me, ma sol per essa ho pianto.
Poi mi riprese il sonno; alla mattina
Tranquilla mi destai.
Mi son guardata
Nello specchio; v'ha in fondo agli occhi miei
Come una fiamma che non v'era prima,
Ed il viso più pallido si è fatto.
Mi starebbero bene il bruno e il bianco.
S'egli talvolta col pensier mi vede!
Esser bella vorrei pel suo pensiero.

XXIII.

Splende il sole nel limpido sereno,
Ma la neve incorona i monti azzurri.
Si vedono le case da lontano
Nella campagna. Vien l'inverno; l'amo.

XXIV.

Dunque si parte. Povero paese,
Sei troppo rude. Resta negli acerbi
Venti della montagna e porta il manto
Silenzïoso e triste della neve.
Io son malata d'amore e di core,
Vado via. Nello strepito del mondo,
Sotto un cielo che ride eternamente,
Non so, vicino al mare che sfavilla,
Quello è il mio sito, povero paese.
Così vuole il dottor, così mia madre.
Tal sia, ma verrai meco, o libriccino,
Benchè sarà men facile celarti.

XXV.

Visitai la Lucia. Povera donna,
Sul gramo letticciuolo era seduta;
La nipotina le filava accanto.
Mi disse che una volta ero più bella,
Che non le piaccio punto; nè potei
A meno di sorrider quando aggiunse
Che non ero vestita da contessa.
Ed ella non ha panni da coprirsi!

XXVI.

Domattina. I bauli accatastati
Son già sulla carrozza. Oggi un viavai
Perpetüo di gente. A congedarsi
Vennero tutti. A me parole allegre,
Ed alla mamma mia brevi susurri,
Mute strette di man. Tace la casa
Finalmente, ed anch'essi i mesti arredi
Dormon di tele candide ravvolti.
Io non posso dormir. Ho acceso il lume,
E scrivo ad ingannar l'ore sì lunghe.
Piove. Com'è della notturna piova
Tenero il mormorio! Parmi che il tetto
Pianga dirotto d'ogni parte e dica:
« Resta qui ». Andare o star mi torna uguale.
Veggo davanti a me una graziosa
Veste succinta, un cappellin piumato,
Ninnoli e borse. Fossi ancor bambina,
Quale allegrezza e quanti peccatucci
Di vanità! Rammento che, una volta,
Sol del cuoio di Russia la fragranza,
Diffondendosi intorno alla vigilia
Delle partenze, il cor m'inebbriava.

Or guardo quella veste e quegli arnesi;
Miei mi paiono insieme e d'una morta.

Sento battere l'ore all'orologio
Della scala. Le conto; mezzanotte.
Se andrò lontana, se della mia casa
Mi punga desiderio ed al ritorno
Non mi reggan le membra, avrò conforto
Forse da questa pagina, ove noto
Le ricordanze estreme. Odo, scrivendo,
Ire e redire il pendolo. Ineguale
Quel battito l'orecchio mi percote,
Or più vibrato ed ora più sommesso.
Ei ci leggeva certi versi un giorno
Di straniero poeta. È un orologio
Che « sempre e mai » ripete, « sempre e mai ».
Questo non è così tranquillo e grave;
Ma soffre, pensa, e subite paure
Sente dell'ora che lo dee far muto.
Le imposte apersi. Un vento caldo spira,
Tace la piova, strepita il torrente,
Sempre più dense fannosi le nubi.
Vado a letto. Vorrei dormir, sognare;
Vorrei sognar che tutto questo è un sogno.

XXVII.

Sono stanca. Dal bruno davanzale
Guardando sto di una finestra antica
Silenzïoso un fiume, vie deserte,
Ed il dolce color di questo cielo
Tanto clemente. Qualche passo ascolto
Suonar di sotto, qualche voce ignota.
Stordita ancor del battito veemente
Che mi portò per piani e per montagne,
Esser morta mi credo e qui deposta
In un mondo di spiriti. La stella
Che al mio paese spunta nell'azzurro
Dell'alto cielo fra due cime oscure,
Pende qui sui vapor dell'orizzonte
Tinto di verde pallido e di rosa.
Laggiù, dicono, è il mar. Dunque la mia
Stella romita è fatta una regina
Che a' piedi trae lo strascico d'argento.
Anch'ella m'è straniera. O mio pensiero,
Compagno eterno, tu sei meco e basti.

XXVIII.

Sul prato discendemmo di carrozza.
Una capra pascea tranquillamente
Lì presso; altra non v'era anima viva.
Levati gli occhi, diventai di pietra:
Indi fui per cader sulle ginocchia
A mani giunte, come se davanti
La gloria del Signor mi risplendesse.
Alfine sui gradin del Battistero
M'assisi e piansi, poichè adesso al pianto
Son pronta. Mi sentivo a Dio vicina
Veramente. Sentivo la mia fede
E le preghiere mie vive in quei marmi;
Solo guardando mi parea pregare.
Qualche profonda musica talvolta
Mi fe' un senso provar che rassomiglia
Questo, ma pur men subitano e forte.
E, strana cosa, da quell'ora intendo
Meglio di prima che vuol dir « poeta ».

XXIX.

Di questo illustre medico m'annoia
Non la man che s'attarda a' polsi miei,
Ma lo sguardo che l'anima mi fruga,
Uno sguardo possente, freddo, acuto.
Sorridendo mi disse: « Una malata
Che non mi guarda! A voi non è mestieri
Davver, come a tant'altri, palpitando
L'occhio spiar del medico e la fronte ».

XXX.

Più quello sguardo scrutator non vidi.
Ma ci venite troppo, e troppo allegro
Siete, dottor, con queste donne tristi,
E troppo poco del mio mal parlate.

Conobbi le sue figlie. Accarezzârmi
Con tenerezza d'amicizia antica.
Sognar credevo. L'una e l'altra a gara
Mi confidaron tosto i lor segreti.
Scherzando mi parlavano e ridendo
D'innamorati e litigavan, quasi,
Per dir tra due qual è più bello in volto.
Altro non sanno, chè dalla finestra
Li hanno visti soltanto e nella via.
Di vesti mi parlarono, d'amiche
Nobili e ricche, d'infinita gente
Che in casa lor la sera si raccoglie,
Della carrozza d'una zia marchesa
Che va con lor tre volte l'anno al corso.
Or sorrido scrivendone; sgomento
Provavo allora che sapesser tutto
Di me dal padre lor; a lui narrato
Certo l'avrà la madre mia, pensavo.

Nulla sanno. Ch'ei stesso non sapesse?
Nè colle figlie il padre, nè le figlie
Meco avrebber taciuto, stimerei.
Non gli uscì certo sillaba di bocca
Le tante volte che da solo a sola
Mi ha veduta. Signor, questo sarebbe
Un sacrificio grande, le ferite
Dell'anima sì care e dolorose
Ascoltarsi tentar da chi vorria
Con arte di cerusico sanarle!

XXXI.

Mi han condotta al teatro. Era festevole
La musica, brillavano le dame
Di gioielli, di fiori, di sorrisi,
E ridiceano le mie due compagne
Parole uguali a gente che mutava
Sempre, e pur sempre mi parea la stessa.
A me venìa de' monti miei, de' prati
Solitarii, de' vecchi olmi fedeli
Una indicibil tenerezza in mente.

XXXII.

Il nome, il nome che giammai non passa
Dai labbri miei, l'ho visto! Lentamente
Si andava per la via. Volgo lo sguardo,
Per caso o per istinto, a una vetrina,
Veggo tra molti rosëi volumi:

Versi di... Allora il core! Gran ventura
Fu che del mio pallor non si avvedesse
La madre mia, ma il disperato sforzo
Che fei per trarmi sino a casa espìo.
Che importa? Voglio il libro. Ardo di averlo
Nelle mie mani, qui. Cos'è la vita?

XXXIII.

Mi coricai. Sotto il guancial posava
Il libro. Entrò la madre mia, baciommi,
Tolsemi il lume, inconsapevol forse,
Ed uscì pria che osassi dir parola.
Lungo tempo sentii nella vicina
Stanza andare e venir l'orme leggere
Di lei; tacquero alfine. Lungo tempo
Vidi brillar dell'uscio la fessura;
Finalmente oscurossi. Palpitando,
Immobile aspettai. Di un ebbro il canto,
Un rombo impetüoso di veloci
Rôte suonava nella via deserta,
Di quando in quando. A tesi orecchi allora
Stavo a spïar ogni leggero moto
Della giacente, che a' rumor seguisse.
Nulla più intesi alfine: ella dormia.
Scesi dal letto, ad ogni piè sospinto
Ristando ed ascoltando; piano piano
Con infinito studio chiusi l'uscio,
Indi apersi le imposte. Alta la luna
Nell'azzurro del cielo vïaggiava.
Pregai, chiesi perdono a Dio clemente,
Se quello ch'io facevo era una colpa.

Non so di che mi avviluppai, mi posi
A seder presso i vetri. Avidamente
Lessi. Suonavan via di torre in torre,
Ad una ad una l'ore della notte,
E suonar mi pareano ogni momento;
Allor leggea con angosciosa lena.
Eran pitture d'un paese ignoto
Dove i monti ed il mar, la luna, il sole,
Ogni pietra, ogni fior vive, favella,
Scherza e sorride, s'innamora e piange;
Tutte le voci arrivano al poeta.
Leggendo sola al lume della luna,
Mi parea veramente esser portata
In un mondo d'incanti, e lievi lievi
Susurri udivo teneri, dolenti,
Nell'aere intorno, negli argentei rai.
Pure fra tanto amor, fra tanta vita,
Talor sentivo un freddo ed un ribrezzo
Un istinto di trepida paura,
Come al toccar di qualche cosa morta.
Giunsi a quel canto ch'egli volge a Dio:

Io, vile effimera:
Tu sei l'Eterno.
Me cape un atomo,
Te cielo e inferno.
Mi sento polvere
Nel mio contento;
Jehovah, se lacrimo,
Fango mi sento.

Che v'ha, magnanimo,
Tra noi? Risale
Gli abissi taciti
Prece mortale?
Follie! Nel turbine
Che la travolve,
Dei fati immemore
Danzi la polve.

Gli occhi levai da questi versi in alto.
Il ciel mi parea cupo e gl'infiniti
Astri lucenti mi parean severi;
Non so quanto rimasi a contemplarli.
Ripresi il libro. Di dolor, d'amore
Seguivano leggende in parte oscure
All'intelletto mio. Da tante larve,
Dai mister della notte, dai terrori
Onde ad ogni susurro trasalia,
Ero turbata. Già sull'orizzonte
Pendea la luna, impallidiva il cielo,
Echeggiava la via di qualche passo
Frettoloso, indugiavansi socchiusi
Sulle pagine smorte gli occhi miei,
E il pensier mollemente, pien d'oblio,
Si effondea da quei sogni ad altri sogni.
Oh, mi destai.
Scriver non posso, è troppa
Del ricordar l'angoscia. Eppur mi curva

Su queste carte sconosciuto impero
Ogni giorno più forte.
Inconscia quasi,
Una pagina volsi, trasalendo
Lessi « Feste di amore ». Ancora il viso
Mi s'infiamma di sangue, la man trema.
Era come un pugnale ogni parola,
Ed io mi dibattea sotto i pugnali.
Per chi, per chi? Non sono donne, ei mente,
Non sono donne! Dio, ma in questo mondo
Quale vergogna, qual viltà si cela?
Di superbia peccai la prima volta.
Levai la fronte fieramente ed alta
Più ch'esprimer si possa mi sentii;
Sin l'orgoglio provai della bellezza,
L'orgoglio del mio sangue e del mio nome.
Indi tutto mancò, il dolor, l'orgoglio,
La vita; e sul sedil m'arrovesciai.
Quando rinvenni, mi trovai nel buio.
Si era ascosa la luna, avevo freddo;
Mi posi a letto.
Era il volere inerte
E pur come da sè, come del sangue
Irresistibil moto, e core e mente
Mi veniva un proposito occupando:
Offrir la vita misera all'Eterno
Perchè gli sia clemente. Avea le membra
Fievoli sì che mi parean sospese
A sommo quasi d'un aereo letto,

E tanta pace dentro, che, le braccia
Incrociate sul sen, mi addormentai.

Accetta, o Dio, quest'anima, recidi
La giovinezza mia sin che del mondo
Sente alcun dolce, sin che la speranza,
Quale tenace un'erba della via,
Non vuol morir, benchè ferita, oppressa.
Se nell'angoscia delle lotte estreme
Questo debole cor vivere implori,
Il grido della polvere disdegna.
Ch'io nol vegga più mai, che di Miranda
Egli ponga in oblio sembianza e nome.
Sol mia madre mi pianga e le fanciulle
Del mio paese. Sia, dopo la morte,
Di me quel che a Te piace, o Dio pietoso,
Ma ch'egli creda in Te, ch'egli Ti adori,
Che gli risplenda la Tua gloria in fronte!

XXXIV.

Addio, mesta città. Come una stilla
Di questo fiume tacito, passai
Per le tue mura. Vado al mare anch'io,
Ma non sì presto troverò riposo.

XXXV.

Or mi sarebbe grave ogni dimora.
Fui col dottore al solitario campo
De' monumenti. Al mar scendeva il sole,
Ed infocava in alto i marmi candidi
Fatti nel basso signoria dell'ombra.
« Lassù guardate, » esclamò il vecchio. « Il sole
Precipita dal ciel come un eroe
Che, quando cade sotto il fato, accende
Di sè l'anime grandi, e mutuo sdegno
Dalla plebe codarda lo divide. »
« In questi marmi è l'anima » diss'io,
« D'un poeta. » « Non l'anima, » rispose. »

La fantasia. Di rado si accompagna
Dell'arte il magistero a spirto eletto,
A proba vita. Dal miglior cammino
Torce i poeti fantasia, nè il mondo
Li frena, mite giudice. Nell'alto
Lor canto, e forse nel pensier talvolta,
Un vago amore, un'indistinta idea
Del ben si effonde e di gentili sensi
Forme ideali. Tra le nubi vive
Di lor la miglior parte e l'altro a terra.
Vi movo a sdegno, povera fanciulla;
Lo so, non arrossite. Un vecchio parla,
Che forse mai non rivedrete. I libri
Miei non aveano il farmaco migliore
Per voi, l'oblio. Dimenticate! Amore
V'inganna. Quando il sole alto risplende
Sull'orizzonte, di gioielli e d'oro
Par che ogni gora putrida sfavilli.
Quanto indegno di voi... »
Qui lo interruppi.
Quando tornammo a casa, ci guardava
Ambo la madre mia. Forse ella stessa!...
Mi potrebbe evitar questi dolori.

XXXVI.

Ho raccolto sul lido una conchiglia.
Se all'orecchio l'appresso, udir mi sembra
Un lontano fragor. Là dove l'onda
Dell'oceano ruggì, forse ne dura
Perpetua l'eco. Quando sulle arene
Seggo in silenzio, al par della conchiglia
Spoglia vacua di vita pur son io,
Cui suona dentro senza posa un'eco.

XXXVII.

Egli adora l'oceano. L'äer molle
Ne canta, la tempesta e la bonaccia,
Le mille voci dal susurro all'urlo.
Immaginar gli sconfinati flutti
Qual persona non so cui si favelli
E che risponda. Sento Iddio nel mare,
Un terribile Iddio che ad altri parla,
Non a me. Pur quant'è profondo senso!
Gl'ispirerebbe altre parole. Intesi
Dir che il suo verso odora di marina,
Quando la pinge. Non saria più grande
Prodigio udirvi del Signor la voce?

XXXVIII.

Lasciai mia madre sotto i pini e sola
Escii sul lido aperto. Gigantesche
Nubi occupavan d'ogni parte il cielo,
Era livido il mar. Una lontana
Vela fuggir guardavo all'orizzonte.
Povera lieve pellegrina, or forse
La travolgono i turbini ed il nero
Flutto su lei vittorioso esclama.
Qualcuno errava sulla spiaggia. Accanto
Venne lenta a passarmi e ripassarmi,
Sdegnando il vento che torceale a' fianchi
La bizzarra eleganza delle vesti,
Giovinetta bellissima. Sovente
L'avea veduta a Pisa e per gli sguardi
Sapevam di conoscerci. In quel punto
Mi lesse il cor negli occhi lagrimosi.
Stette, la mano porsemi e con voce,
Che fra i clamor' del mar dolce suonava,
In inglese mi disse: « Per amore? »
« Sì, » le risposi. Se straniera, e tanto,
Ella non m'era, non avrei risposto.
Misteri. In volto lampeggiò d'un riso,

Udendo il suon della natia favella
Dalle mie labbra. Indi soggiunse: « Amica
Mi vorreste? » Qual fascino spirava
Dalla persona grazïosa ed alta,
Dagli occhi scintillanti! Or Diana ed io
Siamo amiche. D'affetti repentini
Schiva qual son, come avvenisse ignoro
Che tanto docil mi piegassi a questo.
Così è strano veder le madri nostre
Seguirci assieme per la via, parlarsi
Qualchevolta, comprendersi giammai.

XXXIX.

« Un poeta! » diss'ella. « Qual ventura
Averlo amato, amarlo ancor, sebbene
Egli non t'ami più! Guardami, Neve,
(Così mi chiama ognor quando s'adira)
Tu Inglese esser dovresti ed io d'Italia.
Son laggiù figlie della nebbia, io forse
Dell'oceano. Un poeta! Ei mi amerebbe
Tuttavia; sol dissolverti tu sai.
Eppur t'invidio. Innanzi che ancorarsi
Sopra uno stagno putrido, perire
In mar, discender sopra i fior dell'alghe
Fantastiche, le perle ed i coralli!
Sai che mi attende? Certo un baronetto
Orribilmente placido, assennato,
Che vorrà farmi de' sermoni. Oh caro,
Ma ci divideremo! A ritrovarti
Verrò, ti comporrò col tuo poeta.
Sorrideresti? Neve, tu mi geli! »
Quindi mi cinse colle braccia il collo:
« S'io fossi un uom ti adorerei! » Dal mare
Nacque davver. Se un'anima può mai
Rassomigliarsi all'onda capricciosa
Che muta di colore ogni momento,
Sorge, si piega, si lamenta, ride
E tutta sino al fondo si rivela,
Ell'è questa bizzarra anima inglese.

XL.

Deh! perchè la conobbi? Come mai
Troppo da me disforme non l'intesi?
Pure mi dice il cor che solo adesso
Incomincio ad amarla; ed ogni anello
È spezzato fra noi. Tranquillamente
A dir mi venne che gli avrebbe scritto.
Quando negli occhi videmi lo sdegno,
Si morse il labbro. « Non dovea svelarti »
Diss'ella « il mio disegno. Ora ho fermato
Di compierlo. » Pregai, la supplicai;
Piegar non volle. A mezzo le preghiere
Dal cor mi ruppe collera veemente.
Mi ascoltò stupefatta. « Neve, Neve,
Eri tu dunque sovra l'Etna assisa? »
Poi dell'ombrello coll'eburnea punta
Segnò una retta. « Questa è la mia via.
Gli scriverò, » seguì con ferma voce,
« Gli vo' parlar come una donna inglese
E nobile parlar può all'universo.
Gli dirò, se lo vuoi, che m'hai per questo
Detto con poca tenerezza addio. »
« No, non basta, » gridai. « Diana, più altera
Di te son io, benchè in Italia nata. »
« Addio » diss'ella. Più non la rividi.
Che ne potrà pensar? Che far poss'io?

XLI.

Ancora! Io mi credea ritrovar presto
La mia casa deserta, Almen l'estrema
Prova fosse! Dal mare alle montagne
Mendicar questa vita preziosa!
All'aer molle chiesi aiuto indarno;
Or ch'io mi volga all'aëre pungente.
Una stilla di vita nell'oceano
Per me non era, ed or ch'io salga l'alpe,
E trovi una sottil fonte che geme
Timidamente da segrete roccie.

XLII.

Freddo, silenzio, un mar di nebbia in alto,
Fra la nebbia qua e là boscaglie nere,
Fianchi nevosi di montagne immani;
Campanelle di capre nella via.
Un sentimento strano mi governa;
L'ultima età del mondo mi par giunta,
Occupa il fronte de' giganti alpini
Un'austera vecchiezza in gravi assorta
Pensier' di Dio. Trascorsero da secoli
Gli splendor, le follie del mar, dei colli;
Persino il sole si oscurò. Sommesso
Vorrei parlar come si parla in chiesa.

XLIII.

Stasera invece tutto è gaio. Il sole
Brilla sui ghiacci e sulle rupi eccelse,
Sulle selve di abeti e, giù nell'imo,
Sui prati di smeraldo, sulle azzurre
Acque della Moesa e sulla greggia
Delle candide case al fiume accolte.
La brezza odora di recente piova.
Anche qui regni, o giovinezza. Oh quanto
Bella mi sembri ancora e quanto regni
Nel mio core! Giammai nessun paese
Mi parlò tanto all'anima, giammai
Con tanto foco l'anima rispose.
Come ritrar saprebbe la sua penna
Queste scene sì grandi! Io, taciturna
Fanciulla che cammino al par di un'ombra
Fra tanta gente allegra, un prepotente
Bisogno sento di parlar con esse.

XLIV.

Ho ben agio di farlo. In sulle prime,
Qualcun volgeami la parola. Appena
Rispondevo; nessun più mi si appressa.
Da lontano mi guardano e susurrano,
Poco benigni forse. O nella stanza
Io passo l'ore o per sentier deserti,
Sin dove il cor malato mel consente.
La madre mia tentò di quando in quando
Conversar co' vicini, ella sì timida,
E cercarmi amicizie. Or mi accompagna
Silenzïosa per boscaglie e prati,
E quand'io salgo qua, move alla chiesa.
Sol colla gente povera, talvolta,
A ragionar si ferma nella via.

XLV.

Sereno. Par che l'aria stessa brilli.
Contemplo dal balcone la chiesuola
Accovacciata sopra un dorso erboso
Col piccioletto campanile accanto,
In mezzo ai fior'. Teme la neve e 'l vento;
Pur non s'appiatta nè altro schermo invoca
Che la propria umiltà. Povera chiesa,
Finalmente, vedrai, sossopra andarne
Ti toccherà. Non basta esser piccini,
Se la fede, l'amor ci porta in alto.
Il vento qui non ha mai posa. Io soffro,
Ma nol dico alla mamma. Se le membra
Son travagliate, cresce del pensiero
Qui la potenza e neppur esso ha posa.
Quattr'anni son che l'intelletto mio
Si trasforma; giammai rapidamente
Come adesso. Se al mondo lo narrassi,
Nol crederebbe. Cresce in me del paro
D'ogni senso l'acume; il tocco lieve
Talor d'un filo d'erba m'addolora.

XLVI.

Anche qui dentro nella chiusa stanza,
Sento sin nelle viscere l'aroma
Degli abeti. Dovunque il guardo io volgo
Dalle finestre, nereggiar li vedo
A selve, a gruppi, or densi ora dispersi.
Come si aman gli abeti! Cupi, austeri,
Drizzano al ciel la folla delle punte,
Nè l'un vêr l'altro piegansi giammai.
Ma giù sotterra le radici snelle
Si cercano, si abbraccian, si avviticchiano
Con mille nodi insieme avidamente.
Era un giorno così. Noi vivevamo
L'un presso all'altro. Gelido fu il viso,
Gelide e rade furon le parole;
Ma per mille reconditi pensieri
Non detti mai, compresi, eran congiunte
Le nostre vite. Voi felici, abeti!
Confitti negli abissi dei burroni
Dove sole non penetra, protesi
Sulle cascate candide, sublimi
Sulle torri scoscese ove non giunge
Nemico piede, voi felici, abeti!

Vivervi oscuri e solitarî accanto
Non Vi pesa nè tentanvi altri sogni,
Sottò la neve, che del sol venturo.
Son commossa. Vorrei di qua levarmi,
Non posso. Come mai da questa penna
Escon sì novi ed infocati accenti?
Pensa egli forse a me, passa nel mio
Spirito un soffio dell'ardor che ispira
I suoi canti? O saria l'amor soltanto,
Questo amor di cui muoio, che attraverso
Le selve e le montagne a sè costringe
Parte di lui? Mio Dio, pietà, ho paura!

XLVII.

Ti ringrazio, Signore, a mani giunte;
Tornò la mente lucida e tranquilla.

Un teatro quest'anima somiglia.
Allo splendor di mille fiamme ardenti,
Al sospiro di musica divina,
Vi recitan gli attori amaro dramma.
Son deserti i palchetti e la platea,
Regnan di fuori nella via le tenebre,
La gente passa e nulla ne sospetta.

XLVIII.

È questo un fiore d'*arnica montana.*
Chi l'ha côlto? Nol so. Chi mel donava?
Nol so. Era bella, giovane, felice.
Talor sorpresi i suoi grand'occhi azzurri
Contemplarmi fra mesti e curïosi;
Quindi pareva stringersi al suo sposo
Con più tenero affetto. Alla sorgente
Se, mattutine, mai c'incontravamo,
Vêr me chinava il suo viso gentile.
Non ci parlammo mai. Nè il mio dolore
Detto le avrei, nè forse avrebbe osato
Ella narrarmi la sua gioia; ed ora
È partita. Passaron la montagna.
Pria di salir nella carrozza volse
La testa, presso videmi e mi porse
Semplicemente il fior che in mano avea.

Questo luogo di prima è più deserto.
Addio. Chi sa? Nel grembo della pace
Eterna ancor ci rivedremo, e forse
Ricorderem quest'ora ed il sospiro
In cui, senza parlar, ci siam divise.
Triste pensiero affannami sovente;

Se, nell'entrar là dentro, si perdesse
Delle cose passate ogni memoria!
Liberami, Signore! Egli è, cred'io,
Uno spirto maligno che mi tenta
Contro la fede nelle tue promesse
Di allegrezza ventura.
A flutti a flutti
Folto nebbione dalla valle ascende,
Su noi si versa rapido, ci è sopra.
Scriver non posso, mancami la luce.

XLIX.

Salivam fra la nebbia invêr l'Ospizio.
Appena si vedean presso la via
I foschi abeti, si sentiano appena
Tintinnar i sonagli delle capre
Per le balze invisibili, e i torrenti
Nei burroni mugghiar. Di tante voci
Piene e nel manto della nebbia avvolte,
Grandi, solenni mi pareano l'Alpi
Oltre natura.
Questa gloria intendo
Degli uomini sdegnosa; ma la fama
Mondana, il culto dei piccini, abbassa,
O ch'io m'inganno, chi la va cercando.

Certo m'inganno, poichè l'altre donne
Nulla sopra la fama odo che accende.
Diana mel disse un dì, ch'ero di ghiaccio.
Mai vincer non credea l'eccelso varco
Ed oltre ad esso profondar lo sguardo.
Quel plumbeo lago fra un abisso e l'altro,
Le rive nere, quei macigni informi
Qua e là franati, quel sinistro cielo
E gli azzurri burron di Val di Reno,
M'hanno impresso nel cor tetro sconforto.

Giunta lassù, pareami esser guardata
Da tutti i monti curïosamente.
Non nacqui per le cime, amo le valli.

L.

Oggi al *Campo dei fior'*, söave nome.
Sopra un abisso cupo, a nereggiante
Montagna in faccia, tremolano al vento
Dei miti fiorellini le miriadi,
Come fuggite là d'ogni montana
Balza falciata e päurose ancora.
Paion le vecchie piante e l'Alpi immani
Del lor timido riso innamorate.
Un falciator, m'han detto, sul recente
Fieno di questo prato addormentossi,
Or compie l'anno, e non rivide il sole.
Non so perchè, mi attrista degli uccisi
Fïor la vendetta involontaria.
Il giorno
Moriva quando toccavam l'estremo
Orlo del monte, dove prati e boschi
Si versan d'ogni banda nella scura
Valle. Colà si aggrappano al pendio
Due capannuccie piccole di pietra.
Gai fanciulli ne offerser gli odorosi
Fasci dell'iva e del lichene. Indarno
Si chiederebbe un frutto alla montagna;

Non dona che fragranze. Indarno vita
Le si domanda; ella non ha che sogni.
Pur quella strada candida, quel serpe
Che attorce in su le pazïenti spire,
Lo troncherei! Non più frutti di vita
Ha per me il mondo, sol qualche fragranza
Errabonda, fugace, qualche sogno.

LI.

E l'anima dei fior' della montagna,
Quanto dalla mollezza si diparte
Dei nostri! Son gli odor qui men soavi,
Ma vi si sente una purezza austera.

LII.

Piove. Ci scrivon che laggiù si brucia,
Che il gelsomino della mia finestra
È moribondo, che i prati rosseggiano,
Che il popol salì ieri alla Madonna
Dei boschi. E qui la piova lenta, eguale,
Lava gli scogli, le foreste nere
Rigan sottili rivoli d'argento.
Povero gelsomino! Il fior che a terra
Dimette tutti i petali e che piange
Colle pendule foglie, angoscia sente,
Misero, pur, benchè non ha peccato.
Abbi fede, cor mio, credi che ascosa
Dietro a queste parvenze amare, ingiuste,
V'ha una Bontà segreta e sapïente.

LIII.

Odo le risa e il chiasso delle mense
Sonore. Allegri voi? Fuor dalle anguste
Mura fuggir vorrei, volar, posarmi
Sulla cima più libera, se basti
A questo ardor selvaggio che mi esalta,
Sia vera gioia o sia, gran Dio, follia!
Era varcato il mezzogiorno appena;
Passeggiavam silenzïose, lente,
E il ponte toccavam della Moesa,
Quando il cor mi diè un balzo, folgorommi,
Come balen, per l'anima, più certa
D'occhio che miri, più di man che stringa,
Questa certezza: « ei pensa a me. »
Ch'io il vegga
Scritto ancor una volta: « ei pensa a me »!
Esco in cerca di cielo e solitudine.

LIV.

Mamma iersera, quando la baciai,
Si trasse indietro e mi guardò negli occhi.
Tacqui, povera mamma, e tacque anch'ella.
Perchè non posso effondermi? Ritrosa
Mi fe' natura. Tarda d'intelletto,
Timida, schiva d'ogni gentilezza,
Mi credetter ne' teneri anni miei
Forse più rude ch'io nol fossi. Il core
Ferito in sè si chiuse, ed ogni gioia,
Ogni lieve dolor dentro serrato
Gli si costrinse, quasi marmo, intorno.
Lo sdegno sol, d'uscir trova la via.
Perchè lo sdegno e non l'amor, le accese
Parole e non le tenere? Misteri.
Più il cor mi cerco, più mi vi smarrisco.
Or umile mi credo ed or altera.
Cheta e grave fui sempre; e pure in fondo
Al petto un ferver di follia mi sale
Quando penso: se mai!... Che son io dunque?

LV.

Temo l'ebbrezza e temo il ridestarsi.
Qual fra cespugli squallidi e fra scogli
Arsi dal sole, dentro un alto grembo
Della montagna, qualche fior non visto
Empie di mite odor gli ermi silenzii,
Nasconditi così, speranza mia,
In un angol dell'anima deserta.
Ch'io non ti vegga in viso e pur ti senta!

LVI.

Quando guardando sto, senza pensiero,
Dalla finestra, m'esce della mente
Talor tutto il passato, e pendo incerta
Dell'esser mio. Poi tornano in un lampo
E le dolci memorie e le dolenti;
Alfine è un trasalir da capo a piedi.
Di là mi tolgo e vado fra la gente.

LVII.

Si va sui prati morbidi, muscosi,
Dove senza rumore il piè si affonda;
Si va per molli dorsi e per segreti
Seni d'umìli collinette brevi,
Sin che giù fra lo scuro degli abeti
Il tremolar di azzurre onde si vede.
In verde anel di boschi e prati e colli
Brilla, qual gemma vivida, un laghetto.
Era il tramonto. In mezzo all'acque chiare
Si spegliava la neve delle cime
Infocate. La mano ancor mi trema
Scrivendo qui, mi salgono le lagrime
Prepotenti dal petto. Ecco, pensavo,
Ebbe la piova l'ora sua, concesso
Fu al vento di ulular per le vallate,
E con aspetto di dominio eterno
Su noi le pigre nuvole sedêro.
Ove son esse? Brillan terra e cielo
Di pacato splendor, alla cadente
Luce Dio buono e grande si rivela.
Chètati, non pensarvi, anima mia.

Triste il ritorno fu per mozza selva
Nelle umid'ombre vespertine. Folta
Spandea su quelle povere radici
La pia rosa dell'alpe il cupo verde.

LVIII.

Addio, paese del silenzio, abeti
Religïosi! Nel partir mi sembra
Che della vita mia cada una foglia
Ancor vegeta e verde. Mi leggea
Forse nel cor l'attonita capretta,
Che testè da una balza mi guardava
Immobile. Quassù resta, lo sento,
Una parte di me.
Stetti sul ponte
Della Moesa un'ora. Un sassolino
Vi raccolsi a memoria. Addio, montagne.

LIX.

Eccomi ancora dentro le pareti
Della stanzetta mia. Dallo scrittoio
Aperto esce il sentor degli anni andati,
Qual d'appassiti fiori. Odo l'antico
Battito egual del pendolo ed il noto
Rumor de' passi nella densa ghiaia
Sotto le mie finestre; odo muggire
Di tempo in tempo i buoi, chiocciar galline,
Pigolar sotto il portico i pulcini,
Pianger fanciulli ancor come il mattino
Della partenza. Nove mesi! Appena
Mi par vero. Ecco là fra un pioppo e l'altro,
Oltre i prati, la picciola casetta,
Adesso nel granturco accovacciata,
Che ognor mi guarda colle due finestre.
Pur qui dentro passò qualche gentile
Genio misterïoso. Il vecchio cembalo
Cesse ad un altro di famoso nome,
E la mia stanza par l'aerea casa
D'un augel, tutta fiori e chiaro azzurro
Le pareti, il soffitto e le cortine.
Sol vi resta di prima lo scrittoio

E a capoletto l'angelo. Parecchi
Bei volumi dorati un'elegante
Scansia racchiude presso alla finestra.
Ieri, al nostro arrivar, non un fil d'erba
Nei candidi vïali, nella casa
Non un granel di polvere. Domani
L'erba ritroverà l'antica via;
A quest'ora un sottil velo di polvere
Adombra il cuoio nitido de' libri.
Dev'essere il mio cor molto malato
Se mi fa sospirar cosa sì lieve.
Povera mamma!

LX.

Parvemi il dottore
Di molti anni invecchiato. Anch'io, se guardo
Chi mi guarda, comprendo che mutai.
Il bambin della Rosa in rivedermi
Non mi conobbe più. La madre sua
Sgridollo e disse: « Non ha ancor quattr'anni ».
Ne ha più di cinque. Lo baciai celando
Nel suo picciolo collo il mesto viso.

Più non mi restan che capelli ed occhi.

LXI.

Il gelsomin guarisce. In fondo in fondo
Aveva ancor non doma una sottile
Radichetta e suggeva un fil di vita,
Sin che la piova impetüosa giunse.
Or tutto rinverdisce e si distende.

Come alla mamma imbiancano i capelli!
Non s'alza più coll'alba, e lievemente
Par le si curvi l'esile persona.
Queste cose notando il cor mancommi.

LXII.

Coraggio! Un'altra vita ora s'imprende.
Stamane fummo in chiesa. Dodici anni
Or sono, in questo dì perdei mio padre.
Pregai, volli evocar quel caro viso
Dalle memorie mie lontane; chiusi
Gli occhi, mi parve nel suo sguardo aprirli.
Ei dicevami: pensa che l'amai
Più della vita, pensa che lontano
Io son da lei nei suoi cadenti giorni,
Ed ha solo il tuo seno ove si posi.
A mia madre mi volsi, la guardai.
Era seduta e come abbandonata
Nell'atto di chi prega e non ha speme,
E dona i suoi dolori a Dio severo.
Un pentimento amaro il cor mi morse.
Quella madre che timida mi adora,
La uccido per un sogno, una follia.
Tremavo tutta. Dio, come potei
Far questo? Perchè mai non ho tentato
Dimenticarlo? E, se nol posso, almeno
Perchè non premer questa rea memoria
Addentro sì nell'anima, che al tutto
La credessero estinta? Ho il cor malato,
Ma troppo delirar gli consentii.

Tornammo a casa, accompagnai la mamma
Nella sua stanza, le gettai tacendo
Le braccia in collo ed abbiam pianto insieme.
Non so che dissi poi; so che comprese.
Ci visitâr più tardi alcune amiche
Curïose di me. Mai non le accolsi
Con soverchia esultanza; è mio costume.
Oggi le festeggiai tanto, che mute
Quasi restârne. La lor madre udii
Che in segreto alla mia di me parlava
E sorrideva; ma tacea mia madre.
Uscimmo insieme. C'incontrò il dottore,
Mentre, ristrette all'orlo d'un fossato,
Folleggiando, ridendo, or l'una or l'altra
Il piè spingeva e ritraeval tosto
Dal periglioso ponticello. Aiuto
Egli ne porse. Non saprei dir come
Mi abbia guardato, non saprei dir come
La man gli strinsi. Certo ei dir volea:
« Vi veggo allegra » ed io risponder volli:
« Sì, ma... » non oso scriver la parola.

Piantò mio padre a piede d'un cipresso
Una glicine. Sin che bello e verde
Fu il cipresso, languì l'altra, ma quando
Gli andâr seccando lentamente i rami,
Su la glicine corsegli alla punta
In un baleno e lo coprì di fiori.

LXIII.

Fummo a render la visita. Discendo
Or di carrozza e le mie glorie scrivo.
Ho una leggiadra veste azzurra e bianca,
Alle orecchie due grandi anella d'oro,
Un bizzarro berretto di velluto
Colla penna cerulea.
Ancor son bella
Così col viso dal piacere acceso,
Dal sole e dalla febbre!
Era la villa
Zeppa di gente allegra. Una signora
D'ingenuo cor suonò söavemente
Musica grave. Parvemi che soli,
Dai lor vasi di bronzo e di cristallo,
Comprendesserla i fior tolti al giardino
Ed un ritratto alla parete appeso.
Poi pregarono me. Tremato avrei
Un tempo. Pronta al cembalo m'assisi.
Sovra le corde docili, possenti,
Strappai con foga amara una selvaggia
Tarantella di Napoli da cento
Nodi e viluppi di tedesche note.

Intera mi scoppiò nella memoria
E dalle man vibranti. A poco a poco
Si spegneano i bisbigli, si scioglieano
I crocchi e, sin dagli usci, intenti volti
Si affisavano in me. Poi mi accerchiâro.
Le ornate lodi e i lusinghier sorrisi
Non mi turbâr; mutai vita e natura.
Forte voler anche sul male impera;
Guarir mi sento. Di vigor crescente
Mi ferve il sangue, pur non chiusi ciglio
La notte scorsa, nè da un giorno intero
Le labbra mi varcò cibo o bevanda.

LXIV.

Quale tramonto splendido! Vorrei,
Sole, seguirti, non aver mai posa
Nè il giorno nè la notte, gl'infocati
Deserti cavalcar, correr sui mari,
Oprare, oprar. Non lo conobbi mai
Quest'ardor ch'era in me. Consunto l'olio
Vile, un licor possente ora fiammeggia
Alla lucerna della vita mia.
Le forme ed i color' della natura
Guardai sinor con occhi sonnolenti.
Ogni cosa che or vedo, in cor la sento
E vi diventa viva. Il sito istesso
Dove son nata, sembrami mutato.
Talor correndo la città di notte
In rapida carrozza, allor che passa
Il lampo dei fanali, per le case
Illuminate, per le vie fuggenti
Si getta un guardo e di sognar si crede,
Non si ravvisan più case nè vie;
Pare un altro paese, un altro mondo.
Simile un senso provo. Almen sapessi
Dove son, dove vado e chi mi porta!

LXV.

Sonagli di cavalli da lontano.
L'ora è tarda, le tenebre profonde,
E forse il carrettier dorme ubbriaco
Sul carro. Avanti! gemono i sonagli.
La strada è lunga, il peso è grave, avanti!
Non sonno e non riposo, avanti sempre!
Di giorno coi pennacchi e colle frondi,
Colle piastre lucenti onde superbi
Paion quei gran cavalli, anco i sonagli
Han voce allegra. Ed or come son tristi!
Addio, stanzetta mia. L'ultima volta
Passo la notte qui. Dissi alla mamma
Che dormirò con lei. Povera donna,
Piangea quasi di gioia e non volea.

LXVI.

Non potevam dormire. Cominciammo
A parlar della culla ove bambina
Riposavo fra il letto e la parete.
La mente e le parole a poco a poco
Trapassâr dalla culla alla bambina.
I miei motti infantili e gli atti e mille
Ombre segnate in fondo al cor materno
Da una stilla, da un atomo di polve
Passata rivivevano. Via via
Vagavano la mente e le parole
Per quel tempo lontano a ricordanze
Languide in me, nitide in lei, di volti
Dileguati, di affetti omai sopiti
Insieme ai cor' che accesero. Sì dolce
Mai non mi parve come allor nel buio
La voce di mia madre. Ella parlommi
Della sua giovinezza. Mi dicea
Quasi timidamente i suoi pensieri,
La gioia di quegli anni, i lievi errori
E le memorie lungo tempo ascose.
Ero commossa. Quella voce ancora
Giovanile e l'accento ed una fine
Man delicata che la mia stringea,

Non mi parean di madre, ma di amica.
Anch'io parlai. Le angoscie, le speranze,
Ogni pensier ond'è rimasa un'orma
In questo libro, dissi. Oh quanto gravi
Cose a pensarle mi pareano e quanto
A dirle eran meschine! Eppure il petto
Mi gonfiavan, n'uscivano a singulti,
Qual se tutto un oceano tempestoso
Mi salisse alla gola. Ora mi sento
Più tranquilla di pria, ma stanca, stanca.

LXVII.

Pagine care, non credea più mai
Segnarvi. Quale inverno! Dal mio letto
Ho guardato passar l'ultime foglie
Portate via dal vento di novembre,
Ho guardato cader muta la neve,
Mentre qualcuno si moveva intorno
A me senza rumore e favellava
Senza voce. Supina, fra le ciglia
Socchiuse, vidi pendermi sul volto
Un altro volto pallido ed ansioso,
Che poi, quand'io le apriva, sorridea.
Sentita ho la ineffabile dolcezza
Della vita che torna. Attenüato
N'è forse il fil, ma tuttavia mi regge.
Riede la primavera. Ancora il pesco
Non mette fior, nè spuntano le foglie;
Pur l'aëre mutò, su per le spalle
Delle montagne si ritrae la neve,
Si vede nelle nubi nereggianti,
E nella piova tepida si sente
La novella stagione. Il figliuoletto
Della Rosa portommi le vïole.

A salutarmi vien tutto il paese;
Chi mi reca vïole e chi giuncata,
Chi vien colle castagne o colle pere,
Chi coll'erbe salubri. Altri mi conta
Le preghiere che sole ebber possanza
Di vincer il mio fato. Alla bambina
Del gastaldo l'altrier dissi: « Che hai
Tu da recarmi? » Ammutolì. Stamane
Venne lenta da me, colla sinistra
Mano celando il suo vermiglio viso;
Tenea nell'altra un ramo di cipresso.
Tolto l'avea dall'arco trïonfale
Che pel parroco nuovo han fatto in piazza.

M'ero offerta, Signor; non m'hai voluta.

LXVIII.

Stasera la campana vespertina
Suona più tardi. Non è triste adesso
Il venir della notte. Al dì venturo
Meno breve, più tepido si pensa.
Odo parlar la gente che ritorna
Dai campi. Della piova e del sereno
Conversano. Chi guarda la montagna,
Chi 'l corso delle nuvole, chi spia
Il vol di augelli altissimi ne' cieli.
Conversar della piova e del sereno
È al cittadin dir nulla; se quest'erbe,
Se queste piante avessero idïoma,
Non saria d'altro il semplice sermone.
Perchè dal cor degli uomini e dal volto
Così non s'indovinano i misteri
Di lor fortuna, l'allegrezza e il pianto
Dell'indomani? Come adesso l'aria
Tutta odora dei fiori ancor non nati,
Perchè così non si presente il nostro
Tempo felice? I moti, i ciechi istinti
Del cor son vani?
È forse una malìa
Della dolce stagion di primavera.

Ogni zolla calpesta, ogni abborrito
Pruno da tutti fuor che da Natura,
Sente speranza nella madre pia.
Mette ogni pover'anima il suo verde.

LXIX.

Sognai che camminavo e camminavo
Per landa ignota al lume della luna.
Mi palpitava il cor pien di terrori
E di angoscie. Qual era il mio cammino,
Quale la meta? Mi parea saperlo
E non poterlo dir. Allor che stava
Per fulger nella mente o per balzarmi
Dalla lingua il segreto, all'intelletto
Veniano meno ed al voler le corde.
Crucciata mi fermai, ma scôrsi ancora
La via fuggir sotto i miei piedi, e forte
Sentii ventarmi in viso. In quel silenzio
Allor tutto parlò. L'erbe, le pietre
Sfiorate dalle mie pendule vesti
Mormoravano: « A lui ». Da mille occulte
Lingue nell'aria intorno a me veloci

Scoccavan le parole: « A lui, a lui,
A lui! » Vedea la via farsi piccina,
E l'orizzonte ai fianchi smisurato;
Le membra come piuma erano lievi.
Di pria più grande mi parea la luna,
Rabbrividir faceami il rumor sordo
Delle vesti dal vento flagellate
Al par di vele. Ai piedi mi guardai;
V'eran flutti laggiù, v'era l'Oceano!
Allora il dubbio di sognar mi assalse.
No, pensai, non è sogno; odo il fragore
Del mare, e là nell'acqua ecco l'imago
Mia. Strana cosa! Avea di Diana il volto.
Intanto un altro mar di nebbia folta
Tutta mi avvolse. Ad esso la persona
Come a morbido letto abbandonai.
Portavami ad ondate. A poco a poco
Per quel candido oceano si diffuse
Un lieve color d'oro, in alto apparve
Pallido azzurro, e vidi là di fronte
Dalle nuvole uscir picchi di ghiaccio
Scintillanti nel sole, e farsi incontro
A me fantasmi torbidi, velati.
Ad un selvaggio fianco di montagna
La nebbia fra gli abeti mi posò.
Mi arrampicai per l'erta rotta e scabra
Di sasso in sasso; ad un sinistro lago
In riva giunsi. Frettolosa incontro
La madre mia mi corse. « In brune vesti

Perchè venir? » mi disse. Non rammento
Che avvenne allor.
Nei vortici travolta
Di pazza tarantella mi trovai
Fra ignota onda di genti. Avevo il riso
Sul labbro, turbinavanmi d'intorno
Azzurri e bianchi veli, mi saltavano
I pendenti agli orecchi, ne' capegli
I fiori, il cor nel seno. E pure umana
Lingua non può ridir quel ch'io soffria
Per una voce viva, irrequïeta,
Che in fondo alle mie viscere vagava
Tra dolorosa e tenera parlando:
« Quando più ferve intorno a me la danza,
Quand'alto il riso nei conviti suona,
L'anima mia nella sua buia stanza
Di te, di te, solo di te ragiona. »
Trascorrevo su ciottoli pungenti
Che i piè mi laceravano, e da' piedi
Al cor mi säettavan doglie acute.
Toccar pareami un ponticel di legno,
Quando intesi chiamarmi. In un baleno
Sparvero tutti ed io rimasi sola;
Ah no, non sola! Ed or, che Iddio mi tolga
La memoria!

LXX.

Pensier, dolce pensiero,
Mi metti orrore; ch'io ti opprima! Povero
Dottor! Darei la mia per la sua vita;
Sì, tosto la darei.
Trovommi sola.
Aperse il piano e m'invitò a sedervi;
Di allegra danza incominciai le note.
M'interruppe: « Non questo ». Obbedïente
Trassi dai tasti i fragorosi accordi
D'un preludio di Thalberg. Sorse in piedi;
« Non questo » disse. Fra le sparse carte
Andò frugando, tolsene il volume
Del Pergolese, posemi davanti
Nina, la malinconica ballata:

Tre giorni son che Nina
A letto se ne sta,
Il sonno l'assassina,
Svegliatela per pietà.

Era, lo so, la mesta cantilena
Che dalla madre cara udia sovente
Ai dì lontani, e non gli escì del core.

Soave cosa, un vecchio afflitto e stanco
Pensar la madre sua.
Mentr'io suonavo
Chiuse gli occhi e tremavangli le labbra
Lievemente. In silenzio indi rimase,
Sin che senza volerlo io ripetei
Sullo strumento il doloroso grido:

Svegliatemi, svegliatemi Ninetta.

« Basta » diss'egli, e con sicura mano
Volse le carte sino alla preghiera
Estrema:

Quando corpus morietur.

Poi, quand'ebbi finito, alla finestra
Andò, stette guardando il cielo, i prati,
E sorridente mi tornò vicino.
« A settant'anni » disse « non è il tempo
Di partire così come fanciulli
Rapiti dal capriccio della morte.
A quest'ora, si sa, la diligenza
Passa di casa; pigliansi i fardelli,
Si scende cogli amici e, quando il rombo
Vien delle ruote, si dà un bacio a tutti;
Addio! Ma pur, Miranda, avrei sperato
Fine più dolce, e te vedere ed altri
Presso al mio letto allora. Compatisci
Questo povero vecchio che si attrista,
Un momento il passato ripensando

Prima di non pensar che l'avvenire. »
Si empirono di pianto gli occhi miei;
La man gli porsi e domandai che avesse.
« È finito, » rispose « ora men vado;
Otto giorni saran, dieci fors'anche,
Sentirete suonar la mia campana.
Addio, Miranda! « Volli dir che certo
Ei s'ingannava. « No » riprese, « addio.
A salutarmi non verrete. Ascolta... »
Fermossi, e sotto voce indi soggiunse:
« Io non posso morir senza vederlo. »
Il cor balzommi. Egli movea le labbra
Senza dir verbo e fiso mi guardava.
Poi trasse un anellino e me lo diede.
« Vado a tuo padre » mormorò. Le mani
Benedicendo imposemi e lasciommi.
Forse malore passeggier lo turba
Oltre misura; pur le sue parole,
Il grave aspetto, la dolcezza nova
Della voce oblïar non potrò mai.
Ed ai pensier' di morte un odïoso
Pensier di vita si confonde, ognora
Oppresso e rinascente. Ah, di qual vile
Creta son fatta?
Antico è l'anellino.
Son due cerchietti neri avviticchiati
Insieme a spira, e sopravi una perla
Di piccioli brillanti incoronata.
Entro v'è scritto in laminetta d'oro:

Ave. Si legge appena. La perluccia
Per tanti flutti non perdè candore
E come al primo dì brillan le gemme;
Ma la soave timida parola
Cede al tempo e si spegne. *Ave!* Somigli
Spossato a morte un messagger che giunge,
Di favellar fa segno e non ha voce.

LXXI.

Sta male. Han detto che non c'è speranza.
Ci va la mamma; voglio andarci anch'io.

Non lo vidi. La piccola casetta
Avvolta è già di alto silenzio. Ei muore.

Questa sera l'aspettano!

LXXII.

Ben ferma
Di saper il mio male e la mia sorte,
In biblioteca mi recai. Di fianco
Alla porta è nell'ombra uno scaffale
Paüroso che i brividi mi mette,
Solo a passarvi accanto. Ivi mio padre
I libri d'arte medica raccolse,
Neri volumi, a cui brillano in fronte
Sinistri nomi a gran lettere d'oro.
So che bambina li chiamavo i gufi.
Quegli occhi gialli, immobili, splendenti
Tutti affrontai. *Mali del cuore.*

Trassi
Il volume e sedetti. Ero tranquilla;
O v'era almeno dentro a me uno spirto
Imperïoso che domava i miei
Nervi ribelli e sospingea la mano
Lenta di foglio in foglio e l'occhio acuto.
Come coltella, rigide, gelate
Erano quelle pagine. Talvolta
Un vïolento tremito correami
Da capo a piè leggendo gl'incompresi
Nomi latini di un arcano fato
Echeggianti, che paiono fantasmi
Sotto maschere strane. Indarno il mio

Male cercai; me li sentivo in seno
Tutti. Ho persin creduto udire un lieve
Melodïoso murmure del sangue,
Com'è scritto là dentro.
Dietro a' morbi
Seguian nel libro, pallido corteo,
Col nome in fronte, giovani, vegliardi,
Trïonfatori della vita e vinti,
Piccini, grandi, tutti là distesi,
Inerti nelle man di un taciturno
Vestito a nero (fantasia mi pinge
Così l'autor del libro) che si curva
A numerar lor palpiti. Guarito —
Morto. Alla vita — al cataletto. L'onda
Qual dei naufraghi avventa sull'arena,
E qual seco ritrae nell'alto oceano.

La sorte mia? Mistero, ognor mistero.
Deposi il libro e caddi ginocchioni.
Pensavo a Dio, null'altro. Non ho osato
Nè col labbro pregar, nè colla mente.
Poscia, insensata! corsi alla deserta
Mia stanza, e nello specchio mi guardai.

LXXIII.

Egli è giunto. Iersera, a mezzanotte.
Non posso scriver più. Signor, la pace!

PARTE QUARTA

DA TE, DA TE, SOLO DA TE.

Lo portarono mesti al Camposanto.
Nei sommessi colloquii ad una ad una
L'ombre salîr della semplice vita
Estinta. Uscîro a sommo le obliate
Cose, l'eco tornò delle parole
Lontane, ed ogni languida memoria
Grata, ogni affetto di sè stesso ignaro
Diede nel core della gente un lampo.
Pace per lui pregarono i bambini,
Pace per lui pregarono le donne.
Vaniron l'ombre ; come fiato lieve
Che va, bisbiglia per le foglie e tace,
Si spensero le ciarle e le preghiere.

Un altro nome fu gittato ai crocchii
Ozïosi, raccolto e via sull'onda
Di congetture e favole portato.
Curïosi guardavano i bambini,
Curïose guardavano le donne,
Quando talor passava per la via
Il giovin che or vivea nella solinga
Casetta del dottor. Sui più selvaggi

Sentieri, dentro ai più segreti grembi
Della montagna lo vedeano, e lunghe
Ore seder sui massi flagellati
Dall'acque del torrente. Aveano un tempo
Le maligne fanciulle susurrato
Di Miranda e di lui ch'erano amanti;
Or nè presso il vedeano a quella casa,
Nè lei vedeano più la sera in chiesa,
Nè passeggiar la strada prediletta
A piè de' monti.
Chi, al cader del sole,
Di là dai prati sulla via maestra
Passava, la vedea sovente assisa
Sulla sua porta nei morenti rai.
Poi la madre venia, givano insieme
Lentamente sull'erbe; al primo tocco
Della campana si togliea Miranda
Agli umidi vapori vespertini,
Vêr la chiesa movea la madre sua.
Venía più tardi con parola e volto
Di amico, non di medico, il dottore
Del prossimo villaggio.
Era trascorso
Dalla morte del vecchio un mese appunto;
Ed una sera, poi che restò sola,
Al cembalo sedette la fanciulla.
Non avea lume. Dalle praterie
Veniva l'aria tepida, odorata
De' sparsi fien, portando e riportando

Qualche lontana solitaria voce.
Di qua, di là vagando lieve entrava
La luccioletta palpitante, uscia;
Ivan, rediano lentamente i veli
Delle finestre, qual se in tutto avesse
Molle giugno spirato amore e vita.
Senza toccarlo si levò dal cèmbalo
Miranda e venne a contemplar la luna,
A ber quei miti zefiri notturni,
Fosser balsamo, fossero veleno.
Indi a seder si trasse nel più oscuro
Angolo della sala e chinò il capo.

Nel raggio della luna, che correa
Sul pavimento, un'ombra apparve. Il volto
Levò Miranda. « Lei, dottore? » Quegli
Salì il gradino della soglia e stette.
Ella con voce languida riprese:
« Non mi vede? Son qui ». Piegò la testa
Sopra un cuscino a manca, ove battea
La luna. Che pietà, povera bionda
Testina! Ell'era là, pallida, smunta,
Mesti i grand'occhi e sorridente il labbro.
Colui giunse le palme e disse piano:
« Son io ». Balzò la giovinetta in piedi.
Il batter di due cori si sentia.

« Signor, che cerca qui? » diss'ella alfine.
« Sono sola. »

« Saria per me venuto,
Miranda, un altro; egli riposa in pace.
Or non ho più nessuno; anch'io son solo. »
Al suon della sommessa voce cara
Si oscurarono gli occhi alla fanciulla.
Ella diè un passo; colla man tremante
Un sostegno cercavasi. — « Volete
Perdonarmi? » La voce era sì fioca!
« Oh sì! » Miranda gli rispose, e cadde
Sul sedile.
Passò lieve susurro
Nell'aër, come un'anima:
« Volete
Esser mia? »
« Oh no! » diss'ella.
Indi, silenzio.
Una fuggente nuvola venia
Allor velando della luna il volto.
Stavan ambo a guardar sul pavimento
Ratto oscurarsi il lume e lor parea
Così dentro sentirsi a venir meno
Il senso delle cose e della vita.

« Perchè, perchè? » esclamò egli alfine.

« Enrico,
Se l'avete promesso al moribondo... »

« Promesso? » A piè le cadde ginocchioni,
La piccioletta mano renitente
Si strinse al sen, parlò, parlò nel pianto,
Ricordò sguardi, ricordò parole,
Sino ai rossor di lei, sino ai silenzii,
Parlò dell'abbandono amaramente,
Le ripetè i color' d'ogni sua veste
E gli scambiati fiori e il dove e il quando,
Narrò con ira le bugiarde larve
Di vacua fama, di fugaci amori,
Per sempre sperse, sottovoce chiese
Se a piè della finestra le nascea
La reseda tuttor, in sull'estremo
Esclamò che l'amava oltre la vita,
Oltre l'anima; e, folle, non sentia
Quella soave manina fedele
Più e più fredda tremar dentro le sue;
Posovvi alfine le infocate labbra.
Ella allor si levò, agitò le braccia,
Un grido mise e cadde.
Tu, che fai?
Non la toccar, nè il meriti, nè giova.
Tace quel cor, nell'ultimo cimento
Da te, da te, solo da te spezzato.

VALSOLDA

Nihil sine voce est.

PREFAZIONE DELLA PRIMA EDIZIONE

Un lago tortuoso che sbuca a ponente, chi sa d'onde, dietro un promontorio scosceso, e scompare a levante, chi sa dove, dietro un'umile punta; tutto all'ingiro grandi montagne che affondano le radici nelle acque verdi e le serrano da ogni lato e vi specchiano la loro deserta maestà; una timida frotta di paeselli, parte appiattati nell'ombra d'una valle, parte nascosti al sole fra viti e ulivi, ma pronti, si direbbe, a rintanarsi al primo rumore insolito; ecco la scena di questi versi.

Se ne cercaste il nome e il posto in un dizionario geografico, trovereste affermato audacemente che sta sul confine italiano di fronte alla Svizzera. Sarebbe forse più cauto dire che sta fuori del mondo conosciuto; simile a quelle regioni iperboree, il cui nome, gittato a caso da una nave lontana, sta pure sulle carte e nei dizionari di

geografia. I timidi paeselli son bene allacciati fra loro da una maglia di stradicciuole in gran parte pulite e comode; ma i giganti di pietra che sorgono alle spalle e ai fianchi di quei paeselli le troncano tutte per modo che, quando il lago va sulle furie, soltanto gli uccelli e le onde posson toccare quest'isola. Nei mesi in cui si navigano i mari del polo un piccolo piroscafo esce ogni giorno dal promontorio di ponente, fugge sbuffando dietro la punta di levante e rifà quindi la via. Porta i manipoli della invasione barbarica che si versa ogni anno dalla montagna delle nazioni, il Gottardo. Armati degli *alpenstock*, stringendo il primo bottino di fiori e di frutta come se avessero in pugno la dolce Italia, questi uomini forti, che sentono tuttavia la cupidigia del mezzogiorno, si accampano sulla tolda del vapore colle lor donne, i bambini e le masserizie. Non guardano nè a destra nè a sinistra. Fra il gruppo silenzioso di fogge e di volti eterocliti che passa velocemente a piè delle montagne, appena qualche bionda miss, dato uno sguardo alle acque di smeraldo, ai villaggi ridenti, alle rupi selvagge e pittoresche dove ho portato *Cecilia*, ne cerca il nome nel suo *Murray*.

Inutile, miss. Pure, fra il lago e quella gigantesca muraglia grigia cui è addossata la valle, si celano mille severe e graziose fantasie della natura, idillî placidi non senza maestà, liriche fiere non senza dolcezza; vivi gli uni e le altre di appas-

sionata vita, che da mattina a sera li va illuminando diversamente. Appartengono al mondo dimenticato. Guardate altrove, gentile miss; è il loro destino!

Many a flower is born to blush unseen.

A dir vero, i pionieri del progresso, rispettabile comitiva, son passati di qua. A piè della gigantesca muraglia grigia v'ha una miniera d'oro, abbandonata; in fondo a un burrone verde, pieno di voci d'acque, v'ha una miniera d'antracite, abbandonata. Pare che la valle abbia detto agl'infaticabili pionieri: « Vedete? Niente, per voi! Lasciatemi stare ». Ed essi, nobilmente, se ne sono andati.

Traccia di costoro è rimasto un silenzio più profondo di prima, una pace confidente di non essere interrotta nei secoli de' secoli. Perchè, se qualche poeta selvatico va frugando la valle in cerca di temi e d'immagini, ella se ne turba quanto delle lepri che frugano le sue fòrre e scherzano per i suoi sentieri. Anzi, credo poter dire che gli esprime in qualche modo misterioso certa simpatia, e lo penetra a poco a poco del fascino che io ho spiegato, forse non abbastanza scientificamente, nella prima delle composizioni raccolte in questo libriccino.

Benchè il fascino di cui parlo abbia tanto potuto

in me da indurmi a scrivere e pubblicare, per la seconda volta, dei versi, mi rimane sufficiente libertà di spirito per dire a chi legge, che alcuni fra gl' infiniti loro difetti provengono da radicali imperfezioni del tema.

La ispirazione della Natura non vi è stata schiettamente italiana. Lavorando a questo lago, la Vecchia bizzarra ha voluto ricordare parecchie sue opere disseminate per la terra. Qui si vede un concetto alla svizzera, là un concetto alla scozzese; un gran poeta v'intravvide certi aspetti delle isole Azzorre; altri sottili critici vi trovarono imitazioni del Giappone e della Polinesia. Simile impurità è a deplorarsi altresì nello stile, talvolta umile e volgare, talvolta artificioso e alto. Accanto a profili monotoni di montagne scorgonsi ardite linee, segnate con fuoco, tutte magniloquenza; presso a povere fenditure, che si rivelano a un tratto da cima a fondo come cattivi romanzi, serpeggiano vallon-celli condotti di scena in scena con incomparabile grazia e arte; la barca che rade i lidi trova scogliere stupendamente scolpite, in mezzo a triviali pendii tirati giù come Dio vuole. E se il colore, in cui monti ed acque si manifestano, può in qualche modo paragonarsi al linguaggio, è d'uopo confessare che il mutabile linguaggio del sito è singolarmente misto di espressioni illustri, come i lumi cerulei del lago nella brezza del mattino, i lumi vermigli delle alte rupi al tramonto; e di

espressioni ignobili, come i tôni plumbei d' una giornata piovosa di autunno, quando il lago, avviluppato di nebbie, si esprime come uno stagno. Da tutto questo è lecito argomentare che la composizione della valle risalga a un' êra molto simile all'êra delle epopee primitive, create senza misura nè scelta, tanto per creare, sotto la rozza signoria d'una critica esercitata per suffragio universale.

Nel lavorare alle tenui composizioni che ho raccolte sotto il titolo *Valsolda*, perchè questa è la loro scena comune, pensai al grave pericolo di cadere nello stesso ibridismo d'ispirazione, di stile e di linguaggio in cui è caduto lo scenografo. Un tale ibridismo, singolarmente per lo stile e il linguaggio, è giudicato e proscritto in Italia dalle scuole letterarie più avverse tra loro. All'ispirazione, che ha minore importanza, si guarda meno; anzi, se v'ha qualche poeta di merito grande fra i conservatori letterari, gli si concede giustamente di adoperarne pochina. Ma, per quanto riguarda lo stile e il linguaggio, le opinioni sono recisamente e fieramente divise, a segno da non soffrire alcuna interposizione mansueta. La scuola conservatrice tiene che, nella poesia seria, lo stile abbia sempre a essere elevato e sfarzoso, e che il linguaggio poetico, eletta falange di frasi e di vocaboli illustri, debba rompere sdegnosamente il volgo minuto degli altri senza mescolarglisi mai; la scuola democratica tiene invece che convenga rinunciare a

quel vanitoso stile poetico *et pompis ejus,* e abolire, nel popolo dei vocaboli, ogni privilegio di casta; pare anzi non guardar pel sottile neppure alla loro cittadinanza. Vinca l'una o l'altra di queste reputate dottrine, l'avvenire dell'arte è, in certo modo, sicuro: perchè, colla prima, quando anche non nascessero più poeti, si avrà sempre un suono di poesia; e, colla seconda, quand'anche la poesia perisse di languore, nasceranno sempre a migliaia i poeti. Ma voler temperare l'una coll'altra opinione giusta norme empiriche di opportunità è ubbia così vôta di senso comune, che un gentile scrittore si sentì con amarezza costretto di paragonare chi la segue a quell'asino antico impacciato a scegliere fra due mucchi di fieno; il quale, secondo nuovi documenti, non sarebbe già morto di fame, bensì avrebbe allegramente menate le mascelle nell'uno e nell'altro mucchio.

Pur troppo, rileggendo i miei versi, mi assale il dubbio di non aver saputo evitare del tutto gli intravvisti pericoli, e di avere usato, in un volumetto così tenue, lo stile sussiegato e il modesto a vicenda, il linguaggio nobile e il popolano. Mi consolerei di simili incongruenze nella forma, ove nella sostanza del volumetto si contenesse qualche alto concetto morale e filosofico; ma temo forte aver subìto anche in questo la influenza del mio tema, dove di molte cime sterili e inaccessibili, di molti andirivieni di torrenti, riesce pressochè im-

possibile decifrare lo scopo. Gli uomini non hanno mai potuto trarne un fil d'erba nè un insegnamento, ma soltanto il vano diletto degli occhi e d'un tal senso intimo poco noto, appartenente forse alle virtù inferiori dello spirito, forse alle superiori della materia.

Al postutto, se qualcuno legge i miei versi non chiegga loro tante ragioni, perchè il santo vero è questo: io li ho scritti, con assai maggior passione che arte, per un' amica tenera dei primi e, spero, degli ultimi anni miei, la quale a me ha dato molte ore felici e non darebbe un sasso, una foglia per tutte le dottrine de' letterati. Per amore li ho scritti, per amore li pubblico; essendo quest'amica umile, povera, oscura.

Il suo nome sulla copertina è per il libro un presagio, quasi un desiderio di silenzio e di quiete; lo so bene. Quando pubblicai *Miranda*, mi si rimproverò, a ragione, di aver gettato alle vetrine il segreto di un cuore verecondo di donna. Ecco dunque due libri di complessione gracile, che si faranno buona compagnia camminando adagino

Fuor delle vie frequenti,

in cerca di angoli tranquilli come questa Valsolda, dove l' aria sia clemente e possa forse allignare qualche amicizia sentimentale.

E ora, se ogni prefazione di garbo deve essere

come un sedile che l'autore pianta accanto all'uscio del libro, per mettervi in mostra la sua cara persona; se di là deve additare questo libro a' passeggeri e confessare, con piglio modesto, come il tema sia stato scelto felicemente e come il lavoro sia riuscito tanto imperfetto da doverlo assolutamente metter fuori; se ha da confidar queste cose, con affabilità pertinace, a gente che tira via senza tampoco guardarlo, io credo aver condotto a fine un'adatta e avventurata prefazione.

Valsolda, settembre 1875.

I.

FASCINO.

Da lontani orizzonti,
Nascosa dietro ai monti,
Salia la luna in cielo;
Lago avvolgeva e chete
Valli segrete
Dell'alta notte il velo.

Sol parlava, mugghiava,
Romoreggiava, urlava
Per dirupate sponde
Saltando la cascata
Infaticata
All'ime acque profonde.

Il vïandante al vento,
Al tuon pien di spavento
Dall'umido sentiero
Incontro si porgea;
Vacuo pendea
Di senso e di pensiero.

Scese il fragor del fiume
A un susurrar di spume;
E voce da lontano
Salì nel buio, quale
Spirar non vale
Nè cor nè labbro umano:

« O vïandante, pace.
Sin che la luna tace,
Posa dell'aspra via.
Presto i tranquilli rai
Quaggiù vedrai
Della sua face pia.

Non hai per me parola?
Triste qui languo e sola.
Quali ho sortito amori
Teneri, assidue pene,
Lontana spene,
Anima umana, ignori.

Non hai notturna un'ora
Per me? Quando l'aurora
Divampa in Orïente,
Tutta è per voi la desta
Vita una festa,
Figli del lume ardente;

Io per selvaggi monti,
Pel sen di occulte fonti
Trascorro vagabonda.
Scendo tra boschi e rupi
Nei golfi cupi,
Vo tra la spuma e l'onda.

Amore! Ordito frale
Di polvere mortale
Non rise mai qual io;
Ogni dolcezza cara
Ti rende amara
Il dolce labbro mio. »

Da lontani orizzonti,
Nascosa dietro ai monti,
Salia la luna in cielo.
Pel limpido zaffiro
Spandeasi in giro
Di fiochi albori un velo.

Rispose il vïandante:
« La mia soave amante
Come saria men bella?
Membra volüttuose
Di fresche rose,
Umidi rai di stella,

Molli nel riso, audaci
Labbra nei caldi baci
Ha la diletta mia.
Or palpita, mi aspetta
Sola soletta,
E l'ombre amiche spia. »

Pel limpido zaffiro
Salgon gli albori in giro,
E della luna lenta
Sormonta il dolce lume;
Burrone, fiume
E cascata inargenta.

Sentì per l'ossa il lampo
D'un occhio mesto, e scampo
Vide cercar nell'onde
Una sottil figura
Nuda, una scura
Copia di chiome bionde,

Colà impietrò il viandante
A l'alta spuma innante
Che sovra lei si franse.
Per novo mal d'amore
Gli dolse il core;
E, sull'aurora, pianse.

Quindi a beltà mortale
Non si piegò; ed or sale,
Ebbro, i ventosi monti,
Si avvolge i flutti bianchi
Al petto, ai fianchi,
Cerca le occulte fonti,

Per quel sembiante vago
L'addormentato lago
Tra boschi e rupi esplora;
Indi al torrente riede,
Tacito siede,
Sè oblìa, la vita e l'ora.

II.

SILENZIO.

A solitario caprifico avvinta
La barca mia riposa. Non è voce
Per le montagne; il fermo lago plumbeo
Onda non ha, ma languide sembianze
Di lattee nubi e di costiere brune.
Tace il mio cor da sommo ad imo ed ombre
Lievi di sogni vi errano, di amori
Vani di vita.

Come or vien dal Sole
Dietro ai vapori occulto un cheto lume,
Da occulta parte dentro a me l'albore
Dimana dell'eterno. Il mio pensiero
Vi si profonda, naviga oltre i liti
Di ogni cosa creata e là si solve
Com'esta bolla che gorgoglia e tace
A fior dell'acque vitrëe, lontano.

III.

CECILIA.

Ell'aveva falciato tutto il dì
Su quella ignuda cresta;
E quando il fuoco del tramonto v'arse,
Raccolte l'erbe sparse,
Ne tolse il fascio in testa.

Di sasso in sasso discendea saltando,
Le vesti al vento, il riso
Del Sole intorno; e le danzavan, fuori
Del fastelletto, i fiori
Sull'infocato viso.

Ben poteano restar, poveri fiori,
Sul loro intatto stelo,
Ben poteano goder, poveri fiori,
Degl'innocenti amori
In pace, presso al cielo!

Incontro a lei, per i sentieri obliqui,
Pien' d'ombra e di paura,
Salìa, qual torva belva, d'un tradito
Per amore impazzito
La squallida figura.

Arse un giorno costui che va per l'ombra
Di lei che vien nel Sole.
Al tempo de' ciclami gl'impromise
La donna il cor, sen rise
Al tempo delle viole;

Ed or balzar sel vide dall'abisso
Sul suo cammino a fronte.
La bocca aperse, voce non usciva:
Non era anima viva
Intorno a lor sul monte.

« Viva l'amor » diss'egli, « ti ho trovata.
Dove si va, cor mio?
C'è ancor dell'erba sopra il Passo Stretto
Tanto da farti un letto;
E v'ho a giacere anch'io.

Volta e cammina! In cima, là, ti sposo.
A testimone avrai
Tutta intera la valle maledetta.
Avanti, su, va in fretta!
Più in fretta scenderai. »

Strisciavan su pel dorso d'un pietrone
Ritto fra lo spavento
Di scuri precipizi. Più salìa,
Più stretta era la via
Nei regni ermi del vento.

La sciagurata, nel toccar la vetta,
Fe' traboccar un sasso
Che a salti, a balzi, a lanci ruinando
Sparve qua e là tonando
Giù pei burroni al basso,

Ond'ella tutta diventò di gelo,
Uscì de' sensi e giacque.
Gridolle il pazzo, attonito la scosse
E, poi che non si mosse,
Le sedè accanto e tacque

Col viso tra le palme, pensieroso.
Era l'Ave Maria;
Malinconica voce di campane
Dalle valli lontane
Or sì or no s'udìa.

Battè la luna a quel solingo sasso
Ed intorno le nere
Cime radea dei monti, gli agitati
Boschi dal vento, i prati
Deserti, le scogliere.

Quanto era vaga nel chiaror d'argento
La testa arrovesciata
Come in sen della morte o dell'amore!
Parea socchiuso fiore
La bocca delicata.

Egli, povero pazzo, si tacea
Nel bianco volto affiso.
Giunte le mani, pianse finalmente,
E disse dolcemente
Tra il pianto ed il sorriso:

« Cecilia, aprite gli occhi, chè vi voglio,
Come un bambin, tra queste
Braccia portar. Non bacierò nemmeno
Il fior che avete in seno
Nè l'orlo della veste.

Laggiù al paese vi darò l'addio
Senza dolor nè sdegno,
Perchè mi han fatto re d'un altro mondo
Al chiaro lago in fondo,
E vado nel mio regno,

Dove con man si tocca il ciel sereno,
I monti in aria stanno,
Ombre passan di augelli senza canto,
D'uomini senza pianto,
Di donne senza inganno. »

In braccio la prendea, quando repente
Stette e dall'orlo in fuori
Sull'ombra dell'abisso ardì chinarsi.
Vedeansi lumi sparsi;
Si udian voci e clamori.

Tra le accostate palme ululò al fondo.
La donna indi raccolse
Che gli occhi aprì, con disperata mano
Lo spinse indietro. Invano
Egli da lei si sciolse,

Invano cadde ginocchioni, stese
Ambo le braccia in alto,
Supplichevole invan. Sul sasso acuto
Allor drizzossi, e, muto,
Spiccò nel vôto un salto.

Ella rimase colassù tremante
Sin che la gente ascese.
Al dì vegnente la famiglia grata
A Maria Immacolata
Mazzi e ghirlande appese.

Ben poteano restar, poveri fiori,
Sul loro intatto stelo,
Ben poteano goder, poveri fiori,
Degl'innocenti amori
In pace, presso al Cielo!

IV.

Mi grandeggia nell'ombre della sera
La vôta stanza. Fuor da ogni finestra
Nel chiaror delle nebbie il lago appare,
Quale deserto, sconfinato mare.

Uscir vorrei per questo mar deserto,
Navigar solo, navigar lontano,
E, spenta la veduta di ogni sponda,
Abbandonarmi ai miei pensieri e all'onda.

All'aperto uscirebbero i fantasmi
Che più gelosamente il cor nasconde.
Io sederei a poppa ed essi a prora;
Senza parlar ci guarderemmo allora.

V.

IL CARRUBO E L'ARANCIO.

IL CARRUBO

Di', non sei del mio cielo?

L'ARANCIO

Alla marina
Ligure nacqui.

IL CARRUBO

Ove ne trasse il fato?

L'ARANCIO

Lontan lontano, sovr'alpestre china;
Romito lago ne dormiglia a lato.

IL CARRUBO

Ah il mio sole ho perduto e la mia terra!
Perii, compagno; spegnerammi il verno.

L'ARANCIO

No, poderosa la montagna serra
Il varco ad aquilon, nemico eterno,

Mite pei sassi aprichi la vïola
Mette a dicembre i fior. De' blandi rai
Onde il mio lungo esilio si consola,
Tu pur, dolente pellegrin, vivrai.

Vita fia triste, languida, infeconda;
Ma queste genti attonite daranno
Onore al verdeggiar della tua fronda,
Quale i frutti dolcissimi non hanno.

A cadente poeta vive in core
Senza speme così, senza dolcezza,
Un infecondo verde dell'amore,
Un color della cara giovinezza.

Il frutto a lui perì degli anni ardenti,
Dura l'onor del verso armonïoso.

IL CARRUBO

Vorrei scoverta questa valle ai venti,
E, re sinistro, il trono suo nevoso

L'Inverno qui piantar! Morir vorrìa
O vivere! Una sicula montagna
Porta, protesa in mar, la selva mia;
Il flutto che vien d'Africa la bagna.

VI.

TEMPESTA ESTIVA.

Ruggon le nuvole giù nel ponente
Torve su l'onde,
Di lampi avvampano ciel, lago e sponde,
Tutto in un bianco baglior dispare,
In un corrente, fumante mare

Che vien mugghiando con alto pianto,
Che a furia avanti
Si caccia i verdi fiotti spumanti,
Giunge, ci è sopra. Qui tace, e trema
Come per ansia di brama estrema

Tutto all'intorno. Vetri ed imposte
Chiuder perchè,
O donna timida? Ira non è
Che sul tuo tetto scroscia, che fugge
Lungo le mura, che a piè vi rugge.

Furor di vita, furor di amore
Urta ed inverte
La terra e l'acque cupide, aperte,
Con lati fremiti dal grembo anelo
All'irruente desìo del cielo.

Apri, contempla. La tetra piova
Fugge in levante
Del sole al terso splendor davante,
La terra odora, le foglie brillano,
In ciel le rondini a giro strillano,

E lenta, uguale su i lidi tuona
L'onda pacata,
Tuttor superba, tuttor beata
Del divin turbine che su vi corse,
Vi urlò, vi rise, la strinse e morse.

VII.

COLMAREGIA.

Della montagna sul tergo immane
Ondeggia, tremola l'erbetta fine.
Sino ai vapori dell'azzurrine,
Tinte di neve cime lontane,
Oscuri abissi, pascoli, nere
Selve recondite, grige scogliere,
Paesi candidi, azzurri laghi
La vaccherella di quassù mira
E a lungo mugghio il muso stende;
Senz'eco in aere la voce spira.

Selvaggio orgoglio della Natura,
Mette al poeta stupor, paura
Quest'erma vetta che par si avventi
Ignuda, indomita in mezzo ai venti.
Laggiù del monte dalle radici
Un grido io sento per le pendici
Salir con impeto nell'ardua mole,
Romper dal vertice che indora il Sole,

Vanto, minaccia, preghiera insieme
Della Possente che al cielo freme
Contro l'insulto d'un re di polve,
Cui 'l vento a soffî compone e solve.
Ch'io prema in fronte la balza infida,
Su, su, ch'io salga! Non è la polve,
Natura, è l'anima che ti disfida,
Che tien tuoi vanti superbi a sdegno,
E, come l'aquila, sente il suo regno
Qui, sulla vinta rupe gigante,
Con l'ombra sotto, col Sol davante,
Qui, sovra i folli clamori umani,
I ciechi amori, gli orgogli insani,
Dal riso tacito dell'Universo
Nel Dio vivente lo sguardo immerso.

VIII.

REGINA

I.

V'era sul lago azzurro
Una casetta
Tra fichi, ulivi e viti,
D'edera intorno avviluppata e stretta
Sino ai balcon fioriti.

A piè si dondolava
Della casetta
Tutta pulita e monda
Dal timone alla prora una barchetta
Fessa dal Sol, dall'onda.

E si vivea romita
Nella casetta
Povera barcaiuola
Di stanco viso, di gonna negletta,
Di timida parola.

Partivano il mattino
Donna e barchetta,
Con bonaccia o bufera.
Nel recondito asil donna e barchetta
Rediano a tarda sera.

II.

Lungo le buie rive la barca
Tra il morso e il mugghio dei flutti varca.
Un vïandante sta sulla prua;
Strana è la veste, la voce sua.

— Anch'io sull'onde vissi e tra i venti. —

Due remi afferra con man possenti;
All'onda negra che invan l'assalta
La barca avventasi, sopra vi salta.

— Donna, si vede la tua casetta?
Colà un amico certo ti aspetta,
Dolce ristoro per te dispone,
Posa una face sul tuo balcone.

Son io che aspetto lo sposo mio;
Da quindici anni passato ha il mare.
Il tetto, il desco povero ed io
Siam pronti sempre pel suo tornare. —

Ella favella con franta lena,
E remi e braccia quei regge appena.

— Dimmi: una figlia tua giovinetta,
O barcaiuola, forse ti aspetta? —

Certo una figlia mia giovinetta
Per me sospira, certo mi aspetta,
Ma non sull'uscio, non sul balcone.
Dolce ristoro per me dispone;
Al sonno estremo piegando il viso,
Certo mi sveglio nel suo sorriso. —

Ella favella con franta lena,
E remi e braccia quei regge appena.

— È la tua casa ch'io vedo a prora? —

— Non la vedete, straniero, ancora;
Là son ruïne di pietre bianche. —

— Non è ruïna di pietre bianche,
O barcaiuola, ma una casetta
Avviluppata d'edera e stretta. —

Sarà uno scoglio, sarà una pianta. —

Non è uno scoglio, non è una pianta;
Veggo la darsena, l'orto, le viti,

I due sul lago balcon fioriti.
Veggo dal monte sul tetto antico
Pender l'ulivo, pender il fico.
Veggo il lettuccio della bambina,
Il nostro letto veggo, Regina. —

Cadono i remi, la barca sta.

III.

Che spii là dentro, nascente luna?
Inginocchiato presso la cuna,
Colui tacendo vi preme il viso.
Regina mormora: « tutto tentai,
La Santa Vergine tanto pregai;
Perchè piangete s'è in Paradiso? »
L'altro dal letto non si divide;
Ella il carezza, lacrima e ride.

IX.

DON TOMASO.

Un cappellaccio in testa, gli occhiali a mezzo il naso,
Le gambe penzoloni dal muro, don Tomaso
Placido contemplava nell'acqua cheta e chiara
Scendere adagio l'amo della sua lenza cara.

A tergo del Pastore, belando, amoreggiando
Agnelle ed arïeti venian di quando in quando;
In casa si azzuffavano le pecore massaie;
Gli agnelli più innocenti salian sulle ficaie;
Ed ei stringea la canna silenzïoso, intento,
Però che un grosso pesce rotava lento lento
Intorno a l'esca infida, col muso la tentava,
Partiasi dimenando la coda e vi tornava.

Quand'ecco, udite! il pesce move diritto in su,
Sbuca a fior d'acqua, soffia e dice forte:

« Orsù,
Chiercuto; se i miei trassero un giorno ad udir voi,
Oggi, per Dio, sta zitto, chè si predica noi.
Pulpito non bisogna, se buona è la parola;
Quell'asina che sai, portava cotta e stola? —

Qui, pago dell'esordio, da capo a piè squadrò
Sua Riverenza, scosse la coda, e ripigliò:

« *In primis et ante omnia* (ai pesci andò il latino)
Mi sei sudicio, prete; ammorbi! Fosse vino,
Eh, quest'acqua! Pescarti qua dentro sarei vago,
Ma non ho cor pei mondi fratei, pel dolce lago.
E che fai lì tant'ore? Mediti i Santi Padri?
Ti piglian forse l'anime codesti arnesi ladri?
A piè ti sbuca l'ombra d'un ignorante, parmi;
E il diavolo mi frigga, se il cacci con quest'armi.
Forse verrà più presto l'ora che te, ghiottone,
Arraffi per le fauci l'uncino del padrone.
Via gli ami, via la lenza, cura gli agnelli tuoi,
Buone lane da forbici! e lascia viver noi.
Bel branco di agnellini, Pastor, ti sei cresciuto
Attorno! Io che son pesce, vedi, non so star muto.
Se non ho le traveggole, in questo punto istesso
Ti danno il sacco ai fichi. »

Balzò come un ossesso
In piedi don Tomaso e gridando si volse.
L'accorto moralista allor suo tempo colse;
Calò ad abboccar l'esca, fuor l'amo ne sputò,
E, volta in su la coda, fra l'alghe dileguò.

X.

IL RITORNO DAL LAVORO.

Occupan l'alto lago
Densi vapori e piove.
Lontan lontano move
Per la nebbia profonda
Di miste voci un'onda
Dolce, tranquilla e grave.

Sol cupe acque deserte
L'intento sguardo vede.
Continüa procede,
Si appressa via via
L'ignota melodia
Dolce, tranquilla e grave,

Come se naviganti
Di un pelago infinito,
Lunge dal natìo lito,
Al cader della sera
La semplice preghiera
Levassero al Signore.

Ed ecco tra i vapori
Mostran lor punta bruna,
Escono ad una ad una,
Qua e là si affannan carche
Le picciolette barche
Della gente che canta.

Vengono e vanno i remi,
Vengono e vanno i canti
Fra i cumuli fragranti
Del fien raccolto allora;
Si rizza sulla prora
Capretta impazïente.

Tornan dai solitarî
Campi dell'altro lido
Gli agricoltori al fido
Tetto, ai vecchi parenti,
Ai bamboli innocenti,
Alla notturna pace.

Così Vi si conceda,
Fornita l'opra e pieni
I vostri dì, sereni
Drizzar di messe carche
Le picciolette barche
Ai lidi del mistero.

XI.

IL POETA E LA RUPE.

IL POETA

Guglia che obliqua rompi nel cielo,
Dimmi il tuo sdegno, se puoi! Non vedi
In giro i verdi monti, ai tuoi piedi
Rider i clivi
Di viti, ulivi,
Scherzar de l'acque l'azzurro velo?
Di là dall'altre vette, giammai,
Guglia, non guardi
Brillar il franto speglio de' gaî
Laghi lombardi?

LA RUPE

A me che importa di verdi monti,
Di laghi sparsi per gli orizzonti,
E di vigneti
E d'oliveti?
La folla io guardo spettral dei bianchi

Giganti ritti nel Sole ancora
Quando la notte me disonora.
Sento la gloria de' padri miei,
A paro ascendere
Di lor vorrei!

IL POETA

O rupe, t'amo!

LA RUPE

Se sai, esaltami.

XII.

SPIRITO?

Correva la prora sottile al ponente;
Sull'acque dorate da luna sorgente
A poppa strisciava la bianca bandiera.
Bevendo le blande malìe della sera,
Mi udivi, fanciulla, narrarti un arcano
Di spirti parventi, sentivi una mano
Non forse mortale venir sulla tua.
Nell'ombra d'un alto dirupo la prua
Entrò, noi v'entrammo e la poppa veloce.
Il collo blandirti sentivi una voce
Non forse mortale, sì fioca, sì pia!
« Son fiamma, son anima che soffre e desia »
Sentivi baciarti due labbra brucianti.
Nel chiaro di luna diffuso davanti
Tornava la prora, la bianca bandiera.
Tu a dietro guardavi quell'acqua sì nera;
Celavi il sorriso, le rose del viso.

XIII.

LA MADONNINA DEL FAGGIO.

I.

Egli era un carbonaio rude e forte;
Ell'era bionda, bianca, dilicata,
E non l'amava, e fugli disposata.
Si dolse dei parenti e della sorte,
Nè fede nè amor umile la vinse;
Languì, languì, si estinse.

Cupo ei correva le montagne. A sera
Col suo baston, la soma in su le spalle,
Scendeva curvo, a salti, nella valle
Vêr la scura casupola dov'era
Un delicato aspetto, una testina
Bionda di fanciullina.

Asterso pria nell'onda il fosco viso,
Deposti i panni impuri, appena osava
Baciar sua figliuoletta e la cullava
Sui ginocchi, beato di un sorriso.
Cercando gìa per la memoria bruna
I canti della cuna,

Eco lontana del tempo felice;
E fole antiche d'empî re, di belle
Regine pie, di mostri, di donzelle
E di fate mirabili cui lice
Trasmutar cenci in porpora e gioielli,
Casupole in castelli.

Qual nei rigidi climi, entro tepente
Casa di ferro e di cristal contesta,
Cresce una imago piccioletta e mesta
Della palma lontana in Orïente;
Tal crescea la bambina, imago frale
Della beltà fatale

Materna. Fea talor meravigliata
Di sue parole insolite la gente;
Talor d'ogni trastullo negligente
Per nova gonnellina screziata,
Come una dama che al volgar s'invola,
Sedea tacita e sola.

Ed ecco parve inaridir, ferita
Da un alito funesto, a poco a poco.
Languiva il dì, la notte iva con fioco
Pianto chiedendo al dolce padre aïta.
Non avea questi lagrima o preghiera,
Ma fede cupa e fiera

Nella Regina del dolor, Maria.
E ruppe un giorno gli argomenti umani,
Strappò di cuna la diletta, i vani
Farmachi sperse; per dirotta via,
Con essa in collo, a discoperta fronte,
Gittossi avido al monte.

II.

Ove, salendo dell'angusta valle,
Balza il sentier del Boglia in su le spalle
Al cielo aperto ed ai supini prati,
Qual vedetta gigante, i rami lati
Ermo faggio spandea sulla ruina
Paurosa. Un'antica Madonnina
Nel tronco inserta di colà vedea
I paeselli giù per la vallea
E, in fondo, il lago verde.

A Lei davante
Quei surse a un tratto, trafelato, ansante;
« Eccola » disse.

Con mani amorose
La fanciulletta nell'erba compose,
E ritto si levò. « Pur questa vuoi?
Vergin clemente, toglila, se puoi! »

Vanì la voce per la immensa pace
Delle cime. Una lieve aura fugace
Gli susurrò « silenzio » dolcemente,
Come se dietro a lei l'Onnipotente
Passasse via sulle devote fronti
A quella folla tacita di monti.
La bambinella gemè di paura;
Colui lo sdegno e la parola dura
Ruppe in fragor di repentino pianto.
Inginocchiossi alla sua vita accanto:

— Giungi le mani, figliuoletta mia,
E prega tu la Vergine Maria. —

Ella stette pensosa, il guardo mise
Nella piccola immagine, sorrise;

— Ave, Maria.
Se fata sei,
Aver da Te vorrei
Un gran castel di argento
Come una stella,
E sentir salutarmi ogni momento:
Regina bella. —

— No, non orar così, bambina mia,
Fata non dir la nostra Madre pia. —

Ella con altro accento ed altro viso
La Signora pregò del paradiso:

— Ave, Maria.
Se madre sei,
Togliti i cenci miei
E comprami una vesta
Di seta e d'oro.
Donami gli astri in giro alla tua testa,
Madonna, o moro. —

— No, non pregar così, dolce bambina,
Non chieder oro a questa Madonnina
Ch'è la Madonna della grama gente.
Son io che t'ho a vestir, triste pezzente;
Pur lavorando al Sole ed alla luna,
Veste di seta non ti acquisto alcuna. —

Ella chinò la testa graziosa
E disse piano, tutta lagrimosa:

— Ave, Maria.
Vorrei la mamma mia. —

Più non aperse labbro, e come a sera
Si discolora nuvola leggera,
Il dilicato viso si fe' bianco.
Solversi parve il corpicino stanco
Nelle braccia del padre; ed ei che intese
Mamma e bambina unite, si prostese,
Per la sua figliuoletta umilemente
Porse grazie alla Vergine possente.

XIV.

LA RONDINE DEGLI SCOGLI.

Fuggon nei rai lucenti
Del Sol le vele e i venti
Sull'onde aperte.
Entro segreta cala
Le verdi acque profonde
Dormon coverte

Di rupi e selve ombrose.
Alte, silenzïose
Rondini volano
Tra gli ermi sassi, calano,
Salgono, girano,
Posan, rivolano.

Ombra lor dona e fidi
Asili e saldi nidi
Lo scoglio mesto.
Povero e muto è il sito,
L'augel povero e muto;
S'aman per questo.

XV.

DRAMMA NOTTURNO.

Dense, veloci passan le nuvole.
Fragor nell'alto; per l'aria immobile
Cala e nel placido lago si bagna
Raminga foglia della montagna.

Fugaci strepiti
Corron le fronde;
Ombre si spandono lievi sull'onde.

Ed ecco fiere
Urla di vento, clamor di rapidi
Flutti da lunge vegnenti, irrompere
Di mille furie,
Le nubi sperdersi,
Mugghiando il lago pien di spavento
Via da ponente sino a levante
Splendere all'alta luna davante,
Tutto una spuma, tutto un argento.

Or ch'ei ti vede, luna serena,
Or che la piena
Tua luce beve, di gioia sfolgora,
Per le sonore prode tripudia,
Onde sovr'onde dai golfi bui
Volve nell'ampio splendor dei rai,
Spume ti slancia,
Via via si placa, susurra, mormora,
Pago si stende, posa e ti guarda,
O malïarda.
Tu ridi e ad altri cieli ten vai.

XVI.

CASLANO.

ALLORA

« Passa quei campi, scendi per la riva »
Cinguettavan la fonte e le cicale:
« Brucia il sol, non si vede anima viva;
« Qui rigid'acqua ed ombra e brezza uguale. »
Ma quando il sentier presi,
Più la garrula fonte non intesi.

Snella fanciulla ritta sulla vasca,
Raccolto in su il guarnel, di quando in quando
Il gelo della polla che vi casca
Col picciol piede ignudo iva tentando.
Il viso dilicato
Era, il guarnel pulito, il piè rosato.

Ella pareva tra le foglie il vento,
Ad un punto dicea, tacea, ridea,
E nel limpido suo riso d'argento
Figliuola del ruscello mi parea;
Parea la farfalletta
Che batte l'ali e tiensi al fiore stretta.

Dicea, tuffando la gamba di latte,
Che più candide son le cittadine.
Delle dame chiedea com'eran fatte,
Se mi piacean le brune o le biondine,
E se ne' fogli miei
Metter potevo il Sole, il rivo e lei;

Se metter vi potevo una carezza.
Il disse piano e si sparse di rose.
La fonte bisbigliava con la brezza,
Taceano le cicale curïose:
Quando chiamarsi udì
La fanciulla dai campi e trasalì.

Le dissi « resta » e per mano la presi:
Tenne pensosa tra le sue la mia.
D'un fior che aveva in testa la richiesi;
Tacque, sorrise, il fior gittommi, via
Si dileguò pei clivi,
E già lontan cantava tra gli ulivi.

Io dentro all'acqua stupido guardavo,
Qual se mi fosse l'anima caduta.
E, come in sogno torbido, pensavo
Che un'ora delle dolci era perduta,
Ch'entrava un'ombra, un gelo
Persin nel lume limpido del cielo,

Che aver è vano e saper è chimera,
Ch'era sì roseo il labbro, il sen sì bianco;
E giù guardavo nell'umida spera
Se il picciol piè vi si vedea pur anco.
L'acqua ridea, ridea;
Uno stolto poeta si vedea.

ADESSO

« Passa quei campi, scendi per la riva »
Cinguettavan la fonte e le cicale:
« Brucia il sol, non si vede anima viva;
Qui rigid'acqua ed ombra e brezza uguale. »
Ma quando il sentier presi
Più la garrula fonte non intesi.

Ginocchioni una donna vi bevea,
Scalza, cenciosa, scarmigliata il crine.
Grossa gerla di fieno accanto avea
Ed un panier di fragolette alpine.
In piè levossi presta,
Salutommi, arrossendo, umile e mesta.

Vidi lo spettro d'un sognato viso,
Udii soave, quale un dì, la voce,
Ma n'era in aere dileguato il riso
Come dal vino quel vapor veloce
Che rompe a galla e suona
E tacito per sempre l'abbandona.

Portato avea dall'alpe il fien pesante.
Era la stalla tuttavia lontana,
E già sul dorso il ritogliea tremante
Al pensier de la suocera inumana
Che forse in suso ancora
Rimandata l'avrebbe allora allora.

Non avea figli, la mamma era morta,
E del marito non disse parola.
I fratei le vietavano la porta,
E le sorelle la lasciavan sola.
Era il tempo de' canti
E del riso per esse, e degli amanti.

Dicea le sue tristezze dolcemente,
Come se avesse ogni desìo perduto.
Mi porse il panierin timidamente,
Partissi quindi senz'altro saluto.
Pian l'acqua si dolea;
Io nè pensar nè movermi sapea.

XVII.

Per l'onde azzurre che in alto brillano
Danzano, spumano,
A capofitto piombai nei vitrei
Gorghi. Affacciarmisi
Ecco dal fondo capelli nivei
E vizzi seni di vecchie Naiadi.
Guàrdanmi attonite,
Tra lor si guardano,
Mute sospirano;
Ed io lor chieggo di quei che amarono
Poeti antichi. Torna negli aridi
Volti alle vecchie un lume languido
Di giovinezza, sùbiti palpiti
Il sen lor gonfiano,
Dolce favellano.

È tutto veneri,
È tutto grazie
L'armonïoso parlar che appresero
Dai prischi amici. Sui labbri memori
Ad ora ad ora vengon decrepite
Voci oblïate dall'aer, dagli uomini.
Quindi sorridemi
La più vicina, mi stringe in braccio.
Mortale brivido!
Era di ghiaccio.

Balzai a galla nel Sol, nel vento.
E, da quel giorno fremon le Naiadi
Contro il poeta che ne pospose
Le grinze sacre,
Le scure case gelide all'acre
Foco, ai bagliori del dì, ai brutali
Venti, agli amplessi, forse, di stupide
Beltà mortali.

XVIII.

L'AGAVE AMERICANA.

Là nelle fulgide
Sale sonore
Ballano. Qui di solitaria lampa
Lume quïeto emana,
È pieno l'aere
D'un'onda languida
Di musica lontana.

Il cor mi trema, ed ecco
Dagli opachi velluti ond'è conteso
L'entrar qua dentro, emergi
Tutta un color di rosa,
Bellissima fanciulla.

Vieni silenzïosa
Traendo via sui morbidi tappeti
Dietro al sottile stel della persona
Tardo ingombro di vesti.
Me, triste larva oscura, o sdegni o ignori;
Guardi i ritratti antichi alle pareti,
Arcane ombre di spegli
Meditabonda esplori.

Mira, sei ben la rosa
Nel primo uscir del calice diviso,
Che con timido riso
Languidamente nega
Al Sole e d'ora in ora gli abbandona
Ogni tesor della beltade ascosa;
Mira, sei ben la rosa.
Ed or, sia che mi sdegni o che m'ignori,
Odi, non è la rosa
Regina, no, dei fiori.

Da immane scoglio della mia montagna
Erompe un'agave.
Mormora in alto il bosco,
Strepita il lago al basso;
Triste, in silenzio,
Ella spiega il pallor delle ricurve
Foglie sull'ermo sasso.

Fuggono le stagioni
Senza frutto nè fior per la straniera.
Quando vien Primavera
Ride il bosco felice
Di lei, ridono l'erbe
Tremole per lo scoglio, i fiorellini.
Primavera le dice:
« Perchè non ami? Io passo. »

Triste, in silenzio,
Ella spiega il pallor delle ricurve
Foglie sull'ermo sasso.

Fluiscon gli anni tardi,
E l'agave si china
All'onda che ne attende la ruina.
Ma tempestosi un giorno
Dalle radici ascendono,
Traboccan per le foglie ampie, possenti,
Come una foga indomita
Li porta, i flutti dell'amore ardenti.

Dall'ebbro cor dell'agave,
Com'albero di nave, irrompe un fiore;
Susurran l'erbe attonite,
Stupisce il bosco del non suo fulgore.
La nobil pianta all'italo
Ciel nelle pompe americane aspira;
Sul solitario scoglio
Indi beata si reclina e spira.

Rosa, non mai
Splendere, amar, morir così saprai!

XIX.

Vorrei sull'ardua guglia esser sepolto
Dove l'ultima luce a sera muor,
Piede insolente non sentir sul volto,
Inutil pianto non sentir sul cor.

La bella rupe mia sarebbe fiera
Il suo morto poeta di portar,
E mi vorrebbe ad ogni primavera
Di mille fior selvaggi incoronar.

Là verrebbe a cercarmi la tempesta,
Fedele amante; e con il vento e il tuon
Mi ruggirebbe a cerchio della testa
Del dolor suo la barbara canzon.

Ma voi, signora pia, se navigando
Veniste mai per questo lago un dì,
Direste, forse un poco sospirando:
« Fu sempre nelle nuvole così. »

XX.

A SERA.

LE CAMPANE DI ORIA

Ad occidente il ciel si discolora,
Vien l'ora — delle tenebre.
Dagli spiriti mali,
Signor, guarda i mortali!
Oriamo.

LE CAMPANE DI OSTENO

Pur noi, sull'onde
Moviam da queste solitarie sponde,
Voci profonde.
Dagli spiriti mali,
Signor, guarda i mortali!
Oriamo.

LE CAMPANE DI PURIA

Pur noi remote ed alte
Fra le buie montagne
Odi, Signore.

Dagli spiriti mali
Guarda i mortali!
Oriamo.

ECHI DELLE VALLI

Oriamo.

TUTTE LE CAMPANE

Il lume nasce e muore;
Che riman dei tramonti e delle aurore?
Tutto, Signore,
Tranne l'eterno, al mondo
È vano.

ECHI DELLE VALLI

È vano.

TUTTE LE CAMPANE

Oriamo, oriamo in pianto,
Dall'alto e dal profondo,
Pei morti e pei viventi,
Per tanta colpa occulta e dolor tanto.
Pietà, Signore!
Tutto il dolore
Che non Ti prega,
Tutto l'errore
Che Ti diniega,
Tutto l'amore
Che a Te non piega,
Perdona, o Santo.

ECHI DELLE VALLI

O Santo.

TUTTE LE CAMPANE

Oriam per i dormenti
Del cimitero,
Che dicon rei, che dicono innocenti,
E Tu, Mistero,
Solo Tu sai.

ECHI DELLE VALLI

Solo Tu sai.

TUTTE LE CAMPANE

Oriam per il profondo
Soffrir del mondo
Che tutto vive e sente,
Ama, dolora,
Giudizio arcano dell'Onnipotente.
Sia pace al monte, all'onda.
Al bronzo ancora
Sia pace.

ECHI DELLE VALLI

Pace.

L' ONDA DEL LAGO

Dorme la sponda
Che m'innamora?

Con rotta lena
Mia lunga pena
Le piango omai.
Sì, dorme, tace.
Solo un accento,
Solo un lamento,
Solo un sospiro
Ancora, un bacio!
Silenzio, pace.
Le stelle ridono
Vaghe del nitido
Speglio sereno;
Mi trema e palpita Vespero in seno.
Silenzio, pace.
Solo un accento,
Solo un lamento,
Solo un sospiro,
Un bacio.

LA CASCATA DI RESCIA

Quest'onda non ha pace,
Quest'onda mai non tace,
Ognor trabocca e piomba
E senza fine romba
Sulle deserte prode.
Il lago posa ed ode;
Odono i monti bui;
Ogni quïete gode
Del mio remoto pianto.

XXI.

NOVISSIMA VERBA.

I.

Aprite al Sole, aprite
Ogni finestra. L'onda
Tace nello splendore
Meridïano, in fronda
Foglia non trema e lieve
Dell'olea il mite odore
Va errando. Al Sole aprite;
Sull'aereo Legnon cadde la neve,
Autunno muore.

II.

In te che langue mai,
Anima frale? Qual funereo gelo
Presenti? Arde il tuo cielo
Tuttor, nè sai
Se al verno giungerai.
Quale viltà ti accora?

Questa fragranza tenera mi accora
E il moribondo riso
Della povera valle in che mi affiso,
Perch'io men parto e se ne parte il verso.
Un'ora sola, un'ora
Mi consenti per essa, o voce austera,
Che il non mutabil segno
Memori al mio non renitente ingegno.
Sino all'estrema sera
Non sai ch'è tuo? Non sai
Che questa valle amai
Prima d'udirti? Un'ora
Serena, un canto ancora!

III.

« A me! » dice un sentier: « vieni, lo stolto
Senno che gli anni addensano, dal core
Scoti. Ritrova, te li serbo, i palpiti
Della divina giovinezza. Vieni
Di verde in verde, come un dì, vagando;
Inseguimi pe' boschi, ove a vicenda
Mi celo e scopro come trepid'ala,
Come proterva bella. A che l'austera
Voce ti guida? Non l'udivi al tempo
Miglior. D'accesa fantasia procede
Forse o d'orgoglio. Vieni meco al Sasso
Degli allori, poeta. Ove li cerchi?

Simili a questi non li avrai dal mondo,
Che d'uno in altro capo li trasmuta,
Vacui della fragranza intima e pregni
D'invidie. Son lassù. Pieno di sole
È il luogo, di silenzio e di ciclami. »

IV.

Il lago dice: non verrai?

Vi scendo.

Esci della recondita quïete,
Sottil mia barca. Nella luce immensa
Com'ebbra oscilli e in questa parte e in quella
Pieghi: ambo l'ale poi distendi e voli.
Va, sfiora l'acque tacite; nell'alto
Il pugno mio ti slancia.

Il tetto umìle,
Dell'orto il breve riso ed il cipresso
Meditabondo scemano da poppa
Rapidamente; tutta si dispiega
La verde costa, n'esce ogni paese,
Ogni casa; da tergo alle montagne
Escon altre montagne.

Ora sull'ampio
Speglio, qual foglia fral, posa, o barchetta.
Mentre furtivo e blando si trastulla
Teco il lago amoroso e senza un alito
Di vento via ti mena e senza un'onda,
Immemore di te seggo e contemplo.

V.

Adolescente ardito, un dì giurai
A questa oscura valle aggiunger fama.
Or che l'audace confidar, la forte
Gioventù van cedendo all'implacato
Vero ed agli anni amari, a lei si dona
Pien di accorata tenerezza il verso
Inglorïoso. Tal se per l'amica
Sfidò l'amante il mondo e la fortuna,
Da cruda prepotenza irriso e vinto
Sul sen fedele piegasi, nè alcuno
Amor somiglia quell'amor supremo.

VI.

O dolce valle, solvermi vorrei.
In te vorrei placar l'irrequïeto
Cor non mai pago; in te vorrei la polve
Ringiovanir che più non sente aprile.

E mi parrebbe d'amorose braccia
Goder la stretta, infondermi a più forte
Vita. Ove amante libera e possente
Prodighi al Sole, delirando, folti
Arbusti, edere pazze e rovi e fiori,
Esulterebbe in te l'inculto ingegno
Che all'opra inetto e di terrene cure
Schivo ad altera visïone intende
Per indomito istinto. Ei pur, solingo,
Selvaggia prole di fantasmi crea,
Foschi viluppi di follie, lo strano
Splendor del verso. E me affatica, o lago,
Qual te vicenda di torpori eterna
E di subite febbri onde il segreto
Han le nuvole forse, han forse i venti.
Se agli acri studi onde la terra ferve,
Degni di gloria o di pietà o di amaro
Riso, non nacqui; se ineguale il verso
Alla superba idea che lo governa
Trabocca vinto sulla via, vorrei
Commisto, o lago, all'onda tua sonora
Poetar quando al tuon che d'eco in eco
Si volve per la livida corona
Delle sinistre tue montagne, torvo
Sorgi sferzando i liti e gli rispondi,
A lione lion. In fiero gioco
Non mi rapisti mai fra le tue spume?
Mai sovra me la mostruosa chioma
Non agitasti e palpitante al Sole
Non mi rendesti nel fragor d'un riso?

VII.

Qual sovrumano spirto abiti l'onda
Mobile, i boschi, le pensose cime,
Non so. Ben vive e m'ama; e non potria
Questa gioia superba, insin ch'io spiri,
Tormi di folli nè di savi un volgo
Che tant'ombre persegue e tanto ignora.
Corser vent'anni da che prima intesi
La occulta voce sua. Veggo il selvaggio
Luogo. Cadeva il sol, pe' fiammeggianti
Boschi sublimi urlava il vento, ai piedi
Mi ruïnavan le pendici ombrose;
Senza pensier guardavo i monti e l'acque.
Qual se altera beltà di giovinetto
Amator negligente un dì gli fermi
Inatteso il fulgor delle profonde
Pupille in viso e tacita gli chiegga:
Con l'anima? Per sempre? — in me repente
Dalle cose all'ingiro immote e morte
Tale una offerta entrò, tutto mi corse
Il soffio d'un Vivente, una dolcezza
Paurosa e buia.
Rado a me si dona
L'ignoto spirto. Petto ama pacato,
Silenzïoso cor ed ogni varco
Dell'intelletto in aspettando aperto,
Come sull'alba s'aprono finestre

Verso Orïente. Presso agli archi argentei
Delle cascate in grembo al verde ascose,
Per maestà di solitarie altezze,
Nei golfi pieni d'echi ove al meriggio
Questa barchetta oscurasi nell'ombra
Odorata di boschi, egli m'invade.
Perchè dirmi non sa se al doloroso
Carcere delle cose onnipotente
Soffio l'infuse il primo dì o se cadde
Qua da perduti cieli? E i sovrumani
Affanni, lo splendor della immortale
Speme perchè non sa narrar, l'acceso
Desio che a me lo porta? Ogni fil d'erba,
Ogni fronda in quel punto ed ogni flutto
Mi freme incontro, vorria dìr, non vale;
E per l'anima mia passa una fiamma
Che mia non è.

Riprendi, o barca, il volo;
Al caprifico dello scoglio!

VIII.

Il freddo
Alito sento dei valloni ombrosi
Di Bisgnago, ed a piè della romita
Cappelletta che porgesi da un masso
Proteso al Sole tra un vallone e l'altro,

Scivolo. Appare il mio segreto asilo,
L'acque scure, la rupe, il caprifico.
« Pace! » sclamano i remi. Eco risponde:
« Pace. »

IX.

Sei tu, dolcezza mia?
Ch'io stringa
L'anima in te, dentro al tuo regno il mondo?
Nol chieder, no, non chiedermi il futuro!
Del passato che fu? Tante felici
Ore ove son? Ne le riporta il Sole,
Ne le rendon quest'acque inesplorate
Ove ogni cosa morta si profonda?
Nol chieder, no, non chiedermi il futuro;
Inebbriami, se il puoi! Quest'ora è tua.

X.

Quando, in quell'orgia, più frequente il vino
Rifiorisce nei calici e una scura
Follia possiede i cor; quando le occulte
Brame si fanno a lampeggiar dementi
Per ogni volto; quando all'ebbre donne
Nel crin turbato e sovra il seno ansante
Spira la rosa casta, ecco dell'alba

Irrompe il soffio, agita i lumi e porta
Un uguale fragor di passi e d'armi
Ch'empie la via di sotto. Alcun si leva
Allor tra i convitati e vi discende,
Tacito a schiera tacita s'aggiunge,
Va, dietro una bandiera, ove si muore
Per lei.

Così, la voluttà rompendo
Di questo cieco amor, mi levo e parto.

XI.

Fra gli uomini, poeta! Un giorno avrai
Pace a tua posta, e i freddi, prepotenti
Amor della natura intorno e dentro
Al muto cor. Fra gli uomini! Se voce
Da lor ti giunga che la Musa è morta,
Non trepidar per l'adorata amica,
È una follia de' savi. Il vecchio mondo
Va come ieri. Fervon le fabrili
Opre lodate; ogni materia indaga,
Chiuse l'ale, il pensier; mano prudente
Di padri spegne la furtiva lampa
Cui vanno i figli poetando; quale
Fanciul che tragga l'aquilone alato,
Mota così calpesta e polve ingoia
L'artefice del verso, alle sublimi

Nuvole intento; ne sorride il volgo.
Sorridano, ma i cor delle pensose
Lor donne abbiamo e della prole ardente.
E quando parte un re del canto, anch'essi
Ignudo il capo, a piedi, una mugghiante
Folla travolve dietro all'alta bara
Stupidi, muti come a Roma i vinti
Nel trionfo incompreso.

Ignobil volgo
Non regna solo. Molte anime altere,
Molti virili cor, primi di fronte
Alle cose nemiche, alla fortuna,
All'inseguito Ver sovra ogni umana
Via, ne le tregue trepide, al poeta
Chieggono penne d'aquila o colomba
Per riposar ne' cieli.

Non è morta
La Musa, no. Per gioco e per disdegno
Il peplo a noi commesso, in veste oscura
Tenta l'asil de' sapïenti, un guardo
Vi gitta dall'entrata ed una vampa
Che l'intelletto ne scompiglia; freme
Qua e là pel Foro ed i giudìci turba;
Scivola in Parlamento, un estro infigge
Sino alle cifre. A noi la vita or langue,
A noi di vacua porpora custodi,
Che più non serba delle rosee membra

Tepor nè olezzo. D'altra età fantasmi
Ne crede il mondo, cui pomposamente
D'essa impediti ci scopriam; ne guarda
Curïoso, ne tocca, ne abbandona.
Ma de' stolti nemici e degli alunni
Tristi ridendo, tornerà la Dea.

Fra gli uomini! Al fragor d'una lontana
Battaglia vo per tenebre deserte,
Pensoso, in arme. Ove si pugna, un posto
Serbato m'è. Per ogni altera fede
Che più dal fango imperioso affranca,
Per ogni forte amor, per ogni sdegno
Che si accendon da lei, sòldato! avanti!

POESIA DISPERSA

I.

LA LEGGITRICE.

Entro picciol volume ella leggea.
Oro nè avorio il libro non avea;
Aveva i sogni dell'amor gentile,
Pitture del novembre e dell'aprile,
Disegni di gagliarda fantasia,
Alterno il riso e la malinconia.
Illuminavan le pensate carte
Fulgor d'ingegno ed equa luce d'arte.

Ella leggea una pagina dov'era
Molle tepor di nova primavera,
Le nubi addormentate, l'aria cheta,
Gli augei migranti, in alto, ed il poeta.
In quei sogni perduta, in quel riposo,
Lo sguardo sollevò fiso, pensoso;
Dalla man semichiusa e negligente
Uscì supino il libro lentamente.

Desiò, desiò l'aperto cielo,
A dissetar di vita il petto anelo,
A sprigionar lo spirto impazïente
Di anguste mura e di più angusta gente,

A intender Dio su le montagne e i mari
Meglio che a piè dei mal pregati altari,
A veder se oltre i nuvoli ove immerso
Si dilungava ad ali tese il verso,
Fosse il paese di un ignoto amore
In cui si posa e non si strugge il core.

II.

IN SAN MARCO DI VENEZIA.

Freddo è qual te il mio spirto, o cattedrale.
I tuoi mosaici misti d'ombra e d'oro
Somigliano i fantasmi ch'io lavoro
Del core nel silenzio sepolcrale,

Dove l'amor tace sepolto, quale
Il tuo di gemme inutile Tesoro.
All'Ideal che spero, al Dio che adoro
V'arde sola una lampada immortale.

Talora per la tua porta che geme
Entran lume di cielo, odor di mare,
Qualche figura taciturna e mesta;

Ed anche in me, talora, entrano insieme
Un folle ardor vitale che dispare,
Un dolce viso tenero che resta.

III.

LA TUA NUOVA CASA.

ALLA CONTESSA L. P. V.

Ell'ha fronte severa;
Sotto le antiche travi,
Nelle sonore sale,
Sovra le larghe scale,
Albergano echi gravi;
Ma come a primavera
Si allegran di felici
Nidi le sue cornici,
Ad ogni santo amore
Per che si rinnovella
Della famiglia il fiore,
Ringiovanisce anch'ella.

Oggi tutta sorride,
Fanciulla vereconda,
Alla tua testa bionda;
Sorride e tace. Ancora
Della nova dimora
Le vie timida esplori,
I familiar susurri,

Le occulte voci ignori
Del domestico sito,
E pendi ai suoni incerta;
Ti sta nel cor ferito
La stanza tua deserta.

Presto il turbin dilegua
Di questi giorni. Quando
Esso venga quetando
E alfin silenzio segua,
Su leggiadro ricamo
China nei miti rai
Della velata lampa,
Talor la sera udrai
Dalle pareti oscure,
Dalle vecchie pitture,
Dal rombo della vampa
Festosa, d'ogni parte
Sommesso susurrarte:

« Son la tua casa, t'amo.
« So l'ombra graziosa
« Delle tue forme brevi,
« La voce peritosa,
« Il suon dei passi lievi.
« Le tue preghiere ascolto;
« Perchè nascondi il volto?
« Son la tua casa, t'amo.
« E tu la nova casa

« Rïama. Nella stanza
« Nuzïal è rimasa
« Un'ombra, una fragranza
« D'altri dì, d'altri amori
« Pari al tuo, d'altri cori
« Pari al tuo, giovinetta.
« Sempre fui lor diletta;
« A me sola del timido
« Pensier, della nascosa
« Preghiera, della gioia
« Umile, del dolore
« Sempre quei cor fidarono
« Il verecondo fiore.

« Tale di me ti prenda
« Dolcezza pia. Se andrai
« Lontana, pensa a me!
« Pensa a me se ti offenda
« Gel di cielo inclemente,
« Di sconosciuta gente;
« Se altro sito più rida
« Della tua casa fida,
« Pensa a me, pensa a me! »

Sul negletto ricamo
Lenta la mano, udrai
Così parlarti, e pieno
Di tenerezza il seno,

Immaginando andrai
Anni ed anni da queste
Pareti in cui t'affisi
Giammai giammai divisi;
Al trepido pensiero
Innante ti vedrai
Avvolte di mistero
Soavi ore felici,
Onde sospiri e dici:
« Sei la mia casa: t'amo. »

IV.

SCONFORTO.

Dei boschi nel mistero,
Lontan da ogni sentiero,
Portar soglio il pensiero
Ferito a morte. Spento
In me l'ingegno io sento,
Sento caduta insieme
La giovanil mia speme.
Penso: perdute l'ali,
Or con gli altri mortali
Mi convien mover passo.
Mi assido a terra lasso
Perchè non so la via,
Nè apprenderla desia
La triste anima mia.
Una brama infinita
Della seconda vita
Mi assale. Allor, pensando
Qual servo inutil fui
Quaggiù, mi raccomando
Pien di dolore a Lui
Che trar del nulla volle
Un'anima sì folle.

Pur, se fragranza pia
Mi vien da un fior, sovente
La stolta fantasia
Non so che amor vi sente,
Che tacito compianto;
Onde, con gli occhi in pianto,
Io, come so, rispondo
Al fiore verecondo:
Sul calice amoroso
Le giunte labbra poso.
Una dolcezza cara,
Una profonda pace
M'entra nel cor; l'amara
Malinconia si tace.

V.

IL CANTO DELLA RICAMATRICE.

Suonar sento il tocco lontano lontano,
La mia lucernina già fumiga e muor.
Ti affretta, sospingi, sollecita mano,
Sul vago disegno i lenti color.

Intanto in segreto ricama il mio cuore
La tela non tocca del buio avvenir.
Color di allegrezza, color di dolore
Vi corrono alterni, mi fan trasalir.

Al par d'un augello son sola, soletta,
Dell'ago, dei fiori, dei canti godrò;
Un nido odorato sarà la stanzetta,
Sorella e regina nel nido sarò.

E se la superba mi chiaman, se invano
Mi allettan le folli compagne all'amor...
Ricama, ricama, sollecita mano,
Ricama, ricama, mio timido cuor.

VI.

SOPRA UN VENTAGLIO.

Mia signorina, vuol vento? Ebbene,
Da me poeta vento Ell'avrà.
Eccole un verso, vento che viene,
Eccole un nome, vento che va.

VII.

DA ENRICO HEINE.

Ho pianto in sogno, ho pianto;
Giacevi ne l'avel.
Balzai dal sonno; il pianto
Spandeami a' cigli un vel.

Ho pianto in sogno, ho pianto;
Ero tradito e sol.
Balzai dal sonno e tanto
Piansi di amaro duol.

Ho pianto in sogno, ho pianto;
M'eri fedele ancor.
Balzai dal sonno; il pianto
Pioveami a fiumi ognor.

VIII.

PROFUMO.

O vapor chiuso ne 'l cristallo e l'oro,
In te, pensoso, bui misteri odoro.
V'è una voce che all'anima sospira:
Ama, levati al ciel, sogna, delira.
V'è una fiamma che serpe in ogni vena,
Febbre di scura voluttà terrena.
La nota arcana v'è d'un canto muto;
V'è l'aura delle perle e del velluto
E delle mani bianche ingioiellate;
V'è un sogno, una malìa d'aeree fate.
V'è un civettar di damerini e dame;
V'è la traccia insolente d'una infame.
Un'ombra v'è, una mesta ricordanza
Di passate dolcezze, una speranza
Senza nome, un sospiro ed un sorriso.
E v'è lo spirto d'ogni fiore ucciso.
Io, dicon, fui la rosa, io la innocente
Vïola, io il timo ed io la dolce olente
Mandevilla; uno il vaso, una la sorte.
È la vita qui dentro ed è la morte.
E tu, amor mio, tu pur vi sei, mistero,
Fragranza che mi spiri nel pensiero,
O Poesia, che penetri splendente
E morte e vita e cielo e fango e mente!
Folle, io ten traggo, ed in foggiar mi accoro
Per te altra fiala di cristallo e d'oro.

IX.

A Emilio Valle
in morte della figlia Emilia Valle Cengia.

Se timida era sì la tua diletta
E fedel come un'édera e amorosa,
Perchè mai se n'andò sola soletta,
Nè ritorna dall'ombra paurosa?

Non lo sai? La chiamavano; è già tanto!
Ed Ella rispondea: « deh, non ancora!
Or son qui sola di mio padre a canto,
Nella scura sua casa io son l'aurora.

Non ancora! V'è un cor virile, ardente
Che m'ha vinto, e se perdemi si frange.
Non ancor! V'è una gracile innocente
Che vuol meco venir, mi abbraccia e piange.

V'è nel mio grembo ascoso un altro core
Che palpita e domanda avido il sole;
V'è chi vorrà il mio latte ed il mio amore;
Le prime io ne vorrei dolci parole.

Son sì giovane ancor, son sì felice!
Muta, o Signor, l'impero che m'uccide.
La figliuoletta mia ti benedice
Di sera, di mattina, e ti sorride. »

Ma chi le uscìa dal grembo lagrimando
Le susurrava un detto e dileguava.
Ell'andò muta, col suo viso blando,
Al buio Iddio geloso che l'amava.

X.

MONTANINA.

(PER MUSICA)

Scende al pian la montanina,
Va pel ciel la sua canzon;
L'ombra incontro le cammina,
Piange il vento pei burron.

Ella vien cantando il riso,
Le dolcezze dell'amor;
E miseria mostra in viso,
Mostra l'improbo lavor.

Mai per lei, o Sole, un'ora
Non avesti di piacer!
L'ombra nera la divora;
Tace triste sul sentier.

XI.

ALLA MUSA.

O fuoco, o pianto
Mio d'una volta,
Possente e cara
Beltà che in mente,
Fanciullo ardente,
Mi suscitai,
Or dall'amara
China degli anni
A te mi rendo.
Sublime vero
Del mio pensiero,
Non ha che inganni
Il mondo intero;
A te riascendo.

Non ha che guai
Il mondo basso,
Non ha, lo sai,
Quel che sperai;
Ferito, lasso,
A te mi apprendo.

La testa grave
Nel tuo soave
Seno riposo,
Sull'amoroso
Cor che ristora
Piango felice,

Sento la bocca
Tua che mi tocca,
Sento la tenera
Voce che dice:
« Ancora, ancora! »

XII.

DOPO LA VENDEMMIA.

Passata è la vendemmia,
E dorme il sol su i colli
Deserti. Da un pendìo
Triste di rance viti
Io guardo gl'infiniti
Piani dell'orïente;
Di non vedute rote
E di voci remote
Ascolto un mormorio
Salir questi silenzî.

I dolci dì vaniti
Sentendo, l'imminente
Dicembre e d'ogni foco
Vôto il mio petto, « anch'io »
Dico, « piangenti viti,
Al piacer della gente
Ho dato il frutto mio,
Quel che pensai, che vissi,
Che amai, che piansi e scrissi.
Tra il vostro umile duolo
Or seggo freddo e solo.

Ci è sopra il verno. Ignude,
Di fioco Sol vivrete

Sulle gelate crete
Voi, grame. Ai rai cadenti
De' sogni miei fuggenti
Il torpido pensiero
Io scalderò, ma invano
Perchè mi scora il vero
E già mi par lontano
Anni ed anni infiniti
Quel che pensai, che vissi,
Che amai, che piansi e scrissi.
I suon del mondo vano,
I premî un tempo ambiti
Degni mi son d'oblìo.
È dato il nostro fiore,
Il nostro verde muore;
Viti piangenti, addio. »

Alla dorata china
Parlo così ed il sole
Dorme sulla collina,
Un'onda di lontane
Squille meridïane
A i clivi ermi si frange.
Taccion le viti nobili;
Ma l'erba vanitosa
Che a lor dimesse fronde
Gli steli suoi confonde,
Mi dice: « non si piange,
Signore; si riposa. »

XIII.

NOTTE INDIANA.

IMITAZIONE DALL'HARIVANSA.

Diletta, di vapori
La luna, ecco, si vela,
Varca da nube a nube,
Ora consente or cela
I pallidi fulgori,
Simile al viso tuo quando vi piove
La effusa copia delle dense chiome

Lampeggia il ciel siccome
Lampeggian gli ori tuoi; nube sonora
Alberi ed erbe irrora
Di lieve nembo. Sotto negro cielo
Fanno di sè le gru candida riga,
Gl'irrequïeti stagni
Di foglie il vento ingombra,
La vaga iride pingesi
Tra il fioco lume de la luna e l'ombra.

Godon della tempesta
I pavoni, schiamazzano ed a schiêre
L'ampia coda spiegando,
Van, quasi a danza, il corpo dondolando.
Qual dentro dalle altere
Logge de' gran palagi che inargenta
Il redivivo lume,
Tronfio passeggia e ostenta
La pompa delle piume;
Qual da fronzuta pianta
Agitata e grondante,
Tardo, con trepid'ala,
All'ima erba si cala.

Tace la piova; molle aura si move
Tutta impregnata di sandalo e fiori;
Fresca aleggia e soave,
Le membra ne ristora
Delle dolci fatiche e spira nove
Fiamme ai languenti amori.
Senza quest'odorato alito fòra
Triste l'autunno e grave.
Traggon da lunge i cigni alla fiumana
Che per li piani immensi
Trabocca e si lontana;
Traggono cigni e gru, traggono aironi
A larghi stormi e densi.

E ritragge la luna un'altra volta

Dietro a buie caligini la faccia,
Qual fior di loto nero. L'atra vôlta
Del ciel somiglia, o cara, la minaccia
D'un procelloso e fondo
Lago su noi sospeso.
Come un signor possente
Urta domi su indomiti elefanti,
Il vento urta furente,
L'une su l'altre, nuvole mugghianti.

Allor m'è grato autunno
Che lampi e tuoni adduce onde gli sposi
Balzan con alto tremito dal sonno
E cercan paürosi
Tepido asilo l'un dell'altro in seno.
Pur m'è spiacente, giovinetta amica,
Che ne rifiuti il bel viso sereno
La dolce luna, antica
Face del mondo. Se tra nube e nube
Fulgida appar, le batte incontro il core
Pien di pungente amore,
Come a diletto pellegrin che rieda
Di paese lontano;
Pensa l'amante solitaria: « ei viene ».
Ma i rai voluttüosi ardon le vene
A lei, se attende invano.

XIV.

IN MORTE
DI
EUGENIA GABRIELI.

— Qui dove poso, immerso
Ne i libri e i sogni miei,
Voce, che vuoi? Chi sei?

— Son ombra e chiedo un verso.
Fui bella e cara, ed era
Sì presta la mia sera!
Soave primavera
Mi arrise e mi disparve.
O creator di larve,
Son ombra e chiedo un verso.

— Sotterra che ne fai
O poveretta, mai?
La tua domanda è strana.

— Ecco, ne fo un'arcana
Semente, una radice,
Un verde stelo, un fiore
Che al dolce maggio dice
Il mio sospiro, e muore.

XV.

IDILLIO COSACCO.

— Dimmi, fanciulla; dove dormiremo? —
— Là, sotto quell'abete, in mezzo al prato. —
— Su qual guanciale, dimmi, poseremo? —
— Saranno l'erbe il letto delicato. —
— Fanciulla, e ricoprirci, come mai? —
— Dell'alta notte con l'oscuro manto. —
— E chi ci desta al novo giorno, il sai? —
— Degli augellini vispi il gaio canto. —
— Allor, lavarci, in qual sorgente pura? —
— Ah tu nella rugiada ed io nel pianto.

XVI.

AD

ANGELINA LAMPERTICO

Poi che vanîr le lacrime
Infantili ed il riso
Dal tuo grand'occhio nero,
Vi surse un'ombra
Di attonito pensiero.
Te sentivi e le cose
Venir mutando viso
Con gli anni lenti, ascose
Voci soavi
Spirar dalla Natura,
E stringerti più austero
Il non compreso impero
Dei pensosi parenti,
Qual se un ignoto Forte
Fremesse a le tue porte.
Così ne le prudenti
Ombre crescevi, giovinetta palma,
Ignorando il recondito fulgore
Del tuo venturo fiore.

Talor dai meditati
Volumi onde la imago
Ti tralucea d'un vago
Avvenir, o dal cembalo
Dove l'assidua mano
Apriati un mondo arcano,
Sorgevi palpitante.
Udir pensavi un lieve
Tocco ad occulta porta,
Vederti avante
Col dito a' labbri sorridenti, immoto,
Quel Forte ignoto.

Ed ecco, un dì, l'occulta
Porta si schiuse; apparve
Grave negli atti e cauta
Una velata forma in sulla soglia.
Come tenera foglia
Al suo mattin, tremavi
Fra timidezza e voglia.
Allor, qual polla che del marmo fuore
Subita brilli e spanda perle in cielo,
Ti saettò dal velo
Di quell'ospite un riso;
Egli era Amore.

E Amor negli anni rapidi
Teco verrà. Sembiante
Muterà teco. Bello non l'avrai

Veduto mai
Sì come al lume del tuo dì cadente,
Quando tranquillo, austero
Discepolo del vero,
Ti reggerà; e tu, cinta
Delle sue braccia forti,
Ripensando le corse ore serene
E la infinita spene
Che nell'anima porti,
Del gel presente e de' fuggenti rai
Sorriderai.

XVII.

IL PELLEGRINO DEL MARE IGNOTO (1).

Balzò pria dell'aurora
Dall'alto sonno. Ancora
Dormia, sorridea, effusa
Voluttüosamente
Sulle coltri odorose,
L'amica sua fidente;

E una selva di rose
Alle aperte finestre circonfusa,
Nel buio dicea piano:
« Ove, ove vai? » Rispose
Quegli alle rose:
« Lontano. »

« Ah se la nivea luna
T'illuminasse ad una
Il viso dell'amante
Dolce nel sonno, il bianco
Letto, noi rose e l'ora
In fuga sul quadrante,

(1) Pubblicata per le nozze di Domenico Lampertico ed Elisa Piovene.

Reclinerèsti il fianco
Nelle delizie tue sino all'aurora.
Qual subito desio
Ti punge mai? » Rispose
Quegli alle rose:
« Addio.

L'amante è senza core,
Il letto è senz'amore,
E il riso vostro è stolto.
Testè, fra le tenzoni
Di scure visïoni,
Mi folgorò sul volto

Sopito un altro cielo,
Che mi risplende ancor nel petto anelo;
E l'ora che ruina,
Sonora, sul quadrante,
Sclama ogni istante:
Cammina! »

Corse per monti e piani,
Per valli e boschi arcani
Sin che udì fragor d'onde;
E divampò la luna
Fuor da un mugghiante mare.
Genti meditabonde

Sedeano a contemplare
Dalle arene il mister dell'acqua bruna.

Sin là ove in mar si cela
La costellata spera,
Barca non era
Nè vela,

Ma voci alte di venti.
E le attonite genti
Diceano: « Per la notte
Cieca, per vie dirotte,
Abbiam cercato invano
Con freddo, alacre ingegno,

Lume, parola o segno
Che Dio ne mostri e n'apra il fato umano.
Non gli ha, non gli ha la terra;
E d'ogni parte il nero
Pelago fiero
Ne serra.

A che le pazïenti
Vigilie, a che gli stenti
Della via lunga e dura?
Chi l'ampio flutto varca
Senz'ala e senza barca?
Se sta fra la paura

Di quest'oceano forte
Il mister della vita e della morte,
Guai a noi folli, guai! »
Ugual tuonava l'onda
Sovra la sponda:
Guai! Guai!

Il pellegrino, umìle,
Orò: « Signore, io, vile
Fango di amarti ardito,
So che oltre il mar Tu splendi,
Re della luce, e attendi
Chi vien da questo sito;

So che nel Tuo governo
Alto è il veder ed è l'amore eterno;
Che a Te lo spirto anela;
Che mi darai varcare
Senz'ala il mare
Nè vela! »

L'acqua salì, lo avvolse,
In alto lo raccolse.
Quale sereno infante
Dentro un'argentea cuna,
Sul flutto scintillante
Lo vide andar la luna

Lontano e dileguare
Tra le stelle azzurrine a fior del mare,
Colà ove l'alta brama
Dio gli consola e accende,
Ove comprende
Ed ama.

XVIII.

DAL TEDESCO DI SOFIA MOLESCHOTT

ELSA

RICORDI DI UNA MADRE.

Testè fra l'ansie, i palpiti, un mistero
Santo di gioia agli occhi miei si aperse,
Un picciol roseo Ben mi si scoverse
Qual già sognai nel trepido pensiero.

E si confonde il sogno mio col Vero
Mirabilmente sì che, come immerse
Ancor nel vano immaginar, le perse
Pupille il Ver non san vedere intero.

Ebbra d'amor, delizïosamente
Vita, o figlia, a te dono e da te prendo,
Una malia di fate è nella stanza.

Così a vicenda ne culliamo, intente
L'una nell'altra; e, presso a noi, tacendo,
Celesti dì ricama la speranza.

XIX.

A MIA FIGLIA GINA

nel giorno delle sue nozze.

Pria che tu fossi nel cuor ti pensai.
Talor, pregando, dal cielo profondo,
O dolce anima, a me t'invocai,
Alla mia casa, nell'ombre del mondo.
Ti dissi i miei sogni, ti dissi i guai,
Pria che tu fossi nel cuore t'amai.

E pria che in terra nel ciel tu nascevi
Di quel mio pensiero, a lui somigliante.
Com'egli salì così discendevi
Tenera, pura, credente, sperante.
Di poësia nello sguardo lucevi,
I miei fantasmi nell'anima avevi

E un lume innocente, un riso, un sereno
Del cielo profondo, un senso di Dio,
Miti pietà d'ogni fallo terreno,
Santi pensieri che in cor non ebb'io,
E la fedel tenerezza che a pieno
Svelar tu non sai nè chiudere in seno.

Benedicendoti nella mia mente
Per te, dolce anima, chiesi al Signore
L'amor più sacro, soave, potente.
Pria ch'egli fosse, tremando nel core
Ma grato ed umile segretamente
A lui t'ho donata nella mia mente.

XX.

A

DON GIUSEPPE FOGAZZARO

ACCOMPAGNANDOGLI

A NOME DE' SUOI FAMILIARI

IL DONO DI UN INGINOCCHIATOIO

PER IL SUO

GIUBILEO SACERDOTALE.

Quando il tuo dolce spirito profondo
Qui abbandonato in Dio prega e sospira,
Ricordati quest'anime che il mondo
Contende a Lui onde ciascuna spira.

Chiedi per noi l'amor, chiedi la pace
Che dal cor sulla fronte ti riluce,
Chiedi letizia se a Cui parli piace,
Chiedi dolore se ove vai conduce.

XXI.

PER ALBO

ACCANTO A VERSI INEDITI DI GIACOMO ZANELLA.

O voce cara che dal buio ascendi,
Di' se fra i morti si è poeti ancora!
Dimmi, maestro mio, se all'ombre apprendi
Il dolce italo verso e le innamora;

O se, com'io vorrei, nei cieli immensi
A crear nuove forme Iddio ti chiama,
Se dal cor la bellezza che tu pensi
Ti balza viva, splende, parla e t'ama!

XXII

A GIACOMO LEOPARDI.

Morte sorrise ed allargò le braccia.
Piegasti a lei la scolorata faccia,
Freddo ti parve il suo virgineo seno;
Ma trasmutando il tuo pensier confuso
In sogno, ti sentisti circonfuso
Da un vapor lieve di dolcezza pieno,

Da un chiuso Amor, da una beltà nascosa,
Da un eterno che avviva e che riposa,
Da una sorrisa tacita parola:
« Ignoto amante, io son la tua segreta
« Donna, ti chiesi a Dio, nel mio pianeta
« Vieni, di me per sempre ti consola ».

XXIII.

IL TAMBURINO DI MACDONALD

(CAMPAGNA DEI GRIGIONI - 1800).

Striscian per l'orrido sasso,
Mugghiando il Reno nel basso,
Di Francia, uno ad uno, i fanti.
Primo, con rapido passo,
Va un tamburino davanti.

A scroscio batte il fanciullo,
Per vanto e fiero trastullo,
Sfidante un rullo alla Morte.
Ruggendo risponde al rullo
Su dal profondo la Morte.

Trabocca, piomba all'oscuro
Abisso in un col tamburo
Il tamburino ruotando.
Urlano i prossimi e duro
« Avanti! » tuona un comando.

Trattenner braccia pietose
Di mugo e di alpine rose

Sur un ronchione il cadente.
Chiamò, chiamò; gli rispose
Il rombo sol del torrente.

Pianse, sul fido tamburo
A disperato scongiuro
Battè la carica e il fuoco;
La Morte dal covo oscuro
Ululò un rullo per gioco.

Fanti passavano e fanti,
In alto, avanti ed avanti,
Dì e notte, senza mai sosta.
Avanti, avanti ed avanti;
Tacque alfin vôta la costa.

Ancora il tamburo fioco
Battè la carica, il fuoco,
Roco un lamento chiamò.
Rispose un lamento per gioco;
E quindi ogni voce mancò.

Allora la Morte ascese.
Cieco il fanciullo protese
Le braccia su verso l'alto.
Colei stridendo lo prese,
Ripiombò al basso d'un salto.

XXIV.

INNO A MARIA

PER L'INAUGURAZIONE DEL MONUMENTO A MARIA SUL ROCCIAMELONE.

Signora dolce, ave!
Dall'astro tuo del pianto
Odi il saluto e il canto
Umile a Te salir.

Madre del Ciel, soave
Madre di tutti ascosa,
Scendi ove il segno posa
Che i bamboli Ti offrîr.

Tenui del mare incensi,
Incensi dei pianeti
Vaporano segreti
Sopra il sublime altar;

Ed all'ingiro immensi
Pilier in bianchi manti
Sorgon nei cieli santi
Di nuvole a fumar.

Come talor nel vento
Bianca rotando e lieve
A questo altar la neve
Ghirlande attorcigliò;

Vergine, a cento a cento
T'incoroniam ferventi
Noi candidi innocenti
Che il Tuo Divino amò.

Per le vallee profonde,
Pei nebulosi piani,
Giunte leviam le mani,
Regina, orando, a Te,

Per le remote sponde
Dei risonanti mari,
Per ogni suol che altari,
Profumi e fior ti diè.

Deh, se laggiù in profondo
V'ha gente che T'ignora,
V'ha gente che Ti accora,
Se il mondo è reo così,

Tu per gli error del mondo,
Santa Maria, intercedi,
Tutti ne stringi ai piedi
Di Chi per noi morì.

Ascenda più sublime
Nella Tua occulta sfera
Dei bimbi la preghiera
Che del peccato il suon;

Qual vêr le aeree cime
Più da casali e ville
Salgono lai di squille
Che dei torrenti il tuon.

Madre del Ciel, soave
Regina! Ogni terrena
Eco risuoni: *Ave*
Maria, gratia plena.

XXV.

RELIGIONE E PATRIA.

(Per la benedizione di una bandiera nazionale, offerta, regnando Umberto I, ai missionari italiani d'Africa.)

O vento fier della Patria, che ai nostri in Africa porti
Vigor pel cor dei viventi, gioia per l'ossa dei morti,
Vento dei mari e dell'Alpe, che volvi in cielo veementi
Tutte le voci dell'onde, tutti i clamor dei torrenti,
Ogni fragor di fucine, ogni squillar di campane
Da i lidi e i pian, dalle valli, dalle pendici montane,
Echi di chiese sonore, strepiti d'armi e di feste,
Sprazzi d'allegre canzoni, flutti di musiche meste,
Parole arcane d'Iddio, sacre parole d'Umberto,
Parole immense, profonde dal cuor del popolo, aperto,
Dove ogni secol che cadde, ogni futuro fermenta,
O vento fier della Patria, pur questo campo ti senta;
Alta, sfidante, sicura, là nel deserto perduta
Ma cinta d'itali cuori, questa bandiera saluta.
A lor vigore dà e gioia che inermi portanla in guerra;
Nemico il sole han sul capo, ai piè nemica la terra,
Nemici amari alle spalle, nemici a fronte ed ai lati,
Con sè non oro, non ferro; Iddio, e un vessil di soldati.

Soldati son dell'Eterno. Dove passar, l'idïoma
Sul labbro docil dei venti suona d'Italia e di Roma;
Voci di chiese profonde, grave squillar di campane,
Echi dell'itale feste, canzon soavi toscane
Da i pian di Libia e di Siria salgon l'incendio del cielo.
Essi procedon pregando, sotto il cappuccio ed il velo,
Umili, miseri, indomiti conquistator d'infinito.
Procedon, soffron, procombono per ogni barbaro lito,
Devoti all'alto Mistero che lor nel petto ragiona,
Fidi all'Italia, sì cara! che senza onor li abbandona.
O vento fiero dell'Alpe, vigore a lor porta e gioia,
Porta il poter della Patria, porta l'onor di Savoia,
Stendi sui nostri che accampano dall'Oriente al deserto
Parole immense del popolo, parole sacre d'Umberto.

XXVI.

IL PIANTO DELLA CIMA TOSA.

Bianca sull'ombre di Brenta — si accampa e tace nel cielo
La Tosa cinta di morte — e di spavento e di gelo.
Vi ascende l'ôra del Garda — e lenta una goccia muta
Dal cuore amaro del ghiaccio — per bui meandri è caduta,
E un'altra ancora ed un'altra. — Giù per le Sarche sonore
Per clivi, pascoli e valli — piangon d'amore e dolore,
Cantano, fervono, esclamano — fra Salò e Garda, nel seno
Liquido al pieno di cielo — marino lago sereno,
Nel verde Mincio pacate, — beate scendono al Po,
A correre onda in ogni onda — ch'Alpe e Appennino versò.
Ma regalmente sdegnando — mostrar dell'anima il pianto,
Spiegata in cielo la pompa — immacolata del manto,
Guarda e si tace superba — nel nord con fronte pensosa,
Cinta di morte, di gelo — e di spavento la Tosa.

XXVII.

Se l'ôra spira sul Garda frangono
A Riva l'onde sclamando: Italia!
Trapassa il vento, veloce, libero,
Empie le selve del nome Italia,
Gli alberi al Norte le braccia tendono
Come bandiere agitate, annunciano
Italia, Italia!

XXVIII.

PER UN CONGRESSO DELLA PACE.

Se il cuor tristo della Terra di vampe orride la fende;
Se un furor da lei salito la saetta e la scoscende;
Se il suo mar l'addenta urlando, se tuonando ella il dirompe;
Se una furia di viventi dal crudel suo grembo erompe,
Che sè stessa cieca affronta, sino in cielo uccide e muore;
Se per fango, vermi e serpi sale occulto all'uman core
Un sinistro spirto e sibila il suo nome « odio »; se guerra
Vile, perfida, spietata sempre illagrima la terra,
Di qual pace mai cercate? Tutto è guerra ed una è onesta,
Fronte a fronte, ferro a ferro, contro al nembo la tempesta.
Via dai cor la fiera livida, via le cieche ingorde brame,
Via la misera superbia, via dal mondo e fasto e fame!
Ite poi, rendete ai cieli il possente canto pio
Che discese per le stelle: « pace all'uomo e gloria a Dio! »

XXIX.

* * *

Io ti baciavo in sogno e tu piangevi.
« Non mi baciar, non mi tentar » dicevi,
« Pensa Iddio, l'ideäl, prega, lavora,
Sii puro e grande. » Io ti baciavo ancora,
Così dolce parlavi e così piano!

E solo mi svegliai, da te lontano,
Nella notte invernal, chiara di neve.
Allor l'ignoto Genio mio che breve
Mi assente il sonno « su » mi disse « all' opra! «

Ora che pendo, stupido, qui sopra
I libri, e un dolce ricordar mi accora,
Ripetemi colui: prega, lavora,
Pensa Iddio, l'ideal, sii puro e grande.

Io guardo il cielo e l'occhio mio si spande
Pien di stupor; in quell'albore fioco
Tremola un picciol novo astro di foco,
Forse per me, che allor mi accendo e giuro
Fede all'Eterno, all'alto Genio, al duro
Lavoro inonorato.

O vana stella,
Se nel vetro irrisor sei la fiammella
Rispecchiata del mio lume che fuma
E, come il cuore, triste si consuma,
Io non rompo la fede; altero al mio
Posto di guerra attendo il giorno e Dio.

XXX.

ULTIMO PENSIERO POETICO.

(da « Un'idea di Ermes Torranza »).

Le finestre spalanca alla luna;
T'inginocchia, mi sento morir.
Dai terror della cieca fortuna,
Dalla guerra dei folli desir

Esco e salgo nei placidi rai
Lo splendente Universo a veder,
A bruciar nell'amor che bramai,
Che non volli qui impuro goder.

Ma se orribile un ciel senza Dio
Tra le stelle funeree mi appar,
Ricadrò su quel cor ch'era mio,
Disperato m'udrai singhiozzar.

XXXI.

Negli occhi dolci guardavo,
Un dolce sogno sognavo.
Beata nel paradiso,
Meco eri lume, eri fuoco.
E in un baleno per gioco
Riprendevam questo viso,
Lo sguardo fiso, il sorriso,
E questo palpito arcano
Del nostro core mortale
Che teme e scende, ama e sale.
Con l'amorosa mia mano
Ti accarezzavo i capelli,
Ricciuti ancor, biondi e belli.
Un petto e l'altro anelava;
Timido a me si piegava
Il capo tuo poco a poco.
Io ratto allor ti baciavo
E tornavamo di fuoco.

XXXII.

ULTIMA ROSA.

Ultima rosa, alla luna
Tu guardi, nivea, morente,
Ebbra di celesti amori.

Dici il mistero alla luna
Perchè sei soave olente,
Perchè sei splendida e muori.

Attonita ode la luna,
Tace, ti mira dolente,
O folle dama dei fiori.

XXXIII.

QUIETE MERIDIANA NELL'ALPE.

Assonna il cielo bianco;
Il vento, stanco,
Sospira e tacesi;

Tace fra boschi e prati
Discolorati
Il lago plumbeo;

La placid'Alpe enorme
Sul pian che dorme
Veglia in silenzio.

Appena appena io sento
Di qualche armento
Le squille tremole;

E nel riposo arcano
Penso un lontano
Core che pensami.

XXXIV.

AMOR AMORUM.

Disse il Poeta: — che vuoi tu da me?
Pietra son fatto e sepolcro mi chiamo. —
Disse la Bella: — ed io sepolcro ti amo,
Viva mi voglio seppellire in te. —

Disse il Poeta: — molte son sepolte
Nel core mio di gel; posto non v'ha. —
Disse la Bella: — forse delle molte
Una pietosa al mio pregar sarà. —

Sul cor di gel posò la bocca ardente,
Le sorelle, dolcissima, pregò.
Sola levossi allor tacitamente
Colei che prima egli di amore amò.

Colei che vita ed anima e bellezza
Come polvere e cenere gli offrì,
Perchè egli avesse un'ora di dolcezza
Tacitamente lagrimando uscì.

CANTI NUZIALI FINNICI

TRADUZIONE LIBERA DAL KALEVALA.

XXXV.

IL CANTO DELLA MADRE.

O giovinetto di sangue gentile,
Perchè rimani, onor del tuo paese?
Dell'ospite pel core signorile?
Della sua donna pel parlar cortese?
O non ti son le ricche mura a vile?
De' convitati il novellar ti prese?
No, giovinetto, nessun convitato,
Non ospiti nè mura t'han legato,
Ma il core, la dolcezza e la malìa
Della fanciulla, della figlia mia!

O fidanzato, attendi, attendi ancora,
Quella per cui sospiri non è presta;
Le sue chiome intrecciate hanno sinora
Soltanto a mezzo; l'altra parte resta.

O fidanzato, aspetta tuttavia;
Non può la tua compagna porsi in via.
Una manica pur della gioconda
Veste ha infilato; manca la seconda.

O fidanzato, non è tempo ancora,
Non è pronta colei che t'innamora.
Un piè ha calzato, or calza l'altro; aspetta
Ancora un guanto convien che si metta.

O fidanzato, hai lungo tempo atteso,
La pazïenza non l'hai persa mai.
Ella è pronta, colei di cui se' acceso;
La tua compagna può seguirti omai.

Va dunque, o giovinetta comperata,
Vattene, o dolce colomba venduta.
Delle tue nozze è giunta la giornata;
Colomba, è l'ora degli addio venuta.
Ti sta vicino chi t'ha guadagnata;
Ei su la porta già t'ha preceduta.
La sua cavalla scalpita bardata
Sotto la slitta e attender più rifiuta.
Se amasti l'oro, se i bei doni avesti,
Se l'anel pronta in dito ti ponesti,
A lasciar la tua casa ora sii pronta;
Ecco la slitta che t'aspetta; monta!

O semplice fanciulla, tu non hai
Pensata d'ogni parte questa cosa,
Se hai fatto mal guadagno non lo sai,
Nè se ti attende vita dolorosa
Poi che il paese abbandonato avrai
Della tua fanciullezza avventurosa,

La casa ov'io, tua madre, ti allattai,
La casa ove tuo padre si riposa.
Era dunque la tua vita sì dura?
Non eri come un fior nella verzura?
Era dunque la tua vita sì acerba?
Non eri come fragola nell'erba?

Qui delicato burro e latte avevi
Quando ti risvegliavi alla mattina.
Se il burro non garbavati, potevi
Aver di carne una vivanda fina.
Nè pensieri, nè affanni ti prendevi;
I pensier li lasciavi, piccolina,
Agli abeti fasciati dalle nevi
Ed i lamenti ai pin della collina,
La tristezza ai passon' degli steccati,
Alle betulle de' sterili prati.
Come una fogliolina intorno erravi,
Come una farfalletta folleggiavi.

Ed or tu migri a una dimora ignota;
Non è la madre tua che vi comanda.
Altri luoghi! Dai nostri usi remota
Dee parerti ogni cosa in quella banda.
Colà ti rende il corno un'altra nota,
La porta un altro cigolìo vi manda.
Nè aprirla sai, nè moverti fra quelle
Pareti a guisa dell'altre donzelle,
Nè come piace agli uomini far fuoco
E riscaldare a lor talento il loco.

Pensavi tu partirtene stasera
Ed il tuo nido riveder domani?
Tornar dopo una notte non ispera;
D'esto sito per sempre t'allontani.
Se a visitarne, un giorno, forestiera
Tornerai dai paesi tuoi lontani,
Ritroverai d'un piede lo steccato
Fatto più lungo e il limitare alzato.

XXXVI.

IL CANTO DEI CONSIGLI.

O fragola dei boschi, o vago fiore,
Portane teco, andando, ogni tua cosa,
In fuor dal sonno neghittoso, in fuore
Dai baci della tua madre amorosa.

Sulla finestra le gaie canzoni
Lascia, i capricci accanto alla granata,
Gli ozi pigri sul lastrico deponi,
Sul letto l'allegrezza spensierata.

O cedili all'amica, se t'aggrada,
Che se li prenda sotto il braccio e vada,
Li celi in grembo alle foreste folte,
In grembo all'erbe delle lande incolte.

Mutar modi e costumi a te conviene,
Da' tuoi volgere a' suoceri l'affetto.
Con essi studïar ti si appartiene
Più profondo l'inchino e dolce il detto.

T'è d'uopo il capo mettere a partito,
Aver la sera pronto l'occhio al foco,

Pronto al gallo il mattino aver l'udito,
E la luna guardar se il gallo è fioco.

Guardar la luna, contemplar le stelle.
L'Orsa si leva con la coda al polo;
Su, fa che dalle coltri ti disvelle,
Al muto focolar scendi di volo.

Soffia tra tizzi e ceneri prudente
Se una coperta favilletta n'esca.
Ove tutto sia spento, dolcemente
Desta lo sposo, chiedi selce ed esca

Onde la face vigile si accende.
Indi muovi alla stalla. Ad ora ad ora
Mugola il vitellino che ti attende,
Leva il muso il puledro e il fieno odora.

Poi che partisti lor cibo e bevanda,
Rìtorna più d'un turbine veloce.
Per fame o freddo il bimbo ti domanda
Dalla sua culla con piangente voce.

Fa che vesta il bambino e che lo lavi,
Ed ogni sette dì lava la stanza,
Onde tersa dal lastrico alle travi,
Di ben retta dimora abbia sembianza.

A cure gravi ed umili t'invito;
Il tuo vestir non sia però negletto.
Spiacer potresti al giovine marito
Senza calzari, senza fazzoletto.

Sfaccenda per la casa a capo chino,
Con piè di lepre, orecchio di topino.
Mai sul tuo letticciuol non coricarti,
Presso alla stufa non appisolarti.
E quand'esci e conversi con la gente,
Nel dir della tua casa sii prudente.

A chi ti chiede se di burro avara
T'è la suocera più che la mamma era,
Rispondi « no » benchè or ne avessi, o cara,
Un boccon vieto nell'estate intera.

Ma pure il mio consiglio ultimo ascolta:
Non ti dimenticar la mamma tua,
Quella che il giovin sen ti diè una volta,
Che t'ha nudrita della carne sua,
Che quando eri malata ti vegliava,
Ti blandìa, ti cantava, ti cullava,
Sonno, cibo e bevanda si scordava!

FANTASMI REGALI

XXXVII.

IL SEDILE DEL RE.

Il Re sorvegliava i lavori dell'Escuriale e ne seguiva passo passo il procedere con diligenza eguale a quella dello stesso architetto Toledo. Onde giudicare dell'effetto che facevano da lontano, egli usava arrampicarsi sulla montagna, a mezza lega dal monastero, sino a certo sedile naturale foggiato dalle rocce; e sedeva lassù lunghe ore, col canocchiale alla mano, guardando il complicato edificio che gli cresceva sotto. Quel posto serba il nome di *Sedile del Re.*

PRESCOTT, *Storia del regno di Filippo II Re di Spagna.*

Sì come in trono che natura fe',
Nel cavo grembo d'un dirupo il Re
Muto a seder si pone.
Calato in fronte il cappel di velluto,
Sovr'una coscia il cubito e l'acuto
Mento sul palmo impone,

Contempla i lati chiostri, i torrïoni,
Gli assisi ordin potenti de' piloni
Giù della valle in fondo;
Pensa il tetro futuro Escurïale,
Sul cor si sente della sepolcrale
Lapide l'ombra e il pondo.

Ed intanto gli sta, fantasma bianco,
In piedi il Grande Inquisitore a fianco.
Dallo scaglion di sotto
Segue Toledo, ossequïoso, al piano
Ogni girar del torvo occhio sovrano;
Nessun di lor fa motto.

È mezzodì. Un rintocco di campana
Chiama laggiù e chiamando si lontana
Nel vento che lo porta.
L'opre abbandona, sperdesi la gente;
Regna sinistro il Sole onnipotente
Sopra la valle morta.

Ed a Toledo gela il cor d'orrore
Perchè, mirando il Re, l'Inquisitore,
La funerea campagna,
Gli balena che forse, sciagurato!
Nel suo bel tempio avrian quei due portato,
A seppellir, la Spagna.

XXXVIII.

LA COLONNA D'AUTARI.

Pei deserti dell'umile arena
Dove l'ultima Italia scompar,
Fluttuante galoppa la piena
Delle torme barbariche al mar.

Qua s'impennan, si piantano ancando
Là protesi nell'onda i corsier,
Tra la spuma e la polvere, urlando,
Caccian tutti le spade i guerrier,

All'indomito mar fanno affronto,
Della terra ubbrïachi signor.
Dagl'incendî del fosco tramonto
Li saetta un sanguigno fulgor.

Piomba il Re avanti a tutti d'un salto,
Fende i bianchi marosi lontan,
Sulle staffe si drizza ed in alto
Leva l'asta, la scaglia a due man

Contro un marmo che forza latina
Saldo attesta e latino pensier.
Romba, tuona, in mar l'asta ruïna,
Lungo acclamano al Re i cavalier;

Ed ei, tese le braccia possenti,
De' Lombardi saluta il confin.
Ma ruggendo ne opprime gli accenti,
Li disperde sinistro il marin,

Uno strider di smerghi veloci
Rota in giro al cavallo del Re,
Gli si avventano i flutti feroci;
E dall'ombra che opaca sedè

Sopra i lidi, le cime cruente
Appennino dispicca. A guardar
Vôlto è Autari nel rosso ponente
La minaccia del cielo e del mar.

XXXIX.

CALIGOLA.

Plenam fulgentemque lunam invitabat assidue in amplexus et concubitum.
SVETONIO, *Vita di Caligola.*
Cassius Chaerea... caede Gai Caesaris memoriam apud posteros adeptus.
TACITO, *Annali.*

Sul ponte gigante
Gittato dall'arduo
Palazzo al Tonante
Urlava Caligola

Incontro a un incendio
Di luna sorgente
Su su nel silenzio
Dell'imo orïente,

Da tergo all'enorme
Vapore dell'Urbe,
Al mugghio uniforme
D'innumeri turbe.

Caligola urlava;
La fulva, la turgida,
La nuda chiamava,
La oscena, la splendida

Regina del cielo
Agli atrii cesarei,
Al principe anelo,
All'intimo talamo.

Sorgendo all'ingiuria
Sui colli fatali,
Sul nero cipiglio
Dei templi spettrali,

Superba nell'aere
La pallida Dea
Laggiù fra le guardie
Fissava Cherea.

XL.

PAPA LEON X.

A mezza notte il Papa, in Vaticano,
Guardingo, sol, con la lucerna in mano,

Va di furto, ristà, l'orecchio intende.
Tutto è silenzio; egli la via riprende.

Nell'alzar le portiere di velluto
Esplora l'ombra, allunga il passo muto.

Nell'angol buio di remota sala
Si curva a terra e la lucerna cala.

V'è ascoso un quadro sotto un drappo nero;
Luca Cranach vi fe' Martin Lutero.

Cerca il Papa di Satana ogni traccia;
Il duro frate guarda il Papa in faccia.

VERSIONI DALLA MUSICA

I.

MARTINI.

GAVOTTA

(Imitazione all'8)*

(Un vecchio e una fanciulla ballano la gavotta all'aperto, conversando. A misura che la fanciulla dice, il vecchio segue).

ELLA

Leggero e grazïoso
Ballate com'io ballo.
Movo col suono e poso,
Piede non metto in fallo.

EGLI

Leggero e grazïoso
Guardami come ballo.
Dietro a te movo e poso,
Sol se tu falli io fallo.

ELLA

Sorrido e vo pensando
Nel core mio, ballando,

Un folle giovinetto
Che adesso avria dispetto
Mentr'io col mio vecchietto
Ho placido diletto.
Lesto, messere, a voi!
Porgetemi il mazzetto.

EGLI

Sorrido e vo pensando
Nel core mio, ballando,
La Lena giovinetta
Che a casa ora mi aspetta
Bisbetica vecchietta,
Qual tratto avria vendetta,
Tempo già fu, di noi.
Eccovi i fiori in fretta.

ELLA

Dolce così ballare
Come si balla noi,
Ridendo, pianamente;
Il cor non s'infiammare,
Non perdere la mente.

EGLI

Bello così ballare
Come si balla noi,
Pian piano, dolcemente;

E non sudar, soffiare,
Pigliarsi un accidente.

ELLA

Dolce ballar così
Sul fresco prato a sera
Or che odorosa è qui
Tepida primavera.

EGLI

Dolce ballar così
Sul fresco prato a sera
Con te che ridi qui,
Vezzosa primavera.

ELLA

O l'una o l'altra gota
Baciatemi, messere,
Come gavotta vuole.

EGLI

Tra l'una e l'altra gota,
Un bacio, a mio vedere,
Meglio posar si suole.

ELLA

M'è vostra usanza ignota;
Amabil cavaliere
Baciar così non suole.

EGLI

Ah, tale usanza ignota
Alle tue labbra fiere
Non insegnar mi duole!

ELLA

Ballate com'io ballo
Che piè non metto in fallo.

EGLI

Io come posso ballo
E sospirando fallo.

ELLA

Lasciate il sospirare,
Follia ch'è stata è stata;
Potrò dimenticare
Che fui così baciata.

EGLI

Mi muove a sospirare
La bocca tua rosata,
Vorrei dimenticare
Ch'è a sera la giornata.

ELLA

Posiam, forse Vi offende
Omai l'umida notte,

La tosse Vi riprende,
Vi mordono le gotte.
Messere, ite alla Lena.

EGLI

Il tuo parlar mi offende
E non l'umida notte,
Amara mi riprende
Tristezza e non le gotte.
Miglior di te era Lena.

ELLA

Ed io sui prati errando
Alla nascente luna,
Cantando andrò, lodando
Mia vita e mia fortuna
Sì placida e serena;
Con riso andrò pensando
Quale follia vi mena
Tutti ad un laccio stretti
Vecchietti e giovinetti.
Messere, ite alla Lena,
Ite a trar lei di pena,
Ite, ite, buona notte, buona notte,
Buona notte.

EGLI

I prati attraversando
Alla nascente luna,

Meco verrò ammirando
Sì come ancor fortuna
A naufragar ci mena
In savia etate, quando
Ne tenta una sirena.
Addio, torno alla Lena,
Vado a trar lei di pena,
Bella, addio, buona notte, buona notte,
Buona notte.

II.

CHOPIN

MAZURKA

Op. 17 — N. 4.

(Parla una donna al marito, che giace sul letto, morto)

Placido posa il mio amore, nè un lieve respir si sente;
Lo vo' svegliare pian piano, gli vo' cantar dolcemente.

Non dormir, folle amor mio! non sai? la diletta è qui.
Ancor? No, no! Mi fai male! Ah scherzi, forse così.
Deh, scherza, sì, con un riso balza su, stringimi al cor!
Non lo fai? Ma perchè mai? Or mi sdegno, mio signor.
Avevo, signore, un dono qui sulle labbra per Lei;
Or no, non più, non ti bacio, tu l'amor mio più non sei.
No, così parlai per giuoco, scherzo io pur, non ti adontar,
Perdono! Son gaia, vedi! Vo' rider, caro, e danzar.

Che folle gioia danzare nelle tue braccia possenti,
Come portata dal mare, come aggirata dai venti,
Col viso stretto al tuo petto, suggendo il tuo ebbro diletto,
Suggendo te pien di me che un tal paradiso aspetto!
E dormi ancor! Palpitando le man ti bacio; che gel!
Che gel! Non so, non intendo che abbia la mano fedel.
Tremo, mi slancio alla bocca; è gel! Ti abbraccio sul cor;
Tace! Che angoscia! M'ascolta; ti parlo a ginocchi, amor!

Odi ben, ti parlo grave, se lasciarmi pensi è male,
Tu lo sai cos'hai giurato, non puoi farti disleale.
Dimmi in che t'offesi mai, qui lo dici a Dio presente,
Egli giudichi se amai! Terra e cielo mi eran niente.
A me stessa cara io fui sol perchè mi avesti cara,
Patria, casa e madre mia senza te mi parve amara.
Nulla posso ancora offrirti, tutto, misera, donai,
E tu freddo, senza un bacio, da me tacito ten vai.
A te grido, al mondo, a Dio, chiamo, chiamo, mi dispero!
Ahi per me nessuno è pio, tutto è sordo, è muto, è nero.

Oh, signor, tu sei sovrano, la mia bocca or delirava,
A tua posta vieni e parti; che t'importa s'io t'amava?
Ma pur se una volta ancora, se un'ora sola, un istante...
(Eri sì dolce e clemente, eri sì tenero e amante!)
... Se, sorridendo di questa tua semplicetta che resta,
Tanto, lo vedi, soletta, tanto, concedilo, mesta,
Pria di partir tu volessi un solo istante serrarmi
Ma tutta, così, ma forte, Dio! sul tuo seno e baciarmi...
Pietà, rispondi, rispondi!
Amore, tu dormi ancor;
Son stanca, sento languir pensiero, voce, dolor,
Ho sonno, sorrido alle ombre d'un sogno, manco, ma in pace.
Con te?... Su questo tuo letto?... O mio sovrano, ti piace?
Quanto è potente il mio sposo, quanto serena mi rende,
Com'è profondo il riposo che verso il cor mi discende!
Lo sguardo mio più non vede, l'orecchio mio più non sente,
Nell'ombra lenta del sonno si oscura e perde la mente (*muore*).

———

III.

CLEMENTI

Op. 26. — Lento.

L'AMANTE

Batto piano nel silenzio della notte alla tua porta,
Palpitando, pien d'orrore; ho sognato ch'eri morta.
Ch'io t'abbracci, anima, vita, ch'io ti baci, ch'io ti miri,
E se tutto a noi si nega, ch'io ti senta se sospiri!

VOCE DALL'OMBRA

A quest'ora chi mai batte, chi mai geme, chi mai chiama?

L'AMICA

M'oda m'oda egli che teme, m'oda m'oda egli che ama.
Vado in sogno alla foresta dove un dì posar ne piacque;
Ride il sole, accennan l'ombre, cantan venti, parlan acque.
Una dice: l'ami ancora? — Quando torna? — l'altra dice.
Io le ingenue voci ascolto, taccio e rido in cor felice.

L'AMANTE

Batto ancor, tu sei felice, io qui solo tremo e anelo,
La mia casa è sì lontana, vento e luna son di gelo.
Sorgi, vieni, mi raccogli nel tuo sogno se lo sai.

L'AMICA

Seguo il sogno, vo tra il verde, vo tra l'ombre, il vento, i rai.
Taccio e rido alla fontana, poi folleggio, corro e canto,
— M'ama un poco - ai fior susurro, grido al cielo - l'amo tanto!
— Presto è mio - racconto al sole, - sarai fuoco - mi risponde,
— Presto è mio, - racconto al fiume - or sii pura! - sclaman l'onde.
Dico al vento: va ov'è luna, va ov'è gel con un addio,
Con l'odor delle mie chiome, col tepor del labbro mio.

IV.

VAN BEETHOVEN.

Sonata quasi fantasia, in do diesis minore.

ADAGIO

Il sole è morto, è nero il cielo,
Tutto tace, la terra è gelo,
Sol nelle tenebre
Ondula, palpita
Ancor l'Oceano.

Un canto potente, dolente
Nel profondo del mar si sente.
Per le voragini
Piangendo salgono
Voci di spiriti.

Peccâr, miseri, in ciel; li ha infissi
Dio terribile negli abissi
Per tutti i secoli
Insino all'ultimo
Dì della collera.

Son l'arcano dolor del mondo
Che gemeva nei venti, e in fondo
Talor dell'anime
Sorgeva, incognita
Ombra funerea.

Corre il mare un susurro, un lume
Di lievi, fosforiche spume;
A galla rompono
Nel baglior livido
I tristi spiriti.

Torna buio, muore pur l'onda,
La prece nei ciel si profonda
Solenne, flebile
Di lor che ultimi
Vanno al Giudizio.

V.

DA SCHUMANN

(Pezzi fantastici, Op. 12)

IN DER NACHT.

ELLA

Invano invano pregasti Iddio
Che ti salvasse dall'amor mio.
Son qui, mi senti
Tu nelle tenebre?
Son io son io,
Sola qui dentro, chiusa con te,
Che ti desìo,
Ah, che ti voglio,
Che il corpo e l'anima, l'onor, l'orgoglio,
Ti gitto a' piè.
Intorno sporgo le mani, tento
Ansando l'aria, spasimo, chiamo,
Grido che t'amo,
Cieca m'avvento
Qua, là, nell'ombre, dove ti sento,
Mia gioia e luce.
Deh dove sei? Deh perchè taci?

Deh perchè all'aria gitto i miei baci?
Non mi fuggire!
Cos'è l'infamia, cos'è il morire,
Cos'è il futuro,
Cos'è il tuo cielo, cos'è il tuo Dio?
Tutto prometto di farti scuro
In un baleno dell'amor mio.
Deh dove sei? Deh perchè taci?
Deh perchè all'aria gitto i miei baci?
Spasimo, grido
Folle nel buio,
Inciampo, cado; corri al mio strido
Tu finalmente!
Vita, ti afferro,
Gioia, ti serro
Tra le mie braccia,
Inebriata
Figgo la bocca
Sulla tua bocca;
Muto rispondi.
Ho vinto Iddio,
Al tuo silenzio
Confondo il mio,
Beata.

EGLI

No, non hai vinto,
O della vita più dolce, o forte

Come la morte!
Da te mi strappo, risorgo e sto.
Se ancora il vile mio cuor t'è avvinto,
Lo spezzerò.
Se il sangue brucia, sotto una tetra
Gelata pietra
Lo spegnerò.

VI.

BOCCHERINI

MINUETTO IN la

SECOLO XVIII. *Una festa da ballo.*

La scena rappresenta un elegante gabinetto a pian terreno fra la sala da ballo, zeppa di gente, e il giardino. Musica. Un cavaliere e una dama ballano il minuetto.

DAMA *(ballando)*

Sebben rido così, sospiro nel mio cuore.

CAVALIERE *(ballando)*

Sebben rido così, è il riso mio dolore.

(Riverenze)

M'inchino a Lei, signora.

DAMA

Signore, a Lei m'inchino.

CAVALIERE

La musica è dolcissima, è splendido il festino.

(Si avvicinano ballando)

Doman sarò lontano, ti stringo in fantasia
Sul cor, ti bacio gli occhi, ti do l'anima mia.
(Si allontanano)
Ballar bisogna e ridere, avendo a gola il pianto.

DAMA

Sì, sì, ballare e ridere, avendo a gola il pianto.
(Riverenze)

CAVALIERE

M'inchino a Lei, signora.

DAMA

Signore, a Lei m'inchino.
Che grazia, che malizia nel trillo del violino!
(Si avvicinano)

CAVALIERE

Cedi, t'adoro, vieni, parti con me se m'ami!

DAMA

Non dir così, l'eterna sventura mia tu brami.
(Si allontanano)
È gaio il minuetto, ma pur talvolta piange.

CAVALIERE

È gaio il minuetto, ma pure il cor mi frange.
(Riverenze)
M'inchino a Lei, signora.

DAMA

Signore, a Lei m'inchino.
Oh guardi, alate maschere salgono dal giardino.
Entra una Mascherata di Zefiri.

OLI ZEFIRI

Siam venti correnti dal gelo all'ardor,
Dall'ombre al fulgor,
Dal tedio al piacer;
Soffiamo nei cor
Furor di goder;
Siam Zefiri a Venere ministri e ad Amor.

Se teme e non osa sul labbro salir
Un dolce sospir,
Se langue e non vien
La voce al desir
D'un fervido sen,
Desiri e sospiri a noi tocca dir.

Da i vezzi e gli arcani d'un mondo sì bel
Ogn'invido vel
N'è caro turbar.
Modestia crudel
Nol deve negar;
Siam aure innocenti, spiranti dal Ciel.
(Escono gli Zefiri)

DAMA *(ballando)*

Rida! Con la sua dama v'era lo sposo mio.

CAVALIERE

Il caso è assai bizzarro, ma rider non poss'io.
(Riverenze)
M'inchino a Lei, signora.

DAMA

Signore, a Lei m'inchino.
(Piano)
Io rido, sì; quei Zefiri soffiato ha qua il destino.
(Si avvicinano)
Io rido, sì, ti giuro seguirti ovunque vai,
Io rido, sì, oh mio amore! Non mi lasciar più mai.
(Si allontanano. Riverenze)
M'inchino a Lei, signore.

CAVALIERE

Signora, me Le inchino.
(Pianissimo)
Dio, come muor di gioia il trillo del violino!

MISTERO DEL POETA

I.

È mezzanotte, al mio passo
La strada vuota risuona
Mentre men vo lento, lasso,
E ai sogni il cor si abbandona.

Le nere alte case gotiche
Sfolgora un lume d'argento;
Non so che peso di secoli,
Che stanco dolor vi sento.

Tu in faccia mi splendi, o luna,
Fra i tetti obliqui sorgente.
Ahi, che un'amara fortuna
Pur nel tuo volto si sente!

Deserta, in cielo, tu sei;
Di tanta gloria che fai?
O luna, s'io non ho lei,
Splender poeta ch'è mai?

II.

Il treno va e tuona.
Guardando la fioca
Lucerna che trema,
Io penso la fine,
La dolce, la cara
Lontana persona
Che posa pensando
Me solo, e, pensando,
A me si abbandona;
Il treno va e tuona.
Guardando le stelle
Immobili, austere,
Guardando le nere
Parvenze dell'ombra
Che fugge, che vola,
Io penso lei sola,
Io vedo lei sola,
Respiro lei sola,
Ovunque presente
Nel cielo, nell'ombra,
Nell'aria fuggente,
Nell'ebbra mia mente.
Io sento il suo cuore
Che batte, che batte,
Le voci sue rotte

Che dicono: « Vieni,
Cedo, vieni, vieni. »
Il treno va e tuona.

III.

Come un vivo sepolto che tenta
Spasimando la pietra e si avventa
A un lume subito,

Io così t'ho abbracciata in tempesta,
Io ti strinsi così sulla testa
Man, labbra ed anima.

Aria bevvi, ciel, sole splendente,
Un Immenso che vince la mente,
Che il mondo ha in sè;

E ogni cosa di fuor si oscurava,
Pien di te, pien di te il petto ansava,
Di te, di te.

IV.

A te, bionda fanciulla, io bevo il vino biondo,
Il riso del tuo sole, dei colli tuoi l'odor.
Bevo e mi veggo sorgere dentro al pensier profondo
Il Reno sacro, i clivi, torri, vigneti e fior.

Bevo e mi cinge il rombo delle correnti eterne,
Fra clivi, boschi e fiori discendo al mar con te;
Lontan lontan fra i tremoli lumi di stelle inferne
E la Grand'Orsa austera mi perdo in mar con te.

V.

Palpito, fuoco, amor, diventa verso!
Entra nei dolci occhi di lei, va immerso
Nel fedele suo cor, sciogliti allora,
Torna palpito, fuoco, amore ancora.

VI.

Se parlo all'altre dame e tu presente
In disparte tacendo te ne stai,
Te anelo e chiamo e stringo e bacio in mente,
E tu in mente ne godi che lo sai.

Dico altrui non so che, sorrido e soffro,
Chi mi parla non vedo e non ascolto,
Tutta l'anima mia con gli occhi t'offro
Quando mi doni un lampo del tuo volto.

A te il genio, a te il cor, tu sei la sola,
Sei luce, gloria sei, potenza e vita.
Sei del Signor la tenera parola
A me nell'ombra susurrata e udita.

VII.

In un paese d'incanto
Passo una selva profonda.
Sospiro e immagino intanto
Dove la fata si asconda.

Or geme il bosco ed or tace,
Or l'empie il Sole or vi scema,
Or pende immobile in pace,
Or s'alza, spandesi e trema.

Stupido, io miro la via
Che sale, gira e si perde.
Vorrei saper dove sia
Più scuro e segreto il verde

Perchè se dai passi miei
Colà rifugge turbata,
Chetar coi baci vorrei
La bionda timida fata.

E se la via m'è straniera,
E se mistero m'è il bosco,
Forse nell'ombra più nera
Le fini labbra conosco.

VIII.

Ad alta notte rombando
Passava il treno lontano.
Venni al balcon palpitando
Con la lucerna alla mano.

Laggiù correvi correvi
Tu via nel treno veemente,
Come una stella vedevi
La mia finestra lucente.

Allor ti strinsi al mio petto
Con un fulmineo pensiero;
Tu pur sul core m'hai stretto
Nel più profondo mistero.

Passâr le rote remote,
Io sul balcone impietrai;
Mirai le tenebre vôte
Ed il silenzio ascoltai.

IX.

Sorge la luna e l'oro
Brilla nel fiume nero;
Lo splendido tesoro
Toglier all'onda io sperò.

Rugge il Reno, i giganti
Pioppi fremon su i lidi,
Mi corre il vento avanti,
Mi cinge d'alti stridi.

Il fulgido tesoro
Nel sacro Reno immerso
Pe' tuoi capelli d'oro
Rapisco nel mio verso.

Or buia piange l'onda
I suoi perduti rai;
Alla tua testa bionda
Non si torran più mai.

X.

Nel mio mortal tu vivi, imago eterna.
Ami negli amor miei, nei pensier pensi,
E, più divisa dai terreni sensi,
Alla mia coscïenza sei più interna.

Giusto ministro a Dio, quivi governa
L'occhio tuo, speglio ai Suoi splendori immensi.
Levando in core mal vapor non viensi
Che alla prima ombra nova ei non discerna.

Ma se da te rimorso, idea severa
Dico tremante la fralezza mia
Alla mortale tua persona vera,

Sorridendo mi bacia tanto pia
Ch'io veggo in te come in arcana spera
Quanto il Signor giusto e clemente sia.

XI.

Quando morrò, una gente curïosa
Mi vorrà in fronte con l'acciaio aprir,
Per veder dove sia la vena ascosa
Onde le altere fantasie fluir.

Troveranno la breve arte che appresi,
Sorrideran del picciolo saper;
Invano invano all'opra cruda intesi,
Frugheranno le celle del pensier.

Allor, diletta mia, sdegnosamente
Mi spezzeran, pria di lasciarmi, il cor;
E ne uscirà in quel punto finalmente
Una luce dei tuoi capelli d'ôr.

Mirando i fini tuoi capelli d'oro,
Gli occhi pensosi, fondi come il mar,
Ecco, diranno, il dolce suo tesoro,
Ecco le perle ove sapea trovar.

ULTIMO CICLO

I.

FORTE SULLA MORTE.

Mi veston l'Ore, ancelle della Morte,
Per il corteo della ghignante Dama;
M'incoronan d'argento e sulla grama
Pelle il suggel di Lei mi stampan forte.

Piegano intanto in me smarrite e smorte
Le immagini di tutto che qui si ama;
E ogni giorno, partendosi, una brama
Passa per sempre del cuor mio le porte.

Ma nel più interno del mio interno io sento
Un che novo, un principio, un crescer lento,
Oscuro un moto nelle fibre ferme,

Un groppo d'avvenir che mi balena
Baleni di potenza in ogni vena,
Un Vivo forte su la Morte, un Germe.

II.

ALLA VERITÀ

O Veritas Deus, fac me unum
tecum in charitate perpetua.
KEMPIS.

Verità Verità, vita del cuore,
Verità Verità, cuor della Vita!

I.

Verità Verità, tu sei nei venti,
Tu nella terra sei, tu sei nel mar,
Negli ordini dei lumi salïenti
Per il ciel, turbinando, a rotear;

Ancora sei oltre Galassia lieta
Negli abissi del vacuo tenebror
Dove solo talvolta una cometa
Folgora in fuga, pallida di orror.

Tu sei nel cuor dell'atomo, nascosa
Sei nell'inaccessibile Poter
Che al mister dell'estrema nebulosa
Lega di questa polvere il mister,

Nel rugghio trïonfante della vampa,
Delle nuvole torve nei clamor,
Nello strider del passero che scampa,
Nel garrire del falco inseguitor,

Fin nell'ululo rabido del cane,
Nel sibilo del serpe, o Verità;
Solo non sei sopra le labbra umane
E sola è falsa l'anima che sa.

Da che una eretta fiera all'altre urlando
Il regale suo verbo le atterrì,
Ciascun uomo è bugiardo insino a quando
Arda la Terra e pêra il nostro dì.

Mente il servo l'ossequio ed il signore
Al servo mente, affabile, la fè;
Placida va mentendo un freddo core
La Purissima che nel cor si diè.

Sul letto amaro del Dolor si china
E sorridendo mente la Pietà;
Per zelo d'una Verità divina
Negata è la divina Verità.

A dritta e a manca, eguale, amabilmente
Sempre la nobil Cortesia mentì;
Ciascuno che ama per l'amato mente,
Mente ciascuno che di amar finì.

Ciascun che soffre e teme e anela e spera,
Folle o prudente sia, mendico o re,
Odia in sè stesso la ragion sincera,
Mente nel fondo del cuor proprio a sè.

Sei nella terra e sei nel cielo, ascosa
Sei nell'inaccessibile Poter
Che al mister dell'estrema nebulosa
Lega di questa polvere il mister,

Sei nelle voci lamentose, arcane
Delle insensate cose, o Verità;
Solo non sei sopra le labbra umane,
Solo non sei nell'anima che sa.

II.

Almeno sei tu nel pensier
Che di sè, ragionando, e d'Iddio si assicura?
Risuona una voce amara: non sei.

Nell'ora delle tenebre, il più arcano
Di me stesso pensando, il non lontano
Morire, Iddio, il mistero,
Le ragion della fede che mi esalta,
Le ragioni del dubbio che mi assalta
Ed il tacer del Vero,

Mi ritrovai a mezzo una scalea
Che dal piano alle nuvole ascendea
Dritta, sottil per l'aria,
Lucendo al plenilunïo d'argento
Fra il sommo della scala e il firmamento
La imago immensa e varia

Di torri e guglie e cupole e palagi
Infusi nei vapori che randagi
Fumavano alla luna
Su per le mura grandi e via per l'ime
Soglie dove alla bianca Urbe sublime
La scala si rauna.

Genti scendevan conversando e me
Ciascun guardava come a dir: chi è
Costui che ignora e sale?
Poi ritorcendo gli occhi a lor cammino
Toccavano l'altissimo Divino,
Le prove, il come, il quale,

Anselmo e il suo possente vol, Tommaso
Di sillogismi formidabil vaso,
Baruch Spinoza ancora,
Giudeo terribil in cristiana tomba,
Leibniz, Rosmini aquila e colomba,
Con Kant che atterra e adora.

Un che scendeva solo a tardi passi

Accennommi, posando, ch'io posassi.
Guardai, lo ravvisai.
Era un gran frate nero in veste squallida,
Fiammante gli occhi nella faccia pallida.
Disse: « tu qui? Ove vai?

Abbandonata è la Città del Cielo
Famosa, immensa, cui sacrò lo zelo
Di grandi anime a Dio,
Con l'ardua mole dei sistemi santi
Dimostrando la Fede a savi e a erranti. »
« Perchè, perchè » diss'io,

« Uscite Voi da lei, per lei non morti,
Sacrati a lei, voi giovani, voi forti?
Quale viltà V'invade? »
Discese lento il frate a me, posò
Le mani alle mie spalle, mi guardò
Triste e rispose: « cade ».

Ammutolii d'orror, fissando lui.
Ai lati ne salîr vapori bui
E vento dal profondo.
Ci si nascose dentro al fumo tetro
De la celestïale Urbe lo spetro
Ed anche il basso mondo.

Il frate disse: « Cade. Su i pinnacoli
Trionfa e negli eccelsi tabernacoli

La nostra immortal fede,
Bene congiunta pietra a pietra sta;
Ahi ma ferma l'aerea Città
Pur su la fede il piede ».

Ne rapì un turbo per la nube in su
E mostrato l'Orribile mi fu:
Con lento eguale moto
Tutte ad un punto, gloriose, illese,
E mura e torri e porte e guglie e chiese
Discendevan nel vôto.

Entraron giuso nei vapori bui.
Io caddi allora e pur sommerso fui.

Mentre per l'ombre cieche discendea
Riconobbi una voce che dicea
Velata, ella e il suo fonte, d'aria densa:
Ogni mortal che speculando pensa
Più e più acquistar del desiato Vero,
Erra dal fine e fa vano sentiero,
Chè move il piè con preconcetta fede
E il suo cammin fornì movendo il piede.

III.

Almeno sei tu nel poter
Dell'uomo che numera, che pesa e misura?
Risuona una voce amara: non sei.

Nè cifra nè linea non ha la Natura;
Le forma e figura,
In sè di sè stesso l'umano pensier,
Che curvo su lei
Raccoglier si crede
Di lei le parvenze,
Le leggi, le essenze,
Nè, cieco, si avvede
Com'essa, gelosa, gli opponga uno specchio
Di facce infinite, polito, lucente,
In che l'error vecchio
Sè mira, sè numera, sè pesa e misura,
Si appaga, si plaude, tacendo Natura
Nel cuore irridente.

IV.

Verità, Verità, se di te arsi
E degli amplessi tuoi fanciullo ancor,
Se cieco in te le mani avide sparsi
E ho mai rapito alcun di te fulgor;

Se, per cercar te sola, in cuor d'un vile
Curvo mai scesi e franco in cuor d'un Re,
Se col mio petto ed un acciar sottile
Plasmai fantasmi a palpitar di te;

Se ti colsi nelle iridi dell'onda,
Nel baleno che folgora e passò,
Nel tocco d'una goccia per la fonda
Selva montana ove il nebbion fumò,

Nel tacer di una Dolce che ama e muore,
Di un'Altera che odia nel tacer,
Sulle labbra che pregano il Signore
Mentre Satana infuria nel pensier,

Vieni a me, vieni a me, parla, disvela
La tua divina Fonte, che si cela.

V.

Penso: « Mistero, non sei tu nell'impeto
Del mio stesso desio quando a te anelo?
E se non sei, dunque l'Oceano palpita
Per una stella che non è nel cielo? »

Ma la foglia di timo a cui, pensando,
Poso le labbra, dicemi: « perchè
O poeta, vai tu filosofando?
Perchè non chieder quel che cerchi a me? »

Dice ancor la selvaggia erba soave:
« Sono un atomo, sono un universo,
« Sono il Mistero e del Mister la chiave,
« Sono un divin poema e un picciol verso;

« Un picciol verso ed un poema immenso,
« La vita che muor sempre e mai non muor,
« Son polvere senz'anima nè senso,
« Son voce che glorifica il Signor. »

Chiudo gli occhi adorando ed adorando
La mia confondo alla picciola vita,
Rapito ascolto nel mio petto il blando
Fluire della Verità infinita.

VI.

Trapassa e manca il vento dello Spirito
E lo smarrito mio pensier si oscura;
Fiso nell'aria vôta il guardo immobile
Vi addensa poco a poco una figura.

Son gli occhi astrali fra spioventi chiome,
È la celestïal forma gentil
Dell'alta Crëatura che il suo nome
A me consente e non al mondo vil,

Dell'alta Crëatura che lontana
Pure figura me nell'aria vana.

VII.

Vive il dolce fantasma ed io conosco
Ch'è la spiritual forma di Lei
Uscita della carne Sua dormente.
Solo guardando a sè mi trae, mi trae,
Si fa indietro con lagrime e con riso
Alle tempie i due rivi di capelli,
Sul cor mi si abbandona; e al cor mi passa
Un paradiso di voce velata
Di amore e di timor, dicendo: « caro,
Sentita ho la letizia tua nel Vero
E son venuta, io l'umile che ami,
Per essere nel Vero una con te. »
Segue silenzio sacro. Nelle anime
Iddio, coperto Amore onnipresente,
Coperta onnipresente Verità,
Si apre. L'Amore nell'amor fluisce,
Rifluisce l'amore nell'Amore,
Come alla foce una riviera e il mare.

VIII.

Io più non penso la Diletta ed ella
Non pensa me come da me distinta,
Ma un sol desire ne profonda in quella
Interna Luce onde ogni luce è vinta,

Più ne profonda e più, sino al baleno
Di un supremo veder che ne dimostra
Come n'è interna e ne racchiude in seno
La Causa d'ogni creatura e nostra.

IX.

O Verità Iddio
Tu sei nel desìo
Che ardendo a Te ascende,
Tu sei nell'amore
Che in terra si accende,
Eternasi in Te.
In ogni creatura
Il lume Tuo splende;
Ad esso si rende
La mente sicura,
Beata Ti mira,
Beata sospira,
O Verità Iddio, per sempre in amore
Confondersi a Te.

III.

LEILA.

Quando m'è il mondo più a sdegno e m'è più lontano Iddio,
Quando di sè più dispera amaro più il genio mio,
M'affiso allor nell'arcano tuo riso celeste, o Morta,
Il chiaro beato viso in Paradiso mi porta.

Sul fior dei labbri dischiusi intendo la prima parola
Della tua vita seconda, la sovrumana, la sola;
Entro nel guardo che ride sotto le palpebre ascoso,
Miro con te quel che miri, nella tua gioia ho riposo.

IV.

NOTTE DI PASSIONE.

Ogni plebe m'insulta e rossa e nera,
Dio, perchè vidi un cielo aperto e Te.
Si desta e come un'iraconda fiera
Sorge il demonio dell'orgoglio in me.

Gli cedo, indi m'attristo, e palpitando
Cerco nell'alta notte sul balcon
Ombra, pace, ristoro; ah Ti domando
Ancor ancor della Tua voce il suon,

Come quando a Ponente il dì moria
E qui Ti venni trepido a cercar,
La Vita udii, la Verità e la Via
Dalla terra e dal cielo a me parlar.

M'entra, infinito Iddio, per ogni senso
Insino al fondo dell'infermo cuor,
Struggi, rinnova quel ch'io sento e penso,
Portami a Te in un turbine d'amor,

Perchè io che parlo alte parole, io stolto,
Son pieno di superbia e di viltà,
Al mondo, Tuo nemico, oppongo il volto
E forte e fiero egli nel cuor mi sta.

Lattee le nubi son di luna ascosa,
L'aria, la terra, tutto vivo par
Nei susurri del vento che va e posa,
Nell'ebbro delle lucciole vagar,

In mille trilli assidüi dall'erba,
Nei suon lontani per il buio pian.
Signor, Tu taci alla mia mente acerba,
Freddo io Ti prego e chiedo ardore invan.

M'ode la Terra e in vece Tua risponde.
Dice: « Sei mio; volgerti al Ciel, perchè?
Figlio delle mie viscere profonde,
Il Dio che stanchi ti respinge a me.

Empio sei tu che sopra della santa
Natura istessa parli di salir.
Tripudia, piangi, ama, ti sbrama e canta;
Questo è il passato e questo è l'avvenir.

Vivi la vita ch'io Vi diedi ardente,
Umani, allora che più il Sol mi amò.
Spirto vuoi farti, misero impotente?
Bruto, per mia vendetta, io ti farò.

Col soffio mio ti oscurerò l'ingegno,
Troncherò tutte l'ali al tuo pensier.
Tu che fondasti sulle stelle un regno,
Nel fango ululerai dietro al piacer. »

Lattee le nubi son di luna ascosa,
L'aria, la terra, tutto vivo par,
Con l'odor dell'acacia e della rosa
Mi sento, come un vinto, accarezzar,

Mi corre dentro al petto e nel pensiero
Come un ridere tacito, un blandir,
Perdermi anelo nell'abisso e spero
Eterna l'ombra, chiuso l'avvenir.

Ed ecco a fronte, là, mi appar la MORTA
Tra i fior supina, sorridente al suon
Quasi di voci sovrumane, assorta,
Pallida d'una immensa visïon.

Giungo le mani e già si trasfigura
A poco a poco il mondo intorno a me,
Torna per tutto Iddio nella Natura,
Tornan le cose dall'ebbrezza in sè.

Han le nuvole un senso del mistero,
Rabbrividisce l'ombra che lo sa,
Ed ogni fiore all'alto Amor severo
L'anima sua, come un incenso, dà.

Qual di chi prega tacito ed intento
Son del vento i silenzî e il sospirar.
Io più non veggo la dormente, io sento
Anche in me come un'onda Iddio tornar.

E fra le palme mi nascondo il volto,
Chiamo Lei, benedico e chiamo ancor.
Ed Ella vien, la dolce voce ascolto,
Dice non so se amore o se dolor,

Dice dice sì tenera, sì mesta,
Io piango tanto che non posso udir,
Come un'aerea man sopra la testa,
Come un perdono sentomi venir,

E levo il viso, sino al cor profondo
L'aura di lei respiro, che partì.
Tutto è solenne, tutto adora il mondo;
Parla, Signore, chè il Tuo servo è qui.

V.

EVA.

I.

Dove non so nè con qual nome visse;
Morì lontano e in sul morir mi scrisse,
Come al poeta d'Elena.

Qui posa
Or la funerea lettera, affannosa
Messaggera di lei che dorme e giace.
« Vedi » mi dice « come amai! » e tace.
Narran disperse carte la sua sorte,
Un alto amor più forte che la morte.
E fuor da un'urna picciola trabocca
Come viva, sì morbida! una ciocca
Di capei bruni, fini, attorti. Io credo
Immaginar il giovin capo, io vedo
Un baleno degli occhi oscuri, grandi.
Sentir l'anima penso che domandi:
« Hai visto? hai visto? » Stupido rimango,
Quindi palpito e prego, prego e piango.

II.

Povera morta, vieni a me. Sorella
Sembri d'Elena tu, sì fiera e bella,
Sì amante e pura. Del mio petto uscita
Tu pur mi sembri, e tenera, infinita
Pietà di te mi prende e ti richiamo.
Ov'è colui che ti diceva « io t'amo? »
Tra i viventi, dolce anima, non hai
Forse un cor che sia tuo, ma questo avrai
Cui nel morir donasti la tua fede
Tolta al vil mondo che a viltà sol crede.
Il tuo voler fu casto e forte, hai vinto,
Sarai con Dio, ma errasti e soffri; estinto
Laggiù nell'ombra non è ancor l'ardore
Nato d'amaro error, pena d'errore;
E mentre vo di te scrivendo, accanto
Mi sento il muto tuo continuo pianto.

III.

Eri nella stagion che più matura
La bellezza e il pensier, ch'apre un'oscura
Profondità negli occhi umani, al Sole
Simil di giugno quando ardente suole
Spogliar del primo fior, nere, pensose

L'erbe e le piante far, da le nascose
Radici trar la più possente vita.
Amata e amante un dì, quindi ferita,
Alfin negletta, il morto amor celavi;
Ma pur da i desïosi occhi parlavi
Come al tempo tuo primo, interrogando
Ancor la vita promettente. Ah quando
Lungo il siculo mare una serena
Notte ivi, ebbra di sogni, in fra la piena
Dei cocchi e delle genti, e, invan cercata
Per tanti sguardi un'anima, accorata
Ti volgevi alla luna e al flutto immenso
Te obliando, il tuo sogno, il mondo, il senso
Per quella gloria, se la via lucente
Dell'Infinito ti vincea la mente,
Allor, per sempre, te felice!

A terra
Tornar ti piacque ed all'usata guerra
Dei tuoi pensier. La incauta fantasia
Su perigliose vie del ciel seguia,
Ebbra spesso di musica o di versi,
Fantasmi per le nuvole dispersi:
Un genio, un cor magnanimo ed un nodo
Sublime fuor d'ogni terreno modo:
Il mondo a lui, la pugna e la vittoria,
A lui la luce sempre, a lui la gloria,
A te nel suo fulgor quel posto interno
Che ha l'ombra nella fiamma, a te il governo

Del suo pensier per ogni nobil corso,
A te del volgo il dispregevol morso
Forse, a te pura, immacolata, Iddio.
Ed incontrando il tuo col suo desìo
Là sulle perigliose vie del cielo,
Sventurata, ti colse un altro anelo
Cacciator di fantasmi, irrequïeta
Ambizïosa mente di poeta,
Che ti parve maggior dei sogni tuoi,
Picciolo cor, se confessar lo puoi,
Che un'aquila ti parve e n'ebbe il volto,
Picciolo falco di gran piume avvolto.
Ascoltasti i suoi canti e gli occhi mesti,
Erraste insieme sulle vie celesti,
Più fervido egli pria, tu più dubbiante,
Indi ei stanco del cielo e tu esultante.
Sempre l'ali, ei dicea, scendono al nido;
E tu balzavi in alto con un grido:
Amor non era il tuo, se amor discende!
Il misero che forse ora m'intende
Battè sovente in giuso i vanni scarsi
Cupo e solo su i tetti a riposarsi.
Allor, deserta, in suono di lamento
Lo richiamavi. Ei risaliva a stento
E t'impediva il volo ed artigliarti
Talor tentava e nell'abisso trarti;
Tu sorridente, triste, insanguinata,
Blandamente con l'ala insuperata
Che spezzarlo potea, lo discostavi.

Ancor partiasi, ancor lo richiamavi.
Si cercò sulla terra un vile amore
Per suo ristoro, e tu, trafitto il core,
Tu pia, tu grande, gli donasti in pianto
Un perdono materno. Ahimè che intanto
Lo amavi ancora, ahimè che nella morte
La tua follia sublime ancora porte!

IV.

O anima che a me ti nominasti Eva,
Vieni e rispondi.
Allor che ti splendeva
Tale un'idea d'amor e tu sì pura
A te stessa parevi, alta e sicura,
Mai con un'ombra d'intima vergogna
Ti sei composta un'ombra di menzogna
Per celar uno scritto o per averlo,
Per favellar con lui, sol per vederlo,
Perch'egli a mezzanotte nella via
Potesse udir la calda melodia
Che la tua man dal cembalo traea
E troppo più del labbro tuo dicea?
« Sì e mi fu acerbo; ma una voce amante,
Un sol tenero sguardo, un sol tremante
Tocco della sua man tosto oscurava
Quel senso in me ».

Nè a ricordar ti grava
La fede di colui che alcun sospetto
Non ebbe mai del tuo celato affetto,
Che leäl ti pensò come la luce?
« La stolta fede sua qui mi conduce;
Egli nulla curommi, egli mi tolse
Prima d'avergli fede; e pur mi dolse
Nascondermi da lui ».
Eva, sorella,
Che un giorno ascenderai di stella in stella,
Di cielo in cielo ov'io temendo spero
Seguir, impuro se ne falsa il vero
È il cristallo ed è il raggio, impuro è il guardo,
Impuro è il labbro e se lo fa bugiardo
Un consiglio d'amor, impuro è amore,
Commisto è amor d'alcun occulto errore.
Tal nel fulgore d'un etereo mondo,
Che tu dissolvi nel suo spetro, immondo
Rigo sottile appar, di terra infusa
Il dolce lume gloriöso accusa.

V.

L'immortale amor tuo, terribil dono,
Mistero di castigo e di perdono,
Questa parola ti portò da Dio:
« Spasima, taci, adora il voler mio,

Senti che un bacio, un detto, un guardo, un riso
Più dolci ti sarien che il paradiso,
E abborri il tuo sentir, tutto a me dona,
Ogni speranza di quaggiù abbandona,
Per me i miseri assisti, i dolorosi
Per me consola, di pregar non posi
Me la tua mente e sappi che giammai
La mia dolcezza in cor non sentirai,
L'arido cor fastidirà l'altare,
Le preci e l'opre ti saranno amare.
Alfine un dì ti chiamerò, beata
Alfin verrai, la spoglia inanimata
Serberà lo stupor, la luce, il riso
D'un'alta visïon di paradiso.
E sovra tante giuste anime austere
Che nulla san di queste fiamme fiere,
Io ti porrò; l'amore avrai; soltanto
Allor conoscerai, tu che ami tanto,
Che sia l'amore; ombra, tormento e gelo
È un vostro amplesso invêr l'amor del cielo.
Se cadrai, buia è la tua sorte ».

Oh Eva,

Tu l'amor mal tacesti e ti pareva
Tutto serbar se castità serbavi,
Onde il tuo errore sospirando lavi.

VI.

Tu sei giusto, Signore.
Tutto ama
Che del tuo amore uscì. Un'oscura brama
Sospinge, ordina gli atomi ed ascende;
I viventi propaga, ordina, e ascende;
Gli spirti come gli atomi sospinge,
Sublime amor, fra loro e a Te li stringe,
Ordine ancora e Tuo voler. Per breve
Prova da te il governo ne riceve
L'uomo; Tu allor gli splendi, ordine, legge
Al suo corso mortale, e s'egli elegge
Un alto amor che contro l'ordin miri
Da Te dato alla terra e al cielo aspiri,
Spasimi l'uomo e taccia e attenda il cielo.
Sei giusto, o Dio, ma questo cuore anelo
Si spezzò per amar come un Celeste
Ama un gravato della nostra veste,
Che lo penetra occulto, blando, ardente,
E su lo invita al regno Tuo lucente
Da ogni umana viltà, gli trasfigura
Via via lo spirto in una fiamma pura
Che sarà con la sua nè due nè uno.
Amor non fu come quel d'Eva alcuno
Pria che dal mar di Tiberiade su
Salisse il dolce lume di Gesù;
Pietà divina, pace e luce ad Eva!

VII.

Ieri il suo cuor battea, soffriva, ardeva;
Oggi sul campo dove ascosa giace
Lo splendor triste del novembre tace.
Io prendo e guardo con amara mente
La bruna ciocca morbida, lucente,
Nè so pensar che l'altro sia sepolto,
Che sia rigido, smorto e cieco il volto.
O poveri capelli ond'ella tacque
Quando morendo a me parlar le piacque,
Dite dite la timida parola
Ch'ella dir non osò, forse una sola
Voce, un sospir che a voi per me commise.
In voi tremando le pupille ho fise,
Penso, guardo, ripenso, un fioco albore
Mi nasce, muore, mi rinasce in core.
Sì, così, con la sua ciocca recisa,
Dire e non dir volevami l'uccisa:
« Quando tu pur dov'io sarò verrai,
Riconoscimi, parlami, se sai.
Per questo i miei capelli ti dono io
Che mostrar non ti debbo il viso mio ».
Per questo? Ahi sogno! Di pietà sospiro.
Pur i capelli ancor miro e rimiro,
Il lor tacito grido ascolto e ascolto,
La mente mia si perde, e, chiuso il volto

Fra le man, vedo un indistinto fosco,
Nè l'esser mio nè il luogo riconosco,
Sento Iddio, tanta angoscia che mi preme,
Tanta dolcezza insieme e tanta speme,
Discerno a poco a poco incerte, lente
Forme moventi, avanti a me repente
Passa un bruno fulgor, tutta si leva
L'anima mia là incontro e mormora: « Eva? »

VI.

SÀMARITH DI GAULAN.

I.

Sedea sovra un sasso al tramonto Sámarith ebrea nelle prode
Deserte a cui volse una sera la barca del Rabbi Gesù.
Allor traboccata dai monti, nel mare irrompendo la gente
Le braccia tendevagli e l'anima;
Il Rabbi dicea sulla prua di un Padre nel ciel dolcemente.
Adesso la selvaggia riva non aveva persona viva;
Senza vento il mar palpitava
Vôto, e più non era Gesù;
Gesù era sepolto in Giudea.
Sostegno i ginocchi alle braccia,
Le palme sostegno alla faccia,
Nell'acqua di perla e vïola Sámarith assorta guardava.
Qualche voce dalle montagne lontano lontano chiamava;
Per l'alto passar si vedea
Una barca di Galilea,
Che via via scemava e vanì
Nell'ultimo lume del dì;
Gli strani occhi fisi gocciarono scarso, amaro, tacito pianto.

II.

La luna sorgeva sull'arabo
Deserto e nel vento di Siria
Borbottavan crucciosi i fiotti come fan dormenti nel sogno,
Quando errando ansante un'amante
Intravvide alla riva oscura
La immobile bianca figura.
Egli era d'un'altra e pur questa gaulonita dolce tenea;
Lattea, fulva, un corpo sì fine, sedici anni, un sangue sì folle!
Garrì acerbo, poi blandì molle;
Mai la triste non rispondea.
La cinse pian piano d'un braccio, le pose una man sulla mano,
La baciò sul collo pian piano,
Ed ella di lancio saltò fino al ginocchio nell'onda.
Rivolta fremea e lo guardava;
Ne l'uno nè l'altra parlava.
Alfin ei sedè sulla sponda.
« Lo so » disse amaro « cos'hai! Tu aspetti il tuo Rabbi
Ella, cupa, nulla rispose. [di Nazareth ».
Colui a schernirla si pose:
« Il Re d'Israel forse pesca?
« O forse nel mar si rinfresca? »
Sdegnosa da lui tolse gli occhi.
Le battevan l'onde ai ginocchi
E lenta si trasse ad un altro pietron della riva, posò.
« Va » imprecò egli « sì, aspetta i morti!

« Aspetta i profeti risorti!
« Aspetta che il mar te lo porti! »
« Alcun non aspetto » diss'ella « ma tu, via di qua! Ti discaccio.»
Ei rise, buttossi a giacere, si fece origliere d'un braccio.
Guardava, supino, nel cielo,
Ascoltava i fiotti iracondi,
Del vento i lamenti profondi;
La donna pareva di pietra.

III.

Alfin ei parlò con sè stesso, coi flutti, col vento e col cielo:
« Gesù, Gesù! Anch'io son di Nazareth, fanciullo ho giocato
« Un semplice, mite d'aspetto, [con esso,
« Che turbato avea l'intelletto.
« Ma qui un sapïente l'han detto!
« Ben sapeva i cipressi di Sáfed, gli ulivi piallar del Carmelo.
« In Roma e in Atene io già fui,
« Vidi savi, non da parabole,
« Che ben riso avrian di costui.
« I prodigi? Udiamo chi vide;
« Uno crede, uno tace, uno ride.
« I prodigi! Oh semplice gente!
« Ne vede maggior l'Orïente
« Ogni dì. Ne fan là per giuoco,
« E quel ch'egli fece è ben poco
« Verso Elia che al cielo salì.

« Guariva gl'infermi. Nol dite! Chi credette, dite, guarì.
« Io so questi arcani. Il Messia,
« Se viene, terrà miglior via.
« Se uccider fu stolto e malvagio
« Codesto innocente randagio,
« Più stolto è adorarlo. L'amore non sentì, nè seppe, nè intese,
« E a noi vietò un guardo! Portenti che Iddio non chiedeva
« Vedi, sino all'Hermon di gelo [egli chiese.
« Vuol baciar le stelle del cielo! »
Rizzossi a seder, mormorò: « Vieni? — Ella risposegli: « No. »
« Verrai » disse quegli e si giacque
Placido, stavolta sul fianco, guardando la luna nell'acque.
L'immenso bagliore, l'immenso eguale fragore gl'infuse
Poco a poco un blando sopore, un oblio che gli occhi gli [chiuse.

IV.

Allora una voce chiamò:
« Hai barca? » La donna si volse.
Sul lido nel chiaro di luna a lei venia bianco un Ignoto.
« No » rispose « barca non ho. »
E un tremito oscuro la colse.
Quegli stette: « Sámarith! » disse. Balzò in piedi, « Rabbi! »
E tosto restò senza moto, [diss'ella.
Stupefatta, senza favella.
« Che vuoi tu da me? » quegli chiese.
Solo il vento e il flutto parlò.

Più dolce Gesù la richiese:
« Sámarith, che vuoi tu da me? »
Allora il suo cuore s'accese,
Celossi ella il viso e sul lido singhiozzando gli cadde ai piè.

V.

Piangeva, piangeva beata.
Come avante un Re d'Orïente
Riverso alabastro stillante
Il più dolce effonde al Potente
Dell'intimo spirto fragrante,
Così reclinato il cuor fiero
Più che giammai prima non fu,
Il più puro dell'anima, un rivo di nuovo dolore, un mistero
Di non mai pensato pensiero gittava dal fondo a Gesù.
Insazïata, ebbra di pianto, all'arena sparse le braccia,
Vi figgeva su spasimando le spalle convulse e la faccia
Indegna d'alzarsi a Gesù.
Ma persin l'arena era piena dell'alta figura serena
Dell'occhio sui vivi e sui morti, sul vento e sul mare
Nè seppe la trepida amante [imperante.
Se dal Rabbi, se dal profondo, se dal cuor suo stesso venisse
La tenera voce che disse:
« Sámarith, seguirmi vuoi tu? »

VI.

Risurse di botto, gelò,
Non vide il Diletto e cadea,
Ma per mezzo un tuon di tempesta la tenera voce chiamò:
« Vieni? » All'alto mar Ei movea
Lontano da lei, dalle sponde,
Ritto, bianco, a sommo dell'onde. Sámarith a lui si lanciò.

VII.

Via sopra le nere onde urlanti
Nella furïosa fortuna,
Via su l'acri spume stridenti,
Via per entro il turbine argenteo dell'acque rapite dai venti,
Disperse, lanciate alla luna,
Sámarith, per gli occhi fiammante
Lo spirto potente, correa
Con inconscio, rapido piede,
La speme a Lui tesa e la fede,
Tese a Lui le supplici braccia, teso il volto a Lui che davante
Ora sì ed or no discernea.
Talor acciecata tremava,
Udivasi a tergo l'amante chiamar disperato dal lido,

Morsa, stretta già dall'abisso piangeva, gridava, affondava,
Nel romper dell'ultimo strido dall'acque alta e bianca rompea,
Salia i cavalloni e scendea,
Spossata, con debile piede,
La speme a Lui tesa e la fede,
Tese a Lui le supplici braccia, teso il volto a Lui che davante,
Perduto nel fumo d'argento, chiamava con l'occhio imperante
E tosto fra il nembo spariva.
Alfine agli albor giunse ansante
E precipitò sulla riva.

VIII.

Fra i sassi e le spume ivi giacque rovescioni, immobile, cerea
Il volto, socchiuse le labbra, palpitando, misera, ancora.
Non vedeva più, non sentiva; non sè, non il mondo, non Lui.
Ma quando una gloria di aurora,
Curva e grande in ciel dietro ai bui
Deserti di Gaulan salì,
Si trascolorò nell'aspetto,
Udì susurrarle il Diletto:
« Vieni » e gli occhi alzar tentò invano, li chiuse, sorrise, morì.

VII.

VISIONE.

I.

Sognai, la notte di Natal, che il Gange
Sotto le mie finestre discendea.
Di fuor da i vetri un livido fantasma
Sospeso sul fragor della fiumana,
Alzando un lume, fiso mi guardava
E moveva le labbra senza voce.
Erger mi parve dal guancial la testa,
Gli occhi sbarrar e mi destai. Pensando
Quel che allor vidi, quel che udii, mi corre
Per ogni vena il gelo dell'orrore.

II.

Giù nella via romoreggiava un rombo
Come nel sogno ancor; ardeva il lume
Ch'io di mia man la sera avevo spento;
E nello specchio vidi l'uscio aprirsi,

Tacito entrar il morto padre mio.
Stesi atterrito a lui le braccia, ed egli
« Alzati », disse « passa Cristo ».

Su
Balzai sclamando: « Cristo? » Senza passo
Mosse lento il fantasma, la finestra
Spalancò senza moto e senza suono,
Grande vi salì sopra, illuminato
Dalla mia fioca lampada le spalle,
Calò fuor nelle tenebre, disparve.
Allor piangendo mi vestii, gridando,
E per le scale mi precipitai.

III.

La immensa via tutta era bruna e piena
Di gente che correa. Corsi con essa
E nel correr gridavo: « Cristo, Cristo,
Dov'è Cristo? » « Là, là! », dicea la gente,
« Avanti! Là! » Nel fondo della via
Cadea la luna, enorme, d'oro; e tutti
I terrazzi, i balconi, a dritta e a manca,
Eran neri di gente che mirava
Pur là, pur là, vêr la cadente luna.
L'umano fiume ad or ad or sostava,
Avanti e indietro risospinto a fiotti;

E ognun tendeva il collo, ognun porgea
Sulle altrui spalle la bramosa faccia.
Molti conobbi. Vidi un gramo, sordido
Prete di grandi e di monelli scherno,
Le grigie ciocche dei capelli al vento,
Tender le braccia e chiamar « Cristo! Cristo! »
Vidi una bella miscredente altera
Che a piè nudi venia senza mantello
E singhiozzava. Un negator di Dio,
Tacito, cupo, dispettoso in fronte,
Da sè stesso parea tratto e rimorso.
Vidi un bruno fanciul di gentil sangue
Trarne un altro per man. Pallido, fiso
Davanti a sè guardava e il piccin lui.
Tra femmine infinite alcuna dama
Non era delle pie recitatrici
Di lunghe preci, delle pie sottili
Disquisitrici d'ogni cibo in nome
Della salute eterna e pur del tutto
Use fra il mondo compartirsi e Dio.
Molte guardavan noi dalla finestra
Come a folli si guarda. O peccatrici
O incredule o del volgo eran le mille
Che nella via venivano piangendo.
Ben sui balconi ravvisai fanciulle
D'alto lignaggio che sarian discese,
Ma per timor del mondo e delle stolte
Madri vilmente abbandonavan Cristo.
Chierici radi, un santo frate, un cereo

Vegliardo vidi ma nessun potente,
Nessun savio del mondo, e fra i credenti
Nessun di lor che prostransi al Mistero
Supremo sì, ma illusïone o frode
Giudican tutto che a natura è sopra
Dell'anima nel buio e delle cose.
Un di costoro mi gridò dall'alto:
« Cauto, cauto! *Ecce hic et ecce illic!* »
Vidi balzar di giovani uno stormo
Su deschi e sedie, con beffardo viso
Guardar, fumando, il fiume della gente.
Cento man fiere li ghermîr e tosto
Un potente fragor, come la voce
D'un cuor profondo, enorme, empì la via:
« No! No! » Color disceser tutti smorti.
L'un d'essi gittò sigaro e cappello,
Si mescolò silenzïoso a noi.
Tuonando uscì dall'atrio d'un palazzo
Una tempesta di cavalli ardenti.
Il popolo afferrolli ai crini, al morso,
Ai fianchi, li atterrò. Pallide dame
Balzaron di carrozza e, via correndo,
Fuggîr nell'atrio scuro. In quell'istante
Ratto ne andò un clamor lontano al cielo
Di mille e mille voci, che via via
In un immenso gemito morì.

IV.

Allor avvolto fui, travolto avanti
Nella cupida furia della folla.
Presso alla medioeval torre gigante
Che sorge in capo della via, fra cento
Visi mi balenò il pallor d'un viso
Tenero e fiero che d'amore amai
Ai più bei dì. Comparvemi, disparve,
Lo colsi ancora, lo smarrii, da presso
Mel ritrovai, nè l'occhio fiso, ardente
Si volse a me, benchè dicesse il labbro:
« Anch'io, a Gesù, con te, con te! »
Nell'alte
Anguste fauci del torrion vetusto
Stretta ruggìa la calca e d'un sol passo
Non procedea. Per gli archi della nera
Porta il vento venia dalle campagne
Infinite, dormenti, e si vedea
Mezzo ascosa, rovente all'orizzonte,
La luna. Tutto da ogni lato era ombra,
Meno quel faro moribondo. Quando
Ei pur s'immerse e spense, udii sospiri
Avanti a me nel buio, udii bramose
Voci fioche, udii gemiti d'oscura
Dolcezza e, ignoro il come, oltre la porta
In una stretta fui balzato. A dritta

Precipitò la gente, ed io seguii
Traendo lei per le due man convulse.
Tutti pareano veder Cristo. Io solo
E la compagna mia nol vedevamo.
Chiedevam: « dove? dove? » Ella repente
Vide, gridò, mi sorpassò di slancio
Traendo me che indegno, indegno, indegno,
Nulla vedevo ancor. Alla sua mano
Allor sospeso fui tutto io, seguendo
Cieco, ansante, per clivi erti e per balze
Senza sentier. Più volte caddi, misero!
E nell'orror di smarrir lei risorsi,
Di smarrir lei, la tenera, la sola
Omai che trar potessemi a Gesù.
Caddi una volta e giacqui sì che pianse.
Allor mi sollevò un Voler più forte
Del suo, del mio, mi sfolgorò un comando
Nell'anima; risposi, e salii solo
Dietro a lei che ascendea veloce, lieve,
A man giunte. Si aperser gli occhi miei;
Seduto in alto, bianco, circonfuso
D'un chiaror triste che perdeasi in cielo,
Vidi Gesù. Chi sa il dolor d'amore
Intender potrà forse il dolor mio
Quando il profondo sovrumano sguardo
Nel cor m'entrò. Gridai, distesi a Lui
Le braccia, caddi e disperato piansi
L'occulto mio di fango e d'ombra, tutte
Le coperte viltà, tutte le accidie

Dure del cor, la morta inutil fede,
La morta inutil prece, il mal raccolto
Amor sopra me stesso, il servir vile
Alla sinistra fiera originaria
Che mi cova nel ventre e brama e latra
Contro lo spirto. Ed ecco udii la Voce
Che ai venti e al mar parlò di Galilea:
« Venite » disse « voi che amate, a me ».
Si levaron da tutta la montagna
Suoni diversi d'infiniti pianti.
Io sentii mille brividi, un oscuro
Smarrimento, un piacer non della terra.
E la Voce parlò come fa il vento
Che viene a soffî e va:

« Chi mi ama e piange,
Ami più ancora, pianga ancora più ».

« Io son l'Amor, non mi conosce il mondo,
Molti diconsi miei ch'io non conosco ».

« Beati voi che mi seguiste. Ho scelto
Voi miseri, voi deboli, voi vili
Per soldati miei primi alla battaglia
Di domani con Satana ».

« Egli viene
Con una luce, intorno a sè, di aurora.
Ecco, io Vi nego maledir la luce;
Riprendetela, è mia.

Non ha il Creato
Luce di stella che non sia del Padre,
Luce di mente che non sia del Figlio,
Luce di amor del Vero che non sia
Dello Spirito Santo. »

Mai non dite
Al mondo prima « credi; » dite « ama ».

« Dite ch'è il regno dell'Amor vicino:
Si vedono i suoi fari all'orizzonte »

« Se nel vostro cammino alcun V'incontra
Che fa il volere di mio Padre e il mio,
E la legge non sa, dite: « Fratello,
Maggior di noi tu sei, vieni, onde noi
Ti onoriamo ».

« Se alcuno a voi s'aggiunge
Che dice al Padre e dice a me: « Signore »
Ed è ai nemici acerbo ed all'oltraggio
Oppon l'oltraggio e rende scherno a scherno,
Dite: fratello, esser con noi non puoi ».

« L'occhio prescrissi puro e Vi promisi
Lucido il corpo. Chi è tra voi men forte
Contro sè stesso levisi e si parta.
A lui verrò, lo laverò nel pianto,
Potrà posarmi il capo infermo in seno,
Ma non esser soldato in questa guerra.
Siate lucidi tutti ».

Udendo questo
Tremai siccome un traditor che in alto
Sul suo seggio d'onore a un tratto è côlto,
E mi levai con sete d'obbedirgli,
Di mostrarmi non degno ai miei fratelli,
Di lasciar lei, di pormi ov'Ei direbbe,
Ultimo forse, ma de' Suoi, de' Suoi,
Dei Suoi ancora! Si levaron meco
Altri e partîr. Allor la mia compagna,
Sorridendo nel pianto, mi posò
Una man sulla testa. Ginocchioni
Caddi, pregai, come non so, sperai,
Forse come pregava ella e sperava.
E la Voce riprese:

« Il parlar mio
Muta. Chi udì finor, oda più ancora.
Voi siete molti e non di voi due soli
Uguali ha fatto il Padre mio. Chiudete
I sensi, aprite i cor. Ecco a ciascuno
Diverso io parlerò ».

Tacque la Voce
E in fondo all'esser mio salì un susurro.

V.

Era divino e si mescea d'umano,
Gesù spirava ed il mio cor dicea
A me stesso: « Sta qui. Per tuo castigo
Sii creduto dei primi, e trema, e senti
Che giù tra i morti apparirai qual sei,
Che tutto l'onor tuo cadrà in profondo.
Servi tremando il tuo Signor, confessa
Il nome Suo, la tua viltà, sospira
Il disonor del mondo, approderai
Alla pietà infinita. Or con l'ingegno
Che tuo non è, va, cerca ogni bellezża
Ch'abbia un suggel nemico e di tua mano
Lacerarlo contendi, ogni divino
Rendere a Dio. Va, scendi negli umani
Cor, nei più vili e nei più grandi, li apri
Spettacolo alla folla che in tempesta
Ti risuoni d'amor, di pietà e d'ira,
Di riso e pianto come tu vorrai
Che giusto il riso e giusto il pianto vuoi,
Giusto l'amore, l'ira e la pietà.
Ritorna puro e come un dì t'è aperto
L'interno delle cose ove lavora
Dio senza sosta, udrai come ai verd'anni
Le voci delle cose a Dio dar gloria.
Tutto ridici e del ridir ti esalta

In te stesso, poi va, prostrati, gemi
Nella polvere avanti a Dio che sa ».
Tacque il mio cor, apersi gli occhi e senza
Pensar che mi dicessi, supplicai:
Domine, si vis, potes me mundare.
Il Signor più non v'era e la sommessa
Voce di lei che mi pregava accanto
Timida mormorò: « *volo, mundare* ».

VIII.

NEL CIMITERO DI PADOVA.

In memoria di V. M. B.

I.

Seguii dentro le arcate al mondo ascose
D'una lanterna spenzolata il lampo.
Vi sapea di putredine e di rose;
Fuori piovea sul tenebroso campo.

Era freddo, era scuro e la pensai
Adagiata nel torrido fulgor
Del suo salotto, porger la mirai
La sigaretta in alto e il suo vapor,

Lieve lieve blandirsi il negro fiume
Della chioma possente in sè ritorta,
Abbandonar al molle boa di piume
Lenta la mano come spoglia morta.

Mirai cangiar i grandi occhi sinceri
Col vento che nel cuore or viene or va,
Dolci dolersi ed oscurarsi austeri,
Dar vampe ora di orgoglio or di umiltà.

Con subito la vidi impeto onesto
Levarmi incontro il volto acceso e scuro,
Pria di parlar con disdegnoso gesto
Significando il suo pensier sicuro;

E la viril parola udii vibrata
Che mai non scese basso nè mentì.
Si arrestò la lanterna spenzolata,
Disse una voce indifferente: « è qui. »

II.

Davanti una piramide di fiori
Ginocchion sul funereo pavimento,
Acceso nel pregar parvi di fuori;
Dentro ero tutto un gelo di sgomento

Perchè attraverso i sigillati marmi
Ella veniva lentamente in me
E la sentivo attonita guardarmi
Nel più occulto dell'anima; perchè

Troppo indegno a me stesso si scoverse
Nello sguardo di lei l'occulto mio,
L'occulto che il mio labbro non le aperse,
Ch'ella non seppe, che sol vede Iddio.

Si rigirava torbida, inquïeta,
Amara la Invisibile laggiù
Senza voce dicendo: ecco il poeta,
Ecco l'altezza ed ecco la virtù!

Allora le parlai: o fiera, o forte
Anima che ti offendi, abbimi a sdegno!
Ma poi che nella notte della morte
Mi dai del viver tuo sicuro segno,

Di' se quando lo spirito e l'Eterno
Io confessai veemente illusa t'ho.
Mi rispose la triste dall'interno:
So che soffro e che spero, altro non so.

III.

Ritornai alle tenebre piangenti;
Vi sapea di putredine e di rose.
Per chiarori e clamor di vie frequenti
Camminai dentro arcate al mondo ascose.

Nel treno in fuga ella salì, si assise
A me di fronte, lenta disvelò
Il volto, lagrimando mi sorrise:
So che soffro e che spero, altro non so.

IX.

A UN FANTASMA.

Prima eri nell'alta mia mente
Qual nella triste Alpe nebbione
Che il vento dissolve e compone,
Ora è benda, or fiocco ed or velo,
Informe vapor salïente
Dal cuor fosco dell'Alpe al cielo.

Adesso nell'alto pensiero
Vieni e vai qual nell'ombra scura
Del sogno una vaga figura
D'Ignota che amore ne spira
Sì dolce, sì vano, sì vero!
Che amore domanda e sospira.

Domani vivrai. Per le onde
Dei golfi che amo, alle spume
Cascanti fra i boschi nel fiume
Là dove alla luna mirai
Un baleno di chiome bionde,
Nel nido ove Ombretta posai,

Per le selve dove ogni fonte
Bisbiglia di Elena ancora,
Nell'umil chiesina dove ôra
Profondo in Dio, Flores il santo,
Fra i lugubri abeti del monte
Che di Jeanne sa l'amaro pianto,

Sul colle che sa i folli amori,
E all'Urbe verrai di vergogna
Che ancor Benedetto rampogna.
Verrai meco tacita, sola;
Dolcezze del mondo e dolori
A te apprenderà la mia scola.

E mi lascerai per il mondo.
Ma prima, cingendo le braccia
Al mio capo, alzata la faccia,
Benchè son sì vecchio, mia stella,
Porgerai il tuo labbro giocondo
Perchè ti ho creata sì bella.

X.

FONTE RIDERELLA.

Di che ridi, o folle mia fonte,
Fuggendo, tremando sul monte
Come una che a gioco e a disfida
Fugga e tremi placida e rida?

Ridi tu del Sol che si crede
Tronfio incedere e non incede,
E un po' ancor dell'uom che con molto
Sussiego va via capovolto?

Ridi tu del vento che in caccia
Rincorre le nubi e le abbraccia,
E un po' ancor dell'umano armento
Che rincorre ed abbraccia il vento?

Ah tu irridi al vecchio padrone
Che un amore in cor si compone,
Che si crea con lenta fatica
Di nebbia e di fumo un'amica.

Carina, il tuo vecchio signore
Ha pur una fonte nel core,
Benchè mai nessuno la vide,
Che ride, che ride, che ride

Del Sole e un po' ancor della luna,
Del mondo e un po' ancor di Fortuna,
Che ride di me, se ti piace,
E un po' ancor di te, con tua pace,

Perchè sei ben gaia nel verde
Ma poscia il tuo riso si perde,
Ma poscia, carina, tu cangi,
Nel fiume profondo tu piangi.

XI.

FONTE MODESTA.

Tu ti vergogni di Riderella
La tua sorella,
La pazzerella;
Tu cerchi un cavo che ti nasconda
La pudibonda
Picciola onda.

Tutta si scopre quell'altra spanta
Sul divo e canta.
Tu fai la santa;
Par che tu mormori, fuggendo via;
« Gesummaria, sorella mia! »

Va, ella somiglia la canterina
Che un dì scherzando
Mi amò e piantò;
E tu somigli l'innocentina
Che vergognando mi consolò.

XII.

IL CANTO DELL'ANGOSCIA E DELL'ORGOGLIO.

ALLA « DEMETER VELATA » DEL MUSEO NAZIONALE IN ROMA.

I.

Fiso e dolce il tuo sguardo, o conscia Dea
Di tua purezza eccelsa, discendea,
Donnescamente curïoso, in me;
Ed io rapito nel seren tuo volto,
Io di mortali ombre nemiche avvolto,
L'anima porsi, disïando, a te.

O placida, o materna, o risplendente
Estate sacra di bellezza, o Mente
Purissima che miri il mio soffrir,
Levami a te, più forte della sorte,
Dalla valle dell'ombra della Morte,
Salvami dall'orribile avvenir.

Mentre sì deliravo, il tuo pensiero
Vidi mutar nel freddo volto altero,
D'un sorriso il tuo labbro balenò,
Marmo tornasti e Dea. Vile ti parve
Nei suoi piccioli guai, con le sue larve
Vane il mortal che in te sperare osò.

Allora dal mio incognito profondo
Contro te, contro me, contro del mondo,
Un divin fuoco d'ira mi salì
Come fra nubi la rovente aurora;
E mi tolsi alla squallida dimora
Del tuo tedio immortal, dei tristi dì.

II.

Dove muore un cipresso e piange un fonte
Nel verde pien di Sol che il quadrifonte
Chiostro di Michelangelo rimira,
Posai; e, tese del voler le corde,
Signor di me tornai, dell'ombre lorde,
Signor del mio poter, signor dell'ira.

Nel picciol suon dell'acqua che si duole
Al solitario campo, ai marmi, al Sole,
Nell'ombra del gigante obliquo e calvo,

Mi ascese a visïoni dell'eterne
Sfere il pensier, dalle potenze inferne
E dai terrori dell'Abisso in salvo.

Il picciol suon del fonte era la storia
Del pianeta mortale, era la gloria
Dei Trionfanti suoi, dei suoi Potenti;
E l'ombra del cipresso era il Sol nero
Sopra il pianeta morto, era il mistero
Sulle sorti delle anime viventi.

Mi parve allor che lenta e grande un'onda
Mi avvolgesse di musica profonda
Quale a Beethoven tacita nascea.
Era ebbrezza dell'anima e tormento
Sentirne viva, come ancor la sento,
E non valer a stringerne l'idea.

Come lieve d'Aprile una carezza
Via via rapisce al pesco la dolcezza
Dei fior che pur gli avea donato Aprile,
Così söavemente, pianamente
Chi mi creò spogliavami la mente
D'ogni senso terren benchè gentile.

Cadean da me le immagini del vago
Poggio, dei monti, del romito lago
Che segnate mi porto in fondo al core;

Le immagini cadean delle pareti
A cui dissi i miei sogni, i miei segreti,
E suonava la musica dolore.

Cadean da me le immagini dell'Arte,
D'ogni fantasma onde avvivai le carte,
Cadeva il seme dell'antico ardore;
Cadeano i nomi dei Poeti e i canti
Che sulla Terra onoro eterni e santi,
E suonava la musica stupore.

Ahi mi cadeano gli adorati volti
Ad uno ad uno della mente sciolti,
Gridavo in pianto: « or che, or che m'avanza?
Chè non disciolse me l'ultima sera? »
E suonava la musica preghiera,
E suonava la musica speranza.

Cadeami alfine il mio sgomento istesso,
Il mio dolor cadevami con esso,
Il mio terrestre nome, ogni memoria.
Allor sentii dell'Infinito in seno
Trasfigurarsi quel che fu terreno,
La musica nel cielo suonar gloria.

E già luce prendea, prendea figura
Di gloria la novissima Creatura,
Allegrezza prendea, quando in un lampo
Tutto mancò.

Piangeva basso il fonte,
Il cipresso pendeami sulla fronte,
Taceano i marmi e il solitario campo.

III.

Ritornai fra le statue, fra le genti,
Spregiando nel mio cuor marmi e viventi
Come calcato avrei polvere ed erba.
Cercai te sola, rapido e sicuro;
Vidi te sola, nel tuo esilio scuro;
Te affrontai sola, Demeter superba.

Fiso e dolce il tuo sguardo, o conscia Dea
Di tua bellezza eccelsa, in me scendea
Ma non di riso il labbro balenò.
Ti ferì un vento del dolore umano;
Non esser Dea, non esser marmo, invano
Il tuo femmineo core sospirò.

XIII.

IL CANTO DELL'UMILTÀ E DELLA GIOIA.

Pregando nel Tempio di Maria nascente.

A te mi raccogliesti, o cattedrale,
Qual madre al seno il figliuol suo dolente
Quand'io ruppi dai fiumi della gente,
Per sete del Signore, al tuo portale.

Nell'ombre grandi, nel silenzio santo
L'anima mia si affisse al pavimento,
Del suo misero niente il sentimento
A Dio dicendo con beato pianto.

Non così dolci lagrime di amore
Piansi mai sovra un omero diletto
Ai folli dì, sentendomi nel petto
Sanar soavemente ogni dolore.

« Signor, donagli pace, in luce stia »
Voce dal Coro anche per me dicea.
E presso a me un'ignota rispondea
Anche per me piangendo: « così sia ».

Ad una ad una l'ultime candele
Mancaron come spengonsi i miei dì;
Qual mi abbandona il mondo, si partì
Muto d'intorno a me ciascun fedele.

Solo soletto sul deserto banco,
Mirando il lume che non tace mai,
A Cristo in Sacramento mi donai
Spirito tribolato e corpo stanco,

Al nato della Vergine, al Risorto
Che mi confessi un dì, come il confesso,
Quando l'anime giudichi Egli stesso
E ogni giudizio d'uomini sia morto.

A Cristo mi donai che a me donasse
Svellere il cor da questa opaca stella
Che troppo amara, dolce, orrida e bella
Mi parve, troppo afflissemi e mi attrasse

Come s'io ch'ell'accende e non appaga
Potessi avere in lei principio e fine,
Come se fosse all'anima confine
Tra i Soli un'ombra piccola che vaga.

A Cristo mi donai che mente e senso
Trasfigurasse nel mio vecchio limo
Per la forma superna in ch'Egli primo
Ne si ascose, vanendo nell'immenso.

Intanto sopra me per me pregavano
Le volte acute come man congiunte,
Santi estatici e vergini compunte
Dai colorati finestroni oravano;

E i giganti pilieri viscontei
Parevano con tacita potenza
Della Terra portar l'obbedïenza
Al Re dei Cieli altissimi e di lei.

XIV.

PREGHIERA.

Signore, se offesa soffersi
O da Tuoi nemici o da servi,
Se, chiusami l'ira nei nervi,
Opposi, superbo, agli avversi

Il tacito spregio del core,
Ancora concedi ch'io soffra
Per me che ho peccato, ch'io t'offra
Ancora per quelli dolore.

XV.

SCENDE LA SERA.

. . Ove si pugna, un posto
Serbato m'è.

VALSOLDA.

Scende la sera ed io,
All'albeggiar sì franco,
Supino al posto mio
Giaccio ferito e stanco.

Giaccio degli astri a fronte
Sopra una vinta altura;
Fu ardente il Sol, sul monte
Fu la giornata dura.

Mi suona invan l'immenso
Fragor del campo intorno;
Manco e non ho più senso
Di gloria nè di scorno.

Servii l'Onnipotente,
Or gli domando pace.
Col viso all'orïente
Morir quassù mi piace.

O stella della sera,
Mi guardi sì; che hai?
Forse, alta amica e vera,
La sorte mia tu sai.

Forse perchè non diedi
Tutto il mio sangue ancora,
Comanda Iddio che in piedi
Io sorga e in piedi io mora.

E sia, sorgiamo, avanti!
Non pieghi il cor nè tema.
Aprasi a Lui davanti,
Versi la vita estrema.

FINE.

INDICE

A coloro che mi amano . . . . . *Pag.* 1

MIRANDA

Prefazione della prima edizione . . . . . *Pag.* 5
Prefazione della seconda edizione. . . . . » 11

PARTE PRIMA

La lettera . . . . . *Pag.* 15

PARTE SECONDA

Il libro di Enrico — Note prime . . . . . *Pag.* 37
— Note ultime . . . . . » 63

PARTE TERZA

Il libro di Miranda . . . . . *Pag.* 83

PARTE QUARTA

Da te, da te, solo da te . . . . . *Pag.* 175

VALSOLDA

Prefazione della prima edizione . . . . . *Pag.* 185
I. Fascino . . . . . » 193
II. Silenzio . . . . . » 198
III. Cecilia . . . . . » 199
IV. *Mi grandeggia nell'ombre della sera* . . » 204
V. Il carrubo e l'arancio . . . . . » 205
VI. Tempesta estiva . . . . . » 207
VII. Colmaregia . . . . . » 209
VIII. Regina . . . . . » 211
IX. Don Tomaso . . . . . » 215
X. Il ritorno dal lavoro . . . . . » 217
XI. Il poeta e la rupe . . . . . » 219
XII. Spirito? . . . . . » 221
XIII. La Madonnina del faggio . . . . . » 222
XIV. La rondine degli scogli . . . . . » 227
XV. Dramma notturno . . . . . » 228
XVI. Caslano . . . . . » 230

XVII. *Per l'onde azzurre che in alto brillano* . . *Pag.* 234
XVIII. L'agave americana . . . . . » 236
XIX. *Vorrei sull'ardua guglia esser sepolto* . . . » 239
XX. A sera . . . . . » 240
XXI. Novissima verba . . . . . » 244

POESIA DISPERSA

I. La leggitrice . . . . . *Pag.* 257
II. In San Marco di Venezia . . . . . » 259
III. La tua nuova casa . . . . . » 260
IV. Sconforto . . . . . » 264
V. Il canto della ricamatrice . . . . . » 266
VI. Sopra un ventaglio . . . . . » 267
VII. Da Enrico Heine . . . . . » 268
VIII. Profumo . . . . . » 269
IX. A Emilio Valle . . . . . » 270
X. Montanina . . . . . » 272
XI. Alla Musa . . . . . » 273
XII. Dopo la vendemmia . . . . . » 275
XIII. Notte indiana . . . . . » 277
XIV. In morte di Eugenia Gabrieli. . . . . » 280
XV. Idillio cosacco . . . . . » 281
XVI. Ad Angelina Lampertico. . . . . » 282
XVII. Il pellegrino del mare ignoto . . . . . » 285
XVIII. Elsa . . . . . » 289
XIX. A mia figlia Gina . . . . . » 290
XX. A Don Giuseppe Fogazzaro . . . . . » 292

XXI. Per albo . . . . . *Pag.* 293
XXII. A Giacomo Leopardi . . . . . » 294
XXIII. Il tamburino di Macdonald . . . . . » 295
XXIV. Inno a Maria . . . . . » 297
XXV. Religione e Patria . . . . . » 300
XXVI. Il pianto della Cima Tosa . . . . . » 302
XXVII. *Se l'ôra spira sul Garda frangono* . . . . » 303
XXVIII. Per un congresso della pace . . . . . » 304
XXIX. *** . . . . . » 305
XXX. Ultimo pensiero poetico . . . . . » 307
XXXI. *Negli occhi dolci guardavo* . . . . . » 308
XXXII. Ultima rosa . . . . . » 309
XXXIII. Quiete meridiana nell'alpe . . . . . » 310
XXXIV. Amor amorum . . . . . » 311

CANTI NUZIALI FINNICI

XXXV. Il canto della madre . . . . . *Pag.* 315
XXXVI. Il canto dei consigli . . . . . » 319

FANTASMI REGALI

XXXVII. Il sedile del Re . . . . . *Pag.* 325
XXXVIII. La colonna d'Autari . . . . . » 327
XXXIX. Caligola . . . . . » 329
XL. Papa Leon X . . . . . » 331

VERSIONI DALLA MUSICA

I. Martini — *Gavotta* . . . . . *Pag.* 335
II. Chopin — *Mazurka* . . . . . » 341
III. Clementi — *Op. 28* . . . . . » 343
IV. Van Beethoven — *Sonata in* do *diesis minore* . » 345
V. Schumann — *In der Nacht* . . . . . » 347
VI. Boccherini — *Minuetto in* la . . . . . » 350

MISTERO DEL POETA

I. *È mezzanotte, al mio passo* . . . . . *Pag.* 357
II. *Il treno va e tuona* . . . . . » 358
III. *Come un vivo sepolto che tenta* . . . . . » 359
IV. *A te, bionda fanciulla, io bevo il vino biondo* . » 360
V. *Palpito, fuoco, amor, diventa verso!* . . . . » *ivi*
VI. *Se parlo all'altre dame e tu presente* . . . . » *ivi*
VII. *In un paese d'incanto* . . . . . » 361
VIII. *Ad alta notte rombando* . . . . . » 362
IX. *Sorge la luna e l'oro* . . . . . » 363
X. *Nel mio mortal tu vivi, imago eterna* . . . » 364
XI. *Quando morrò, una gente curïosa* . . . . » *ivi*

ULTIMO CICLO

I. Forte sulla morte . . . . . *Pag.* 369
II. Alla Verità . . . . . » 370
III. Leila . . . . . » 381

IV. Notte di passione . . . . . *Pag.* 382
V. Eva . . . . . » 386
VI. Sámarith di Gaulan . . . . . » 396
VII. Visione . . . . . » 403
VIII. Nel cimitero di Padova . . . . . » 414
IX. A un fantasma . . . . . » 417
X. Fonte Riderella . . . . . » 419
XI. Fonte Modesta . . . . . » 421
XII. Il canto dell'angoscia e dell'orgoglio . . . . » 422
XIII. Il canto dell'umiltà e della gioia . . . . . » 427
XIV. Preghiera . . . . . » 430
XV. *Scende la sera* . . . . . » 431